

Spiritus

CAHIERS DE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

22

la prière du missionnaire

<u>MGR DELL'ACQUA</u>	<u>LES ENCOURAGEMENTS DU PÈRE COMMUN</u>
JEAN LAPLACE	LA CONDITION MISSIONNAIRE
A.-M. BESNARD	UNE ACTION QUI INCLUT LA CONTEMPLATION
J. LE MESTE	LIBERMANN ET « L'UNION PRATIQUE »
D. NOTHOMB	COMMENT NOTRE PRIÈRE SERT L'APOSTOLAT
FERNAND JETTE	L'ORAISON DE MARIE DE L'INCARNATION
CH. COUTURIER	LA FOI DE XAVIER DANS LA PRIÈRE DE L'ÉGLISE
	<i>la prière de saint paul questionnaire récollection</i>
&	<i>F. GILS, J. DOURNES, J. GUENNOU, CHÉRUEL, ETC.</i>

SPIRITUS
TOME VI
1965
40 RUE LA FONTAINE
PARIS XVI
NUMÉRO 22
FÉVRIER 1965

la prière du missionnaire

si tous les enfants de la grande famille catholique sont en droit d'implorer la bénédiction du père commun, combien le sont plus ceux qui quittent leur famille et leur patrie pour aller porter à leurs frères lointains la bonne nouvelle du salut. vous êtes les bons ouvriers de l'évangile, ceux qui vont « enseigner toutes les nations », leur porter les « insondables richesses du Christ », élargir les frontières de l'église soyez bénis, soyez joyeux soyez confiants et quels que soient les lieux que vous assigne l'obéissance sachez que le cœur du pape y est avec vous paul vi dix-huit décembre mil neuf cent soixante-quatre

Au Congo, leur sang s'est mêlé : une religieuse et deux prêtres congolais, vingt-neuf prêtres du Sacré-Cœur, vingt spiritains, treize dominicains, douze pères blancs, quatre comboniens, trois xavériens, trois oblats de Marie, quatre petits frères de Jésus, deux maristes, deux passionnistes, deux croisiers, un missionnaire du Sacré-Cœur, le supérieur général des Missionnaires serviteurs des pauvres, treize filles de saint Dominique, deux fils et deux filles de saint Grignon de Montfort, huit religieuses de la Doctrine et de l'Instruction chrétienne, trois sœurs de Sainte-Elisabeth, deux franciscaines missionnaires de Marie, une ursuline. Tel était, au 20 février 1965, le bilan connu de cet holocauste de 130 missionnaires : 30 religieuses, 16 frères laïcs, 83 prêtres et un évêque représentant 20 familles religieuses ou sociétés missionnaires.*

C'est à cette heure de gloire et d'espérance pour la Mission que Spiritus, surabondamment encouragé par l'exemple de leur communion dans le témoignage suprême, tourne la page sur son passé de revue spiritaine pour entrer dans la voie de fraternelle collaboration que nous cherchions à lui ouvrir depuis quatre ans. Si l'accord qui en fait l'organe commun de quatre instituts prend tous ses effets à compter du présent numéro, ce n'est certes pas pour restreindre à eux seuls l'ouverture plus générale et sans exclusive que nous avons manifestée ces dernières années mais seulement pour la rendre plus assurée et plus efficace. Nos anciens lecteurs savent bien – et verront bien – que leur revue n'a qu'à poursuivre l'effort déjà commencé pour répondre à ses nouvelles obligations au service de l'unité et de la vitalité spirituelle de tous les missionnaires. Nous ne changeons ni de but ni de programme ni de manière. C'est pourquoi ce cahier, malgré sa nouvelle mise en page prévue depuis longtemps, n'est pas le numéro un d'une nouvelle série mais prend simplement la suite de tous les cahiers déjà publiés. Spiritus continue, plus que jamais décidé à honorer sa devise : Un seul cœur, une seule âme.

A cette étape, Spiritus ne peut pas ne pas exprimer sa reconnaissance d'abord à la Congrégation du Saint-Esprit qui lui a permis de naître et de subsister jusqu'ici, puis aux trois autres sociétés missionnaires qui lui accordent leur confiance et l'adoptent comme leur. Espéré bien qu'inattendu – puisque nous n'avions jamais osé le solliciter – le message du Saint Père arrive à point nommé pour bénir ce nouveau départ. Il est pour nous le signe que notre effort n'est pas en dissonance avec le mouvement de renouveau ecclésial que l'Esprit suscite et conduit. Profondément conscients d'en être serviteurs indignes et inutiles, nous recevons ce témoignage avec la même reconnaissance émue que s'il nous venait directement du Seigneur.

Le thème de ce cahier se situe trop clairement dans l'axe de notre programme pour avoir besoin d'être présenté (voir page 86). Mais nous sommes certains d'être les interprètes de tous les missionnaires du monde en affirmant qu'aujourd'hui l'intention majeure de leur prière – comme la silencieuse supplique de tous nos martyrs – va à demander que Vatican II ne s'achève pas sans avoir voté, sur la Mission, une constitution digne de l'Eglise et digne des milliards d'hommes à qui elle est envoyée. Serait-il d'ailleurs concevable qu'un concile, qui a voulu faire de l'Eglise elle-même le cœur de sa réflexion, ne donne qu'une place marginale à la mission qui est sa première raison d'être ?

Spiritus

* L'agence Fides oublie dans ses totaux M. l'abbé Beya, prêtre congolais, tué le 25 octobre 1960 (cf. Spiritus n° 8, Figures spirituelles des premiers prêtres africains, pp. 274-275). Elle oublie aussi que, parmi

les Petits Frères de Jésus, il y avait un prêtre. Ce qui explique la différence de nos chiffres avec ceux qu'elle a publiés le 27 janvier et le 20 février.



DI SVA SANTITA'

N. 34604

DAL VATICANO 5 Décembre 1964

Mon Révérend Père,

Vous avez dernièrement fait hommage au Saint-Père du fascicule n. 20 de la revue SPIRITUS, où, sous le titre: "Mission sans Missionnaires?", des personnalités autorisées s'interrogeaient sur les causes profondes de la crise actuelle de la vocation missionnaire et soulignaient sa nécessité permanente pour l'accomplissement de la tâche d'évangélisation confiée à l'Eglise.

Le Souverain Pontife a daigné prendre personnellement connaissance de ce fascicule et vous remercie de Lui en avoir filialement fait hommage. Il s'est plu à relever l'opportunité des réflexions présentées et la nécessité, dans le monde d'aujourd'hui, de redonner leur sens plénier à l'idée de mission et à la vocation missionnaire, si essentielles en tout temps à la vie de l'Eglise.

La collaboration à cette Revue de plusieurs grands Instituts missionnaires Lui a semblé, par ailleurs, un gage d'heureux développements pour l'avenir, et c'est

Le Révérend Père
Athanasie Bouchard
Directeur de la Revue SPIRITUS
40 rue La Fontaine

Paris

./.

de tout coeur qu'Il encourage cet effort et invoque sur le Directeur, les rédacteurs et les lecteurs de SPIRITUS l'abondance des divines bénédictions.

Heureux de vous transmettre ce message de Sa Sainteté, je vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N.S..

J. M. Kelly
V. Subst.

LA CONDITION MISSIONNAIRE

impressions d'extrême-orient

« Impressions ». Qu'on veuille bien laisser à l'auteur l'avantage de ce sous-titre modeste. Livrer ses impressions, c'est inviter au dialogue en accueillant d'avance l'accord ou la contestation ; c'est également dépasser, par sa propre méditation, les réflexions saisies au vol aussi bien que les confidences reçues dans l'intimité. Dès lors s'efface le danger d'être indiscret mais non sans qu'apparaisse le risque de généraliser. Au cours de son séjour, l'auteur s'est surtout mis à l'écoute des missionnaires qui faisaient avec lui leur retraite annuelle. En ce temps de grâce, on va sans peur jusqu'au fond des problèmes, même si cela doit éclairer surtout le tragique de notre condition chrétienne et sacerdotale qui se vit avec plus d'acuité encore dans la condition missionnaire. Mais n'est-ce pas en acceptant sans atténuation toutes les exigences de notre vocation que nous ouvrons la voie au jaillissement des grandes joies missionnaires ? La confiance que nous faisons au diagnostic du père Laplace (malheureusement limité à peu près au cas du Japon, champ missionnaire jusqu'ici assez singulier) naît de celle que lui ont déjà manifestée les centaines de prêtres, de religieux et de religieuses de tous ordres qui ont eu la chance de vivre avec lui la grande expérience spirituelle des Exercices de 30 jours.

Note de la rédaction

Dix semaines en Extrême-Orient – Corée, Japon, Formose – dont huit se sont passées à donner des retraites à des missionnaires de langue française. C'était durant le dernier trimestre de 1963. Comment parler des impressions recueillies, sans être indiscret ? Elles sont faites de confidences intimes.

Aucun nom ne figurera dans ces lignes. Il ne sera question que de missionnaires. Plus d'un peut-être en me lisant estimera que j'ai mal compris ou jugé trop vite. Qu'il me pardonne. Une religieuse française, quand je quittai le Japon, m'a dit : « Ecrivez vite sur le Japon. Si vous demeurez trop longtemps, vous ne pourrez plus rien écrire ». C'est ma seule excuse : la brièveté de mon séjour. J'ai aussi pour justifier ces quelques notes le souci de révéler les grâces, les épreuves et les

tentations des missionnaires, telles que je les ai vues au cours de ces voyages. Plus d'un prêtre de France ne s'y sentira pas étranger et y retrouvera, semblable à la sienne, la condition apostolique.

premiers contacts et premières réflexions

Vingt heures de vol par Hambourg et Anchorage. Me voici à Tokyo pour une nuit, car demain je pars pour la Corée. J'écoute les missionnaires qui m'accueillent : « Beaucoup d'entre nous, me dit l'un d'eux, manquent de culture humaine, ce qui nuit au développement de la vie spirituelle et au rayonnement apostolique. Nous allons au plus pressé : une langue difficile à apprendre et le cercle clos de nos chrétiens ». Je n'ai pas sollicité cette remarque. Très loin de l'Occident, j'y retrouve des réflexions que je me suis souvent faites au contact des prêtres de France *.

Le lendemain matin, sur la route de l'aéroport, tandis que j'aperçois les foules silencieuses et énigmatiques des étudiants japonais qui se rendent à l'université, je demande au père qui me conduit : « Ce peuple est-il religieux ? – Plus je vais, m'est-il répondu, plus il me semble que non. Son idéal est la possession de soi dans la fidélité à un code moral qui garde la société. Il comporte sa grandeur, mais il se ferme sur lui-même ». Je pense à saint François Xavier, admirant la noblesse du Japonais. Que ne ferait pas la foi chrétienne, si respectant cette noblesse elle lui donnait un sens ?

Pour le moment, je ne puis m'attarder à ces réflexions. Il faut m'envoler pour la Corée, le « pays du matin calme ».

l'être du missionnaire / l'espoir en dieu

Le survol des deux pays d'Est en Ouest me fait sentir la différence. Vu du ciel, le Japon fait l'effet d'une grande marquetterie, avec son infini découpage de côtes, ses ports, ses nombreuses cités, ses fleuves : « des canaux où coule la matière humaine », comme dirait Claudel. Partout où l'homme peut s'accrocher, il se fixe. La Corée apparaît toute différente : aride, montagneuse et désertique. Des chaînes de montagne à perte de vue, avec de tout petits villages au creux des vallées.

Au sol, c'est une impression de misère qui saisit. Les trois millions d'habitants de Séoul paraissent, à l'exception de quelques grands quartiers, s'entasser dans de misérables habitations. Partout, je retrouverai, dans une nature d'une extraordinaire

* / N.d.l.r. Cf. J. LAPLACE, *Culture et Apostolat*, Ed. Fleurus, Paris 1960, 176 pages. Recensé dans *Spiritus*, n° 10, pp. 96-97.

beauté, la même précarité de la vie humaine. Seule, la force américaine, présente ici comme dans tout l'Extrême-Orient, garde le pays du Sud des invasions du Nord.

Pourtant cette misère et cette insécurité n'arrêtent pas l'élan des missionnaires. Les conversions nombreuses leur demandent plus de travail qu'ils n'en peuvent faire. Ce qui leur est dur à porter, c'est plutôt leur isolement dans l'immense Asie. Ils se font l'impression d'être dans un pays ignoré du reste du monde : il a fallu la guerre de Corée pour révéler à beaucoup d'occidentaux son existence. Pourquoi, se demandent-ils avec tristesse, envoyer ailleurs tant d'apôtres, alors qu'ici, devant une moisson qui lève en abondance, nous sommes si peu nombreux ? Ils citent des chiffres : 600.000 chrétiens en Corée du Sud sur 30 millions d'habitants, tandis qu'au Japon, 300.000 sur 90 millions. Or le Japon où le christianisme piétine regorge de missionnaires... Serait-ce que la Corée trop pauvre est oubliée ? Tel est ici le premier sacrifice du missionnaire : consentir pour l'Eglise à un travail dont souvent il est seul à connaître la grandeur et la fécondité.

L'amertume de se sentir oublié n'est peut-être pas la tentation la plus lourde. Dépassée, elle n'est qu'une première étape dans la purification de la vocation missionnaire. La plus rude épreuve consiste à ne pas se sentir prêt pour l'œuvre à accomplir. Je ne veux pas parler des difficultés d'adaptation : elles sont nombreuses ici comme ailleurs. C'est en particulier la coexistence avec un clergé indigène déjà nombreux, la formation des catéchumènes, l'essor de vocations religieuses, surtout dans le monde féminin. Ecllosion d'un christianisme plein d'espoir, mais qui demande à être approfondi spirituellement et à se stabiliser sur de solides bases humaines. Mais - ce point est délicat à exprimer - ce que je touche du doigt grâce aux confidences des retraitants, c'est la manière dont le missionnaire aborde sa tâche : plus par générosité héroïque que dans l'unité profonde de son être. C'est en ce sens que je parle d'impréparation : elle est d'ordre tout à la fois humain et spirituel. Elle ne concerne pas l'œuvre à accomplir, mais l'homme qui l'accomplit.

Faut-il dire que beaucoup de missionnaires sont partis trop tôt ? Je ne sais. Ce qui me paraît, c'est que beaucoup qui portent en eux de grandes richesses doivent affronter cette vie rude, humainement décourageante, sans avoir la maturité nécessaire. J'entends par là : sans avoir atteint le moment où, ayant acquis une véritable humilité en face de ce que l'on est, on est en même temps tellement remis à Dieu que l'on n'est plus jamais seul et découragé, quels que soient les difficultés et les échecs en face des êtres et des choses. Cette maturation est le fruit du travail de la grâce dans un contexte humain. A quoi bon partir le plus tôt possible aux pays lointains, si l'on n'est pas apte à porter la solitude et les échecs ? On risque de briser un être avant qu'il ait pu donner le meilleur de lui-même. Je retrouverai ce problème ailleurs qu'en Corée, mais je puis dire que c'est lui qui le premier m'a sauté aux yeux. Je n'ai jamais si bien compris que durant ces

semaines d'Extrême-Orient la portée de la grande lettre que François Xavier écrivit du Japon, à ceux qui se préparaient à y venir, sur « la science de l'espoir en Dieu ». Rien n'est plus nécessaire au missionnaire que d'apprendre à se connaître et à se porter lui-même, à se défier grandement de soi pour ne mettre plus sa confiance qu'en Dieu seul. Toute la lettre serait à citer... Elle est une charte de la vie missionnaire.

Maturité d'ailleurs qui, rendant un être capable de porter sans complexes sa solitude devant Dieu, lui assure paradoxalement en retour la profondeur de ces relations humaines dont il ne saurait se passer. Tant qu'un être n'est pas lui-même, celles-ci demeurent superficielles. Pourquoi tant de missionnaires ne dépassent-ils pas entre eux le plan de la camaraderie, de l'entraide sympathique ? Même au milieu de leurs frères, beaucoup sont seuls, et de leur solitude risquent de naître aventures et compensations. Maturité humaine et maturité spirituelle ne m'ont jamais paru aussi indissolublement liées qu'ici.

le sacrifice du missionnaire / « le mur »

En deux heures de vol, me voici de nouveau à Tokyo. Quel contraste ! Tokyo, en regard de Séoul, paraît une ville de lumière et d'ordre, en pleine extension et prospérité. Les missionnaires le disent : La tentation y serait plutôt de nous installer dans une vie facile. De toutes les missions celle du Japon est peut-être matériellement la plus confortable. J'ai presque envie d'écrire qu'elle est aussi la plus difficile : « Une mission unique en son genre », me dit un supérieur de missionnaires.

En Corée, le travail abonde. Ici, il est des missionnaires qui se demandent pourquoi ils sont venus. Ils ne s'attendaient pas à ce choc : un monde agréable, civilisé, en plein essor, qui les accueille avec politesse, mais qui ne les désire pas. Le Japonais, civilisé depuis des siècles et qui en a conscience, ne voit pas ce que lui apporte cette religion venue du dehors. La foi chrétienne, dans un monde qui se suffit, ne répond pas chez lui à un appel. D'autant plus que la division des chrétiens lui fait penser que le catholicisme n'est qu'une secte parmi d'autres. C'est l'épreuve la plus pénible pour un apôtre : celle du mur. Il ne répond à aucun appel, il ne comble aucun vide. Il voudrait trouver une fissure, mais jusqu'à l'heure présente, il n'en découvre pas. Il piétine, heureux quand, à la différence de ses frères de Corée, il instruit dans l'année un ou deux catéchumènes.

Or il n'est peut-être pas de pays au monde où apparaisse avec plus de clarté ce qui attend tout apôtre du Christ. Il n'est plus des siens qu'il a quittés et cependant il ne sera jamais pleinement de ceux auxquels il se donne. Il ne lui reste que Jésus Christ. C'est le dénuement de la Croix, du grain enfoui en terre, dont Dieu seul sait ce qu'il deviendra. C'est d'ailleurs dans la mesure où il se laisse ainsi disparaître qu'il révèle aux peuples, auxquels il vient, l'amour universel. Ceux-ci ne le

comprendront qu'après, d'autant plus vite sans doute que ce sacrifice est accompli avec sourire et élégance. Si vraiment vous voulez vous perdre entièrement, dans l'ignorance de la portée de votre action, sans recevoir l'attention à laquelle vous êtes habitués en Europe, venez au Japon. Vous y serez perdus dans la masse, comme le grain dans la terre. Il est des missionnaires pour qui ce sacrifice est une réalité : ils sentent les aspérités de leur tâche ; cependant ils sont heureux : ils savent qu'ils sont là pour le Seigneur. Un supérieur demandait un jour à plusieurs des siens s'ils désiraient être envoyés ailleurs, étant donné le peu de travail qu'ils accomplissaient au Japon. Aucun ne voulut partir. Tous avaient conscience d'être là pour le Christ et pour l'Eglise. Cela leur suffit.

C'est le total déracinement. Le « missionnaire de l'intérieur », même s'il s'adresse à des gens qui ne le désirent pas, garde avec eux des réflexes humains semblables et une même langue. Ici le missionnaire ne parle ni ne sent de même. Il passe toujours pour étranger, tandis qu'en écrivant à ses amis de France, il sent déjà qu'il ne parle plus leur langage. Il lui faut dire adieu à ce qu'il porte en lui de transitoire. Cette nécessité devrait être une force de renouvellement apostolique. Mais combien atteignent à ces profondeurs, surtout s'ils veulent accomplir ce sacrifice dans leur intimité la plus secrète, c'est-à-dire sans en avoir l'air !

l'homme au visage étranger / adaptation toujours imparfaite

Une des souffrances du missionnaire en ce pays, dans la mesure où il garde le temps de réfléchir, est non seulement de se sentir étranger, mais de constater que la foi qu'il apporte ne peut d'abord que paraître étrangère. J'en eus le sentiment très fort, en donnant, au nord du Japon, une retraite à un groupe de missionnaires originaires du Québec. J'étais allé, il y a quelques années, au Canada. Ici, je le retrouvais tout entier. Au Japon, m'expliquait un missionnaire, on pratique beaucoup la transplantation des arbres. Pour la faire, on coupe les branches, afin que celles-ci, dans la transplantation, ne sucent pas la sève. En apportant la foi au Japon, nous avons tout apporté : troncs et branches. L'Eglise est là, mais ce n'est pas l'église du Japon.

Je note ces réflexions, incapable de dire ce qu'elles ont de juste et d'injuste. Le soir, j'aperçois, dominant la chapelle et les bâtiments de la mission, une petite croix, éclairée par les plus détestables procédés électriques. Elle est le symbole de ce qui se passe ici : l'Eglise est là, groupant autour d'elle 200 ou 300 chrétiens, perdus dans une ville de 300.000 habitants. Je la regarde avec joie ; telle quelle, elle est la lumière qui a commencé à luire dans les ténèbres.

A côté de tels groupes apostoliques, venus d'un pays particulier, j'ai vu des communautés internationales. Par la réunion d'hommes les plus divers, consacrés à une tâche commune, elles sont elles aussi un symbole de l'Eglise qui, dans son

universalité, dépasse les civilisations particulières. Cependant, devant l'abnégation dont font preuve pour vivre ensemble ces gens aux tempéraments les plus divers, je ne puis pas ne pas me demander si le Japonais, sensible au concret et au particulier, ne risque pas cette fois d'y trouver à l'Eglise un visage trop impersonnel.

Décidément l'adaptation, dont le missionnaire sent l'urgence, demeure ici plus qu'ailleurs toujours problématique. En fait l'évolution ne se fera que s'il accepte d'être ce qu'il est par vocation : un homme qui passe pour jeter la semence. La moisson ne sera pas son œuvre : il la prépare et la favorise. Mais même si ses réalisations paraissent solidement établies, il ne doit pas s'étonner de les voir remises en question par ceux-là mêmes au bien desquels il a donné sa vie. Cela fait partie de son sacrifice. C'est à la terre où il a jeté la semence de la faire lever selon sa nature propre.

Il connaîtra donc cette souffrance de se sentir incompris des uns et des autres. Ceux qu'il a quittés en Europe et qui pensent de loin les problèmes de l'évangélisation du monde lui paraissent se perdre dans le rêve et manquer d'expérience. Ceux auxquels il est venu annoncer l'Evangile ne le prendront jamais tout à fait pour l'un des leurs. Comme si pour le Christ il était voué à être partout un étranger. Un missionnaire qui a déjà fondé un centre et qui l'a laissé au clergé indigène pour aller travailler ailleurs me disait en souriant : « C'est normal. Nous sommes venus pour cela ». Aussi continue-t-il sans en faire difficulté, ayant mis ailleurs son espérance et sa joie.

J'étais au Japon, quand parut la lettre de l'évêque de Sandaï, adressée aux religieuses : « Vous nous apportez l'Evangile, leur disait-il. Pourquoi transportez-vous ici vos manières de vivre ? » La question est toujours irritante. On comprend qu'elle se pose, car elle comporte sa part de vérité et cela fait partie du sacrifice du missionnaire d'en accepter la morsure. Mais elle risque d'être brandie sans délicatesse par nous qui sommes loin contre ceux qui ont tout quitté pour porter la foi à ceux qui leur sont étrangers. Sera-t-elle résolue, parce que le missionnaire aura pris les mœurs japonaises, elles-mêmes en pleine évolution ? Malgré tout le cœur et l'intelligence qu'il met à sa tâche, le missionnaire venu de l'étranger sera d'une manière ou d'une autre en butte aux critiques. S'il se consacre aux pauvres, il fera reprocher à l'Eglise de se recruter parmi des gens sans valeur et de ne pas se soucier du progrès et de la culture. S'il s'en prend aux élites, on lui fera grief de ne travailler que pour les riches. Il doit tout entendre d'un cœur libre, en tenir compte le mieux possible, puis continuer sa route comme il peut, les yeux fixés ailleurs que sur ce monde qui passe et dont cependant il connaît la valeur. C'est dans l'action même à laquelle il a consacré ses forces qu'il éprouve sa condition missionnaire qui est de ne se fixer nulle part. Il se rend compte qu'il sème ce qu'il ne moissonnera pas et son action est d'autant plus efficace qu'il l'accepte dans la joie.

les vertus naturelles / nécessité et équivoque

Jamais tant qu'au Japon la question des vertus naturelles ne s'est posée à moi. Même sans connaître un mot de la langue, le voyageur attentif ne peut qu'être frappé par un certain style de vie qui peu à peu le charme et le subjuge. On dirait que toute la vie sociale est gouvernée par des rites. De ce point de vue l'influence américaine, s'exerçant dans l'ordre du confort et du progrès matériel, laisse intact ce que des siècles de civilisation ont accumulé dans l'âme japonaise de politesse, de réserve, de savoir-vivre et de fierté. J'eus tout le loisir de m'en rendre compte durant seize heures de voyage que je dus faire pour me rendre du nord au centre du Japon. Jamais je n'ai vu des novices garder la modestie des yeux et de tout le corps avec une telle aisance. Les voyageurs passent en silence vous regardant à peine. J'eus presque honte de ma peau blanche au wagon-restaurant, quand je vis s'installer auprès de Japonais semblant ne pas les remarquer de grands Américains étalant sans façon leur assurance. Comment le Japonais ne se regarderait-il pas comme le plus civilisé ? Qu'apprendrait-il de cet occidental remuant, vulgaire, aux gestes démesurés et aux éclats incontrôlés ? Sa vie est dominée par un code séculaire de rites et de manières de vivre, qui le défend contre tout excès et contre lui-même.

C'est un monde fermé qu'aborde le missionnaire, un monde qui se suffit à lui-même, comme celui de la civilisation antique quand les Apôtres furent lancés à sa conquête. Ce qu'il apporte est d'un autre ordre. Tandis que je me faisais ces réflexions sur les vertus naturelles, je relisais fort à propos quelques-uns des sermons universitaires de Newman sur l'originalité du christianisme devant le monde païen. Il ne vient pas d'abord assurer le perfectionnement humain et moral du monde. S'il le permet – ce qu'en fait il ne pourra manquer d'accomplir – c'est par d'autres voies. Ainsi le type d'humanité que constitue le peuple japonais, si séduisant soit-il, ne saurait être regardé en lui-même comme une promesse de conversion. Comme tout ce qui n'est que de l'homme, il demeure étrangement limité. « Avant l'arrivée des Américains, me dit un père s'occupant d'orphelinat, les Japonais s'intéressaient aux jardins d'enfants, mais méprisaient les orphelins. » « La religion chrétienne, me dit un autre, leur paraît utile pour consoler les malades, les diminués mentaux, les affligés ; mais elle ne saurait entrer dans l'équilibre d'un homme normal. » En entendant de tels jugements, on se croirait revenu aux premiers temps du christianisme où un Celse reprochait aux chrétiens le caractère méprisable de leurs recrues. Cette vertu de l'homme qui se fait et ne doit rien qu'à lui-même est sans commune mesure avec la grâce et rien ne dit que Socrate ou Bouddha, en rencontrant le Christ, l'eussent reconnu pour leur Seigneur.

Pendant il n'est pas permis au chrétien de tenir pour rien la vertu naturelle. Son absence, chez celui qui porte la foi, peut même devenir un obstacle à la pénétration de l'Évangile. Nous disons parfois que la culture occidentale est un écran

pour l'apostolat. L'absence de toute culture humaine et de toute vertu l'est davantage. Un contact humain, chez un peuple naturellement fin, n'est même plus possible. C'est dans ce monde de valeurs limitées, mais réelles, que le missionnaire doit d'abord pénétrer, sans infatuation de sa propre culture, dans une estime profonde de celle de l'autre, s'il veut qu'un jour chez le chrétien japonais ces valeurs s'épanouissent dans un type d'homme original.

Ce n'est que dans la mesure où il les reconnaît et les accepte qu'il peut de l'intérieur en faire sentir la finitude et libérer ce peuple de l'esclavage où, sans qu'il s'en doute, elles le tiennent enfermé. Rien de plus faux en effet, sous prétexte de se mettre au goût oriental, que de présenter l'âme japonaise comme un paradis de vertus et comme un idéal d'équilibre humain. Il y a des occidentaux qui de nos jours ont fait la même erreur au sujet de l'âme antique. Certains Européens jugent ainsi le Japon à travers les réclames d'agences : charmantes jeunes filles en kimono, cerisiers en fleurs, comme si la vision d'une nature rutilante de soleil disposait naturellement ses habitants à la contemplation du Créateur. « Rien de plus inexact », me disait un missionnaire. Il en avait fait l'expérience à ses dépens. Un jour, tandis qu'il parlait à un catéchumène de la beauté de la nature pour s'élever jusqu'à Dieu, celui-ci se mit à rire. Devant le père étonné, il découvrit la raison de son rire : c'était une manière purement européenne de voir l'âme japonaise. En réalité, comme le sourire grec, son impassibilité souriante cache la violence des sentiments et la défense du groupe contre l'acceptation du destin personnel. A travers ce conformisme aimable, l'on pressent la défense séculaire de toute une société qui a dressé des règles contre l'irruption soudaine de la férocité secrète de chacun ou contre l'événement inattendu qui trouble l'ordre établi. Ce monde païen, si beau et si séduisant soit-il, là comme en d'autres temps et sous d'autres cieux, est un monde fermé qui s'assure contre l'angoisse. Il dresse des barrières de défense derrière lesquelles il peut se retrancher et vivre. L'individu y grandit, soumis à des forces qui l'enserrent et le rassurent tout à la fois. La Révélation qui le libérerait en l'ouvrant à un destin personnel et qui délivrerait en lui des énergies qu'il est le premier à ignorer ne peut d'abord lui apparaître que comme une rupture de l'équilibre dans lequel il vit à l'aise. Il lui faudrait prendre seul parti devant la vérité, alors que pour lui, comme me le disait un missionnaire, « la vérité, c'est ce que le groupe décide ».

Comme devant la nature dont la beauté cache les brusques réveils des volcans ou des tremblements de terre, il faut, devant le charme de la vertu et de l'ordre japonais, demeurer à la fois sensible et réservé. Une religieuse m'en faisait la remarque. Spontanément, la Japonaise accepte l'ordre d'un monastère et continue à y obéir, comme elle le faisait en famille, mais elle risque, si l'on n'y prend garde, de demeurer, dans sa vertu même, étrangère à la vie théologale. Ainsi de tout passage à la foi chrétienne : il n'est véritable que s'il constitue une rupture. Plus admirables sont les vertus naturelles qu'il met en cause, plus le risque est grand

de se reposer en elles et de ne pas apercevoir le trou d'aiguille qui fait accéder à l'ordre nouveau.

Seulement si le passage s'accomplit, quel nouveau type d'homme n'en sortira-t-il pas ! C'est sans doute ce qui justifiait la grande espérance de François Xavier, si sensible à la noblesse, à la fierté, au désintéressement de ces Japonais dont cependant il eut tant à souffrir : « Les Japonais, mes délices », écrivait-il. Et encore : « Je ne saurais dire ce que je dois au peuple japonais ». Pourquoi la phrase de Xavier aurait-elle moins de portée aujourd'hui qu'alors ? Comment ne pas rêver à ce que serait, pour l'humanité et pour l'Eglise, le Japonais resté lui-même et devenu chrétien ! N'est-ce pas cet espoir qui justifie la patience inlassable de ceux qui cherchent la fissure dans ce mur qui paraît sans faille ?

Cette mise en présence d'un monde clos, qui se suffit à lui-même et qui suit de l'intérieur les lois de son évolution, réclame de l'apôtre l'éveil et la possession des vertus naturelles. Il est devant un pays où il n'y a pas d'analphabètes, où l'effort accompli pour l'éducation est immense, où règnent l'amour de la technique et de la prospérité matérielle et où l'extraordinaire faculté d'adaptation de ce peuple se développe en intelligence pratique. Monde déconcertant, en pleine transformation, où se mélangent les caractères les plus opposés. Lisez seulement quelques articles sur le Japon et sur son avenir : vous y trouverez les avis les plus contradictoires. Comme dans les rues de Tokyo subsistent ensemble les plus vieux usages et les dernières modes de Paris. Que sera le Japon de demain ? Nul ne le sait. Ce qui est sûr, c'est que le missionnaire qui veut lui donner le Christ ne peut demeurer étranger à cet enracinement et à cette évolution.

sagesse et charme / un signe du royaume

Je relate telle quelle une conversation que j'eus avec une maîtresse des novices, depuis longtemps au Japon. Elle résume et approfondit les réflexions faites jusqu'ici. « Avec la Japonaise, me dit cette religieuse, il faut patienter, patienter et encore patienter. Ne pas lui demander d'abord plus qu'elle ne peut porter. Si l'on accepte de passer beaucoup de temps avec elle, on en obtiendra davantage. Elle a été par éducation habituée au conformisme extérieur. C'est la libérer que de lui apprendre à faire naître les choses à partir du cœur. Naturellement, elle serait portée à un ascétisme qui maîtrise ses réactions et vise à garder la face. Une Japonaise, formée intérieurement et dans la grâce, peut devenir un type original de femme chrétienne. » Tandis que cette supérieure me fait ces remarques, je l'observe : c'est une femme d'expérience, sage, heureuse dans sa vocation, entièrement donnée à sa tâche et aimant profondément les Japonaises. Elle ajoute : « Au début, nous n'avons pas accepté beaucoup de Japonaises dans notre congrégation, afin de prendre notre temps pour les former à la vie religieuse ». En l'écou-

tant, je sens que je touche une clé pour comprendre l'action du missionnaire aux îles du Japon.

Je rapproche ces paroles de celles d'un autre missionnaire qui m'avait dit plus clairement encore : « Nos missionnaires manquent plus de sagesse que d'activité. Nous venons en Orient avec nos œuvres. C'est peut-être à un silence qui naît du cœur que ces orientaux découvriront autre chose dans notre effort que l'impassibilité d'un homme qui se maîtrise. Il nous faudrait aborder le Japon prêts à tout supporter dans un silence paisible et dans l'amour ».

Je ne crois pas me tromper en résumant ainsi le meilleur des confidences que j'ai reçues, qui sont de celles que l'on ne fait pas à un journaliste et que l'on n'épale pas dans une réunion. « Dans ce monde païen ligoté par la terreur, me dit l'un d'eux, il faudrait que nous vivions tranquillement dans l'espérance. Les livres nous ont mal formés à cela. » J'ai l'impression, en écoutant ce missionnaire, que je libère en lui des forces vives qui n'avaient jamais osé s'exprimer. « On pense les choses ainsi, mais on se demande toujours si elles sont exactes », commente-t-il timidement. Un autre me disait : « Nous sommes plus préoccupés de conversion que de sagesse. Nous ne savons pas être présents et écouter ». Il découvrait qu'il peut y avoir un zèle mal éclairé et que le vrai ne se mesure pas aux statistiques.

J'eus un jour une longue conversation avec un missionnaire présent au Japon depuis trente-cinq ans. C'est un homme fin, réfléchi, serein, plein d'optimisme. Il aime le Japon et le connaît de l'intérieur. Il ne s'est pas livré devant moi à des visions prophétiques, à des analyses de situation ou à des critiques de méthodes. Simplement il m'a dit ce dont il a vécu et vit. « Pour aborder le Japon, me dit-il en substance, il faut être heureux partout, être patient (décidément, j'aurai souvent entendu ce mot, comme exprimant la qualité fondamentale du missionnaire), avoir le goût des contacts, aimer la réflexion et le travail intellectuel. Plus que de chercher des conversions en masse, il faut créer le climat. » L'homme qui me parle a en son temps occupé des places importantes. Plus âgé, il s'est retiré devant le clergé indigène et, à son poste, continue à travailler. Cet homme est un sage et un humble. C'est pourquoi sans doute il est heureux.

Beaucoup de missionnaires m'avaient parlé de « climat », du « sentiment » dans la mentalité du Japonais. Certains le déploraient : on ne peut jamais savoir l'effet produit par nos paroles. Chez eux, pas de logique ou de raisonnement. Que la première impression soit mauvaise, impossible de gagner la confiance. Tout est affaire de personne et de sentiment. J'entendis une fois sur ce sujet une note différente : « Que le Japonais ait devant lui, me dit un père, un être joyeux et aimable, il le sent, lui qui tout à la fois cherche l'harmonie et ignore la joie. C'est à nous de le séduire par une joie dont d'abord il ne connaît pas la cause. En public, sans doute, pour ne pas perdre la face, il continuera à plaisanter sur l'étranger.

Mais le charme s'exerce (saint Paul a parlé de la « bonne odeur du Christ » que nous sommes). Laissons-le agir avec patience (toujours la patience) et sans vouloir de suite en cueillir les effets. Le Japonais sentira en nous la réponse à ce qu'il attend sans le savoir. Nous l'aurons délivré de l'oppression et lui aurons donné la joie. Mais, pour atteindre ce résultat, il faut d'abord exister aux yeux de tous comme une prédication vivante et exister joyeux ».

Est-ce là la porte d'entrée de l'âme japonaise, dont nous n'avons pas trouvé la clé ? « Le christianisme a été surajouté à l'âme japonaise et il ne l'a pas pénétrée », me disait un jour un père. Plus peut-être qu'à l'idéal du sage, le Japonais sera sensible à l'idéal d'une vertu humaine, pleine d'harmonie et de sourire, mais dans la joie du Christ ressuscité, c'est-à-dire dans leur sacrifice même, mais sans en faire difficulté. Le Japonais qui n'aime pas faire sentir à l'étranger qu'il reçoit de lui est sensible à la vertu de l'étranger qui lui donne tout, sans avoir l'air de remarquer le prix de ce qu'il donne. C'est dans un naturel parfait le plus grand sacrifice. Est-ce lui qui livrera ce peuple au Christ ?

Le Japonais, m'a-t-on dit, utilise l'étranger, mais ne le reçoit pas. Il ne ressent pas le besoin de cet autre que par politesse il accueille avec le sourire. Il n'a rien à apprendre de lui : il se suffit. Il n'y a que deux manières pour l'étranger de s'imposer ici : la force ou le charme. La première lui en impose : c'est la raison du plus fort ; il la respecte. Le charme répond au sens qu'il a de l'existence. Jusqu'ici, il n'a connu que la première manière, celle de la bombe d'Hiroshima. Il s'est rendu. Mais si la seconde touche le but, avouera-t-il jamais qu'il s'est laissé prendre ? Il ne subit le charme que de ce qui s'efface devant lui, le charme d'une nature exquise, mais qui se tait. Peu importe si, dans ce silence, il rencontre le Christ.

un type de missionnaire

Il est bien hasardeux pour qui passe de dessiner les traits du missionnaire qui convient à une région. Il me semble pourtant, si je me fie à ce faisceau de confidences, que ceux-ci sont à peu près les suivants : le missionnaire qui vient au Japon doit aimer profondément les hommes et les choses, mais garder en tout une manière de faire simple, humaine et évangélique. Selon la grâce qui est la sienne, il doit travailler avec la même aisance près des élites et auprès des pauvres. Ayant mis l'amour qu'il porte aux êtres au-delà des déceptions qu'il en éprouve, il conserve en son cœur une paisible indépendance. Comme si dans ses occupations, d'ordre profane ou religieux, il s'était établi dans cette impassibilité que l'on dit caractériser l'Orient, mais dont le ressort chez lui est l'espérance. Un homme qui, sans se soucier tellement de prosélytisme, vit à découvert aux yeux de tous, tenant en ce qu'il fait le regard sur le monde invisible et acceptant de vivre et de mourir sur place. Ni spécifiquement contemplatif, ni spécifiquement actif, il demeure,

au-delà des oppositions, quoi qu'il fasse et quoi qu'il arrive, dans une paix dont l'unique source est Dieu.

Certes, il aime et possède la culture, mais pas celle de l'homme qui a fait de l'orientalisme sa spécialité, plutôt celle de qui a tellement assimilé ses richesses propres qu'il n'éprouve pas le besoin d'en faire l'étalage, parce qu'elles ont fait de lui un homme parmi d'autres et qu'au-delà de toutes les expressions particulières, il trouve en elles de quoi s'unir à tous les autres hommes. Pas davantage la culture distribuée par les universités de type américain, qui ouvrent aux affaires et visent le rendement. Le Japonais la recherche pour prendre sa place dans le monde, mais il ne rencontrera le Christ que dans un type d'homme qui, sans négliger cette réussite, l'intègre dans un idéal supérieur, celui d'un homme plein de charme qui ne cherche pas à s'imposer, celui d'un homme heureux dont le sourire demeure discret, mais ayant perdu son impersonnalité, fait deviner les sources de la joie.

L'équilibre de la vie missionnaire

Ai-je raison de penser que c'est au Japon que se pose avec le plus d'acuité le problème de l'équilibre de la vie missionnaire ? Celle-ci, pour s'épanouir, doit se dépouiller de toutes ses motivations impures, naturelles ou juvéniles. Elle doit se fonder sur la vérité d'une nature rayonnante de la joie qui lui vient de son sacrifice. Rare équilibre qui ne saurait être confondu avec le tempérament heureux d'un homme bien élevé ou aux manières agréables. Cette joie qui doit se manifester dans la nature ne saurait venir de la seule nature.

Seuls peuvent atteindre à pareil idéal des hommes qui, jouissant d'un profond équilibre humain, ont appris à ne compter que sur le Christ et consentent, dans le réalisme de leur foi, à toujours passer sans connaître la joie de se sentir compris. « Pour en arriver là, me disait en souriant un missionnaire, il ne suffit pas d'être un brave homme. » Ou, comme me disait un autre, « j'ai appris au Japon que l'apostolat n'est pas une affaire de recettes ; il faut être ». La vie en mission demande des êtres unifiés qui ont atteint leur maturité humaine et spirituelle.

Cet équilibre s'impose spécialement dans l'ordre de la chasteté. Comment un être s'y montrera-t-il heureux, s'il n'est à l'aise dans son affectivité et si Dieu n'est tout pour lui ? Le respect que naturellement le Japonais chrétien porte au prêtre oblige celui-ci à garder la distance dans le plus grand naturel et l'enferme dans la solitude de son célibat. Comment y sera-t-il à l'aise, celui qui cherche ailleurs que dans un amour radical du Seigneur l'aliment dont ses puissances affectives, sollicitées de toutes parts, ont un impérieux besoin ? Cette remarque vaut des prêtres du monde entier, mais s'éclaire ici, par le fait des conditions de vie, d'une lumière très crue.

Peut-on rêver sacrifice plus entier et plus vrai ? La vie missionnaire est ici dépouillée de tout romantisme. L'homme est atteint dans ses revendications légitimes de succès, d'estime et de reconnaissance et il ne peut s'épanouir que dans la mesure où il accepte pour le Christ le détachement le plus intime, sans même chercher à s'en donner l'apparence.

la communauté missionnaire

Il aurait pu me sembler que tous les problèmes soulevés au Japon s'effaçaient soudain devant la réalité nouvelle de Formose. Durant la première retraite, j'eus affaire aux missionnaires chargés des « aborigènes », populations qui ne sont ni chinoises ni formosanes, mais de race malaise, venues ici avant toute autre et que les Chinois, il y a près de trois siècles, lorsqu'ils occupèrent le pays, chassèrent dans la montagne. Elles vivent encore, par certains côtés, comme les populations primitives d'il y a deux mille ans.

Assurément les réflexions que j'entends ne suivent pas le cours de celles entendues au Japon. Elles rejoindraient plutôt celles faites en Corée. Les missionnaires sont astreints à un rude labeur, qui ne leur laisse guère le temps de réfléchir. Ils vont au plus pressé, avec les moyens qu'ils ont et un dévouement inlassable. Et pourtant ils se rendent compte que dans ces populations demeurées primitives une évolution s'amorce déjà, qui risque d'être rapide. Les jeunes entrent en contact avec les autres parties de la population. Dans dix ou vingt ans, on ne peut prévoir ce qu'elles seront devenues.

Décidément ici comme ailleurs, on ne peut en demeurer à l'idéal du missionnaire vigoureux, débrouillard, baroudeur et assez individualiste. Dans une situation toujours fragile, l'apôtre de ces régions a besoin lui aussi de structures humaines et spirituelles solidement établies. Là aussi, quoique dans un autre contexte, il doit se préparer aux renouvellements imposés par le temps et garder le cœur et l'esprit ouverts. Comment le pourrait-il, s'il n'est aidé par une communauté apostolique ? Je réalise le péril en écoutant de jeunes missionnaires, récemment arrivés. Peu à peu, ils perdent le goût du travail et de la prière. « Avez-vous été aidés par les plus anciens ? ai-je demandé. — Bien sûr, nous avons été bien accueillis. Mais chacun demeure préoccupé de ses difficultés personnelles, peu ouvert à celles des autres, surtout si elles paraissent dépasser l'ordre de notre action immédiate. » Là comme ailleurs, la formation d'une communauté apostolique et spirituelle est indispensable. Plus que le manque de confort matériel, l'isolement spirituel et humain, malgré la cordialité des rapports, est le risque le plus grave des missionnaires. Même les plus rudes hommes, pour ne pas se refermer sur eux et donner le meilleur d'eux-mêmes, ont besoin de communier ensemble. « Plus personne pour écouter un disque avec moi », me disait un missionnaire. Et ils ont besoin de communier ensemble dans ce qui constitue le meilleur de

leur vie, leur apostolat et leur recherche de Dieu. Faut-il penser que le respect humain arrête de tels échanges ou que l'habitude manque ? Pour ma part, je sens vivement, au cours de ces retraites, combien ces hommes sont heureux de se retrouver ensemble, unis dans une même prière.

le mystère de l'espérance

Jusqu'ici je n'avais découvert la Chine qu'à travers les missionnaires qui en avaient été expulsés et qui en ces contrées ou au Japon avaient repris du travail. Chez tous, j'avais senti la même nostalgie : retourner en ce pays qui les avait chassés. La Chine, je devais la découvrir directement durant la dernière semaine, en donnant une retraite à des missionnaires chargés des populations formosanes ou chinoises.

La grâce que je reçus, et qui doit être sans doute celle des missionnaires, ce fut une grâce d'espérance. De loin, nous jugeons perdue la situation de Formose. Que pèse dans la balance cette petite île de onze millions d'habitants auprès de cette masse de près de 600 millions de Chinois du continent ? Nous tirons vite un trait sur elle. Allons ailleurs, puisque la Chine nous est fermée. Ce n'est pas ce qu'en pense l'Eglise. « Quand nous sommes arrivés ici, me dit un missionnaire, nous fûmes critiqués : Vous venez en force vous installer sur un volcan, nous fut-il dit. En fait, voici dix ans que cela dure et une extraordinaire pénétration de l'Evangile ne cesse de se faire ici. Dans quel sens les choses évolueront-elles ? Ce n'est pas à nous de le savoir. »

Je n'ai jamais si bien compris ce que, dans l'Ecriture, signifie ce « petit reste » que Dieu s'est gardé pour le salut des nations. Il vit dans l'espérance, comme ces *Enfants dans la Ville*, ces chrétiens de Changhaï dont le père Jean Lefeuvre nous a décrit l'admirable résistance dans la persécution. J'ai retrouvé ici un missionnaire qui a vécu ces années avant d'être expulsé. Sa voix exprimait non la terreur mais la joie : « Ce fut comme une révélation de l'Eglise primitive ». Et pourtant, il ajoutait, en parlant de la terreur communiste : « Quand on n'a pas vécu cela, on ne peut pas y croire ». Nous sommes devant une réalité qui dépasse l'ordre humain. Dans l'immédiat, l'horizon est fermé. Comment le rideau se lèvera-t-il ? C'est le secret de Dieu, mais il se lèvera. « Il n'y a pas deux Chines, me disait un père chinois. Il n'y en a qu'une. Le Chinois, devant les événements, surtout s'il est chrétien, retrouve dans l'espérance ce que lui enseignent les vertus de sa race, l'endurance qui depuis des générations affronte les siècles. »

A Tokyo, à l'aérodrome, une carte du monde représente les diverses lignes aériennes. Au centre, un vide béant, le monde derrière le rideau de fer ou de bambou, au-delà duquel les avions ne vont pas. Ce monde fermé, on pourrait le croire encerclé par la puissante Amérique qui depuis la Corée jusqu'au Japon,

en passant par Hong-kong, les Philippines et le Vietnam, monte la garde aux frontières du monde libre... Mais « la veille » véritable est celle d'un petit groupe d'apôtres qui, contre toute évidence, se prépare à ce que Dieu voudra, sachant seulement que le monde de demain sera celui de cet immense réservoir d'hommes qu'est la Chine et qu'il doit être chrétien. Il y a, bien sûr, les canons et les dollars américains. Mais, comme me le disait avec humour un prêtre chinois, « les Américains font du sport, ils chantent, ils construisent. En leur genre, ils risquent bien de demeurer matérialistes. Nous avons besoin d'autre chose ». Il ajoutait avec un sourire : « Vous, Français, continuez à venir chez nous. Vous savez combien spirituellement nous vous sommes proches ».

Et de fait, plus j'écoutais parler, plus je prenais conscience que quelque chose se prépare ici, dans les élites en mouvement comme dans les masses. Certes, je n'oubliais pas le Japon, mais pour moi la grâce de la Chine était autre. Au Japon, la grâce est celle de l'homme dans sa contexture naturelle, dans sa délicatesse et sa volonté de conquête, idéal attirant, mais qui risque de se fermer sur lui, si le Christ n'y exerce sa séduction. En Chine, la grâce est celle d'une masse humaine qui n'atteindra ce qu'elle attend que si elle accepte, dans l'espérance, de dépasser l'horizon de la sagesse humaine, si stable et si forte soit-elle. Le Japon doit dire son mot dans cet Orient dont il est la pointe ; mais l'Orient n'entendra l'Evangile que si « l'Empire du milieu » bouge. Il faut demeurer dans l'espérance, au risque de mourir devant la Porte, comme le Christ devant Jérusalem ou comme François Xavier à l'île de Sancian. La sagesse de la Croix est un mystère d'espérance.

aux portes du monde fermé / l'insécurité apostolique

C'est encore la Chine que je retrouve à Hong-kong, les trois jours où j'y fais escale. Là vivent trois millions d'habitants, sur un territoire qui avant la révolution en contenait 800.000. Au milieu de ce grouillement, l'Eglise jette sa semence.

Comment celle-ci lèvera-t-elle ? Dans cet immense chantier, les conversions ne se comptent pas. « C'est enthousiasmant ! » me disait un missionnaire des Missions étrangères de Milan auxquelles sont confiés ces territoires. Un autre préparait pour Noël 150 adultes au baptême. Pourtant quel est l'avenir ? La Chine communiste est à deux pas. Je l'ai vue sous un soleil splendide, à 300 mètres des fils de fer barbelés qui en interdisent l'entrée. Là même étaient passés tant de missionnaires expulsés... Or dans cette insécurité, tout le monde paraît construire pour des siècles. C'est vrai des commerçants, des hommes d'affaires qui pullulent sur le rocher. Ce l'est encore plus des ouvriers de l'Evangile. Ils n'attendent pas que la situation soit stable pour se mettre au travail. Chacun, où il se trouve, travaille comme s'il avait les siècles devant lui. Cependant il est toujours prêt à partir. C'est la condition même de l'apôtre. L'Esprit sait seul ce qu'il pré-

pare à travers ce labeur. J'avais déjà reçu cette leçon à Formose. Je la reçus encore plus vive à Hong-kong. Que n'est-il possible de la transmettre à tant de prêtres de notre Occident, désarçonnés quand les résultats ne répondent pas à leurs plans !

une dernière surprise

Je croyais trouver dans ces réflexions la conclusion de ce voyage. Il me restait une dernière découverte à faire. Le midi de mon retour, je déjeunais avec les pères de la communauté. J'écoutais leurs questions sur les pays que j'avais vus et – je ne m'attendais pas à un tel dépassement – je ne les comprenais plus très bien. Brusquement, je me sentais loin d'eux. Dix semaines avaient suffi pour faire passer en moi quelque chose de la grâce de cet Orient dont je venais de visiter quelques contrées : je n'étais plus tout à fait le même. Que doit éprouver un missionnaire, me suis-je dit, qui a quitté son pays depuis longtemps et qui le retrouve soudain ? Il devient un étranger parmi les siens. Il n'a plus qu'un rêve : repartir. Je venais de réaliser d'un coup qu'il existe dans l'Eglise une « condition missionnaire ».

Et voici ma conclusion à l'adresse des prêtres de France. Un jour, évoquant devant l'un d'eux le travail des missionnaires, je surpris sur ses lèvres un sourire : il trouvait dépassée leur manière de faire. Pour peu, il eût déclaré qu'ils s'y prenaient mal. Evidemment les missionnaires n'ont ni notre langage ni nos méthodes. Ce n'est pas qu'ils n'acceptent de réviser leurs manières et leurs idées. Ils béniraient le théologien qui leur présenterait une théologie du salut des infidèles un peu plus acceptable que celle qu'on enseignait encore, en Europe, il y a peu d'années. Mais ils n'aiment pas être jugés ainsi par leurs frères demeurés au loin. Ils voudraient qu'on les comprenne. J'ai éprouvé là-bas que la plus grande aide que nous puissions leur apporter, c'est d'abord de les écouter, même si le premier contact nous dérouté. Ce n'est pas parce que nous ne faisons pas comme eux en Europe, qu'ils ont tort. Durant dix semaines, je me suis surtout efforcé d'être attentif. Mon effort ne fut pas vain. Venant leur donner quelque chose, j'ai reçu d'eux bien davantage.

Ce fut la grâce de ces retraites. Un instant, on y touche l'essentiel et d'un coup, tout le monde, à travers les différences de races et de mentalités, se retrouve unanime. Ensuite, chacun retourne à sa tâche et, cette minute de grâce passée, rien ne paraît avoir changé. Comme lorsque la Croix fut dressée sur le monde, les choses dans l'apparence continuèrent d'aller comme avant et les Apôtres d'être des hommes. Cependant par elle et par eux, l'espérance était née. C'est cette même espérance qu'un moment la retraite a réveillée. Elle continue de vivre au cœur des missionnaires, comme si de rien n'était.

Paris, Jean Laplace, sj

UNE ACTION QUI INCLUT LA CONTEMPLATION

le dialogue avec dieu dans le dialogue missionnaire

Toute action missionnaire se fonde sur le commandement du Seigneur : « Allez, de toutes les nations faites des disciples » (Matt. 28, 19). Notre tendance de serviteurs maladroits sera toujours d'entendre ce commandement, et donc d'exercer notre action missionnaire, selon la compréhension à courte vue que nous en avons, nous à qui la préoccupation des tâches immédiates et parcellaires de notre ministère fait oublier trop souvent les dimensions réelles de l'œuvre de Dieu. Il est essentiel à l'apôtre, et d'autant plus que son travail est plus ingrat et plus modeste, de situer son action à lui dans la grande action divine de salut. De ce point de vue, les versets qui terminent l'évangile de Matthieu révèlent des perspectives qu'il ne faut pas craindre d'explicitier et de déployer largement, afin d'en vivre intensément.

Le Christ atteste d'abord la seigneurie sur toutes choses qu'il a reçue de par sa résurrection : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ». Comme le précisera l'Apocalypse, dans la vision dramatisée de l'Agneau immolé (Apoc. 5), cela signifie qu'il détient les sceaux de l'aboutissement divin de l'histoire humaine ; le Christ glorifié est le chef éternellement vivant de l'humanité en son avancée historique. C'est à ce titre, c'est comme chef et pasteur de tous les hommes que, cherchant à rassembler cette humanité autour de lui, en sa résurrection, il envoie ses témoins vers toutes les nations. Mais il ajoute : « Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde ». Cette parole signifie bien plus qu'une promesse d'assistance : la révélation qu'à travers l'action de ses apôtres, ce serait toujours lui, le Seigneur, qui accomplirait sa propre action divine de salut.

l'écart entre notre action et l'action divine

Tout missionnaire doit avoir conscience que son action est située tout entière à l'intérieur et dans la coulée d'une action divine qui ne cesse pas : « Mon Père agit toujours, et moi aussi j'agis » (Jean 5, 17). L'apparente inaction de Dieu, le mutisme où il semble s'être retiré et qui parfois nous impressionne tant, ne peuvent ébranler en nous une certitude que le moindre retour à l'Évangile nous

fait attester avec une force de conviction accrue. Bien plutôt, à force de pénétrer l'âme du Christ et, à travers elle, l'insondable cœur de Dieu même, sommes-nous portés à pressentir l'intensité – on pourrait dire la « pression » de désir – qui caractérise cette action divine : « Je suis venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! » (Luc 12, 49). Le Seigneur, dont nous reconnaissons lors de la bénédiction du cierge pascal qu'« à lui sont les temps et les siècles », ne laisse se perdre aucune parcelle de ce temps précieux où vivent, cherchent, souffrent les hommes qu'il veut sauver. Pour le Dieu vivant, il n'y a pas de temps mort. C'est dans l'angoisse de nos tentations ou de notre peu de foi, et non de par la réalité du mystère, qu'il peut nous arriver de crier : « Lève-toi, pourquoi dors-tu Seigneur ? Réveille-toi ! » (Ps. 44, 24). La plupart du temps, la vérité est que c'est nous qui somnolons et qui n'offrons pas à l'action divine l'instrument d'une vie et d'un cœur assez disponibles.

De ce que le Dieu vivant n'est pas un Dieu oisif, mais un Dieu actif, de ce qu'il révèle sa volonté arrêtée et pressante de sauver tous les hommes, de ce qu'il nous envoie faire de toutes les nations des disciples, nous en déduisons à juste titre qu'à son image l'Eglise doit être active, missionnaire, apostolique. Reste alors pour nous un problème capital : celui de savoir quelle sorte d'action de notre part va être le meilleur instrument, va être meilleure conductrice de l'action divine de salut.

Bien entendu, cette question suscite d'abord une première réponse qui ne peut faire problème, pour la bonne raison que le Seigneur lui-même a précisé à son Eglise quels seraient les actes essentiels de sa mission : annoncer l'Évangile, prêcher la parole du salut, donner le Christ par les sacrements, conduire le peuple de Dieu sur les voies de la sainteté. Aussi bien, n'est-ce pas cela qui est en cause, mais la façon quotidienne dont nous exerçons et interprétons ces actes du ministère, lorsque, aux prises avec l'humanité concrète à laquelle nous sommes envoyés et dans les circonstances toujours si particulières où nous nous débattons, nous essayons de correspondre à ce que le Christ et l'Eglise attendent de nous. Nous savons bien là, que tout est rien moins qu'évident, que nous prenons des options selon ce que nous sommes ou ce qu'on nous a appris, que nous vivons notre sacerdoce et notre apostolat selon un certain style, et que les événements, les interpellations d'autrui, l'approfondissement de notre expérience nous amènent à des reprises, à des révisions, voire à des doutes et à certaines remises en question. Tout cela dit, non pour discuter présentement de ces remises en question, mais pour souligner l'écart, et en quelque sorte la dissemblance, qui sépare notre action à nous de l'action divine, bien que notre action n'ait pas d'autre intention dans notre esprit ni d'autre finalité dans l'Eglise que d'être l'humble servante de l'action divine de salut. Telle sera toujours la condition du ministre de l'Évangile. Il doit chercher à agir à l'imitation de Dieu et du Christ. Son action n'a pas d'autre modèle ni d'autre raison d'être que ce qu'il apprend dans l'Évangile.

Son action est effectivement, quoique mystérieusement, l'accomplissement terrestre du dessein divin. Et en même temps il doit savoir qu'il peut, avec une facilité qui a quelque chose de terrible, desservir l'Évangile qu'il croit servir ; il doit savoir que son action, loin d'être œuvre divine, peut devenir œuvre trop humaine et qu'il lui incombe de veiller jalousement à la remettre dans l'axe de l'Évangile et dans la perméabilité à l'action divine.

action et contemplation / le problème

Dans cette recherche, une loi s'impose à nous, vieille comme le christianisme, mais retrouvée à chaque génération sous des formules diverses. Cette loi est que l'action missionnaire authentique se compose, comme d'un couple indissociable, d'un commerce avec Dieu et d'un commerce avec les hommes. Chaque fois que le premier faiblit ou s'efface dans l'âme de l'apôtre, le second dégénère, non qu'il s'efface à son tour, mais il se dégrade le plus souvent en activité plus naturelle que surnaturelle, plus « charnelle » qu'évangélique. Jadis on parlait volontiers de l'équilibre à trouver entre l'action et la contemplation, cette dernière nous abouchant au mystère de Dieu et l'action nous engageant à l'égard des hommes. Nous avons tous en mémoire les développements traditionnels sur ce sujet. Il n'est pas sûr qu'ils aient réussi à tout coup à nous faire trouver l'équilibre actuel de notre ministère ! Pourtant le problème est essentiel et grave. Nous ne pouvons nous dispenser de le reprendre, quitte à en retrouver la solution permanente (et à la vivre !) grâce à un rajeunissement de nos conceptions.

Trop habituellement, action et contemplation ont été vues comme antinomiques, et c'est vrai qu'elles ont tendance à l'être dans l'expérience psychologique courante, la première étant activité, travail, dépense de soi pour les autres, charité ouvrière, tandis que la seconde était repos, loisir religieux, jouissance intime de Dieu, charité fructueuse. La conciliation était proclamée nécessaire, mais rendue très ardue. On l'admirait chez les saints, mais chez la plupart des autres, elle n'était souvent qu'apparente et une sorte de dissociation apparaissait irrémédiable entre les temps actifs de l'apostolat et les moments consacrés à la vie dite intérieure. Il n'est pas sûr que l'acceptation implicite et résignée de cette dissociation n'ait pas contribué à l'aggraver.

La quasi-incapacité où l'on se trouvait (non pas théoriquement, bien entendu, mais dans la conscience quotidienne) de saisir ce qui faisait l'unité organique entre l'apostolat d'une part et la vie intérieure d'autre part, aboutissait à altérer l'authentique conception qu'on devait s'en faire. Le mot même de contemplation se mettait à évoquer on ne sait quelle oisiveté sacrée, se donnant en spectacle un Dieu que d'aucuns allaient jusqu'à soupçonner d'être davantage un Dieu de philosophes ou d'esthéticiens que celui de l'Évangile. Les apôtres possédés

par le zèle des âmes ne l'envisageaient pas sans malaise, ne s'y prêtaient guère et, du coup, surévaluant le rôle de leurs activités extérieures, confondaient purement et simplement avec celles-ci leur mission apostolique. Ceux par contre pour qui la nature propre de l'œuvre missionnaire apparaissait à l'évidence liée avec un souci permanent d'intériorité, éprouaient un malaise de signe opposé et avaient la tentation de prendre des positions de retrait quant à l'engagement dans le monde humain.

Les uns et les autres, il est vrai, sentaient d'instinct que l'exemple du Christ devait être la norme de leur propre vie, s'ils savaient en entendre les leçons. Etait-il facile d'y parvenir ? Une certaine façon de méditer l'activité intense de Jésus au cours de sa mission publique avait de quoi encourager les tenants d'un apostolat très actif ; quant aux tempéraments plutôt contemplatifs, ils étaient impressionnés, à juste titre, par les longues heures de prière nocturne du Seigneur, par ses moments de désert, par ses temps de retrait loin des foules. Fallait-il compter les heures d'action et les heures de contemplation et établir une balance ?

le verbe fait chair, être de dialogue humano-divin

Tout cela reste à la surface des choses. C'est en nous enfonçant plus avant dans le mystère du Christ et de son action divine de salut, que nous trouverons la lumière. Saint Jean nous dit que, dans l'éternité de la vie trinitaire, le Verbe est « auprès de Dieu », tourné vers Dieu, nous dirions aujourd'hui en état permanent de dialogue avec Dieu. Il est Verbe, c'est-à-dire Parole, mais Parole parfaite, qui est communication effective d'esprit à esprit. Ce que se disent les personnes divines, nous ne pouvons guère l'imaginer, puisqu'elles se disent leur commune essence en leurs mutuelles relations ; mais si nous songeons, par exemple, que, dans ce dialogue intra-trinitaire, la création tout entière entre comme un thème de surcroît, gratuitement décidé et dessiné par la Trinité, si alors nous nous avisons que cette création tout entière, qui représente pour nous un sujet de discours inépuisable et déjà terriblement grave, n'est qu'un rien au prix de l'être substantiel de Dieu, nous sommes peut-être prêts à entrevoir sinon à évaluer la densité infinie du dialogue divin. Quand le Verbe de Dieu se fait chair et devient Jésus Christ, il ne cesse pas d'être ce dialogue substantiel avec le Père. Ne disons pas que Jésus se contente simplement de contempler son Père, il vit-avec, il parle-avec, et les temps de prière et de solitude que nous relevons dans l'Évangile ne sont que l'émergence, d'ailleurs irrépressible, dans son existence humaine, de ce dialogue incessant.

En se faisant chair, le Verbe de Dieu devient membre d'une humanité dont il assume l'entière condition. En particulier il assume cette propriété de l'homme de ne pouvoir atteindre son plein épanouissement que par le jeu de dialogues

personnalisés, depuis la relation parentale jusqu'à toutes les relations de l'univers adulte socialisé. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que Jésus, le dialogue fait chair, nous révèle non seulement le Père et la relation au Père, mais l'authentique relation d'homme à homme. Il n'est pas étonnant que son action de salut soit essentiellement coulée à l'intérieur d'un réseau de dialogues, et qu'elle n'ait pas d'autre but, en somme, que d'ouvrir ceux qui acceptent de devenir ses interlocuteurs au dialogue avec le Père : alors ils lui deviennent frères, ils lui deviennent semblables, ils entrent dans son propre dialogue éternel de Fils (cf. Matt. 16, 17). Là où le Christ échoue à établir un vrai dialogue, comme avec les pharisiens, l'Évangile ne peut passer : car l'Évangile n'est pas la bonne nouvelle au sens de ces bonnes ou mauvaises nouvelles que nous apprenons de quelque speaker anonyme, et qui descendent pour notre plaisir ou notre douleur au fond de nos solitudes ; l'Évangile est Bonne Nouvelle au sens d'une parole de grâce qui, du Cœur personnel de Dieu, à travers la médiation personnalisée du Christ Jésus et de ses témoins, touche notre être personnel et nous fait consentir à cet Amour qui nous fait grâce.

l'apôtre, homme de dialogue

L'action divine de salut a donc substantiellement pour but une entrée en dialogue de Dieu et de l'homme par le moyen du dialogue entre Jésus Christ et chaque homme, lui-même immergé dans le dialogue ecclésial des chrétiens entre eux et de l'Église comme telle avec sa tête, le Christ. Notre propre action missionnaire, quelles que soient les activités qui la constituent, n'a d'autre signification que de servir à l'établissement de ce réseau de dialogues et d'y rétablir inlassablement des communications perpétuellement compromises par la négligence, la somnolence, le péché des hommes. De savoir cela avec précision et de nous le redire avec force n'est pas vain du tout, car notre tort est toujours, chemin faisant, de perdre de vue la finalité véritable de notre action.

De là découlent quelques conséquences qu'il convient maintenant d'explicitier. Notre mission apostolique devant être le quasi-sacrement du dialogue rétabli entre Dieu et l'humanité, et devant être le prolongement du dialogue établi par le Christ avec les hommes dans la singularité de leur personne et de leur vie, elle exige que nous soyons nous-mêmes des hommes de dialogue. Elle privilégie d'emblée pour nous toute activité, toute occupation, qui est établissement et approfondissement d'un dialogue. Aussi vague peut-il apparaître encore, voici donc un critère sûr pour juger si notre action est bien ou mal centrée.

Sans doute importerait-il de préciser ce qu'il faut entendre par dialogue : des expressions telles que « devenir des hommes de dialogue », privilégier des « activités de dialogue », etc., pourraient devenir sur nos lèvres des slogans faciles et

fumeux. Remarquons par exemple que ce dialogue n'est pas nécessairement ni exclusivement un échange de paroles ; il peut même y avoir des conversations entières, des bavardages, des polémiques, qui ne constituent d'aucune manière un véritable dialogue. Le dialogue est la relation inter-personnelle établie à un niveau qui engage les personnalités dans la singularité de ce qu'elles sont. Chacun y consent à l'autre tel qu'il est présentement, et accepte à son tour d'être interpellé tel qu'il est. Ce « tel qu'il est » ne signifie pas forcément le fond total de l'être, qui nous échappe si souvent à nous-mêmes ! Il désigne cette sincérité amicale d'un homme qui, à l'égard d'un autre, répudie les manœuvres, les parades, les relations purement fonctionnelles ou conventionnelles (qui tiennent une si grande place dans le jeu social des hommes superficiels, égoïstes ou pressés), pour s'intéresser à cet autre simplement parce qu'il est *lui* et pour se laisser interroger de même par cet autre. La réalité du dialogue peut commencer à exister dans des formes encore très humbles et très limitées d'échanges. Elle peut être partielle et éphémère sans manquer d'être authentique. Elle peut s'exprimer par des gestes tout simples d'un homme à l'égard de son compagnon de travail, de voyage ou d'infortune, mais gestes qui trahissent l'intention de nouer rapport par-delà les services de circonstance ou les politesses d'usage. Devenir un homme de dialogue, c'est avoir mis plus haut que toute autre réalité terrestre les relations humaines, non pas au sens mondain du mot mais au sens que nous venons de dire ; c'est ne pas se lasser de l'aventure toujours recommencée qui consiste à s'intéresser aux autres pour les comprendre ; et c'est accepter à chaque instant que les autres soient des libertés qui ne peuvent se dévoiler et se donner que d'elles-mêmes, ce dévoilement et ce don fussent-ils encore très ténus et très sommaires.

dialogue et silence

Bien loin d'exclure silence et solitude, le vrai dialogue les requiert en les intégrant dans le rythme complet de la rencontre humaine. La plus dense rencontre, en effet, est celle où deux êtres viennent au-devant l'un de l'autre du fond d'un silence qui les a creusés en dedans, qui les a davantage personnalisés, qui a laissé incuber en eux une parole nourrie et mûrie : si souvent nous livrons aux autres les fruits verts de nos leçons mal apprises, de nos opinions futiles, de notre babil puéril ! Ce silence peut être celui du travail, d'un déplacement quotidien, d'une méditation délibérée, voire d'un sommeil réparateur, peu importe : pour l'âme ouverte au dialogue, la solitude momentanée n'est pas un esseulement ; au contraire, mieux situés par le recul, les autres demeurent présents à sa méditation, à son amour incessants. Un dialogue correctement ouvert n'est pas nécessairement refermé par l'absence momentanée d'échanges effectifs : il se prolonge, parfois même il progresse ; chacun emporte de l'autre quelque expression dont il ne déchiffre que peu à peu la signification : comme le semeur de l'Évangile, qu'il veille ou qu'il dorme, la « semence d'autrui » germe au fond de lui (cf. Marc 4, 27).

notre double dialogue / la solution

A partir de là nous comprenons que nous avons à être le nœud d'un dialogue entre Dieu et les hommes et qu'il nous faut approfondir de pair notre relation de dialogue avec Dieu et nos relations de dialogue avec les hommes. La première définit la dimension contemplative de notre vie, les autres caractérisent notre ministère. Or notre situation d'apôtre est telle que chacun de ces deux types de dialogue n'a sa consistance authentique qu'à cause de l'autre.

Il faut que les hommes auxquels je suis envoyé soient des présences vivantes au sein de mon dialogue avec Dieu, car c'est d'eux que Dieu me parle et que j'ai à lui parler : pas seulement à l'heure où il met dans mon cœur le désir de leur salut et où j'intercède pour eux, mais alors même que je contemple du Dieu vivant la puissance et la gloire et que je chante gratuitement ses louanges, car ma voix ne cesse devant lui d'être la voix d'un pauvre homme en communion avec beaucoup d'autres, et c'est vrai que je les « représente » devant lui. Il ne pourrait en être autrement que si je cherchais délibérément à renier mes frères, à rompre avec la solidarité qui me lie à eux, mais alors j'aurais beau chercher Dieu, je ne le trouverais plus, le Dieu du moins de l'Évangile.

Quant à mes relations de dialogue avec les autres hommes, elles ne peuvent être l'instrument de leur ouverture au dialogue avec Dieu que si elles sont sous-tendues et comme habitées par mon propre dialogue avec Dieu. C'est bien moi qui parle, qui agit, qui donne et qui reçois, mais toujours pour le compte d'un Autre ; de tenir silencieusement mon âme ouverte à cet Autre me permet de recevoir de lui, en cours d'action, ces impulsions imperceptibles ou décisives qui gardent cette action dans le droit fil de son action à lui. Tenir l'âme ouverte : nous essayons gauchement d'exprimer par là une attitude foncière qui n'est pas d'abord un souci psychologique ou une pratique ascétique ! Il s'agit avant tout d'être tels dans l'action que la communication avec Dieu ne soit jamais interrompue, même si elle est parfois ressentie comme suspendue ; d'être tels que nous ne devenions pas *étrangers à Dieu*. Nous connaissons bien, en effet, ces moments pénibles où, ayant pourtant accompli les actes de notre ministère, nous nous sentons partis à la dérive et devenus quelque peu étrangers à Dieu, au point que nous ne rétablissons le dialogue avec lui qu'au prix d'un grand effort et d'une certaine honte. Or en général nous pourrions constater que ces actes de ministère nous ont éloignés du cœur sinon de la fréquentation des hommes autant qu'ils nous ont éloignés de Dieu. Normalement, plus nous atteindrons les hommes au nœud profond de leur personnalité et de leur destin, c'est-à-dire plus nous établirons avec eux le meilleur dialogue, plus nous éprouverons notre dialogue avec Dieu comme naturellement proche, comme en éveil, comme un besoin.

ne pas s'aliéner dans la fonction

Prenons garde que la mentalité technicienne ne nous joue de mauvais tours. A cause d'elle nous risquons de donner au mot « action » une nuance d'action technique qui, légitime dans le domaine particulier des techniques, dégraderait l'action missionnaire dans la mesure où celle-ci, à travers toutes les techniques qu'il peut lui arriver d'utiliser, doit rester une action personnalisée, une action de dialogue. La conscience de la dignité de notre sacerdoce nous a fait heureusement répudier tout ce qui en aurait fait une action de « fonctionnaires » ; prenons-nous garde qu'une nouvelle séduction est en train d'agir sur nous, qui n'aboutirait à rien de mieux ? C'est celle du « fonctionnel » : éprouvant le besoin de nous définir dans nos tâches respectives au sein de l'Eglise et dans le monde, nous aimons prendre conscience du rôle fonctionnel que nous y jouons ; cela nous libère de l'angoisse mauvaise qu'il y aurait à ne pas savoir qui l'on est ni à quoi l'on sert ni pourquoi on est là. Mais dans une civilisation où tout devient fonctionnel, y compris la nature, les loisirs et les objets d'art, la tentation est grande d'aliéner la personne dans la fonction, alors qu'il s'agit au contraire de permettre à la personne d'exprimer, par la spécificité de sa fonction, les plus hautes et les plus secrètes ressources de sa vocation. Pour nous, cette expression de nous-mêmes à travers notre fonction d'apôtre, c'est l'expression la plus personnalisée possible de la compassion et de la vérité de Jésus Christ, et cette expression s'adresse à des personnes que nous voudrions atteindre dans leur fond le plus intime.

Action missionnaire et contemplation : nous découvrons que le second de ces mots n'est pas un complément compensatoire et antinomique du premier ; dans son sens chrétien, il est inclus dans le premier. Si notre action missionnaire est autre chose qu'une entreprise de techniques ecclésiastiques dans l'univers des libres entreprises et des techniques sociales, si elle est, dans son essence même, communication aux hommes de la communication avec Dieu (saint Paul disait : de la réconciliation) rétablie par le Christ et gardée vivante dans l'Eglise, il lui est également essentiel d'actualiser le dialogue avec Dieu et le dialogue avec les hommes. Ces deux dialogues correspondent, dans l'âme de l'apôtre, à des attitudes psychologiques différentes et il est bien vrai qu'à un certain niveau de conscience il y a discontinuité de l'un à l'autre, mais il n'y a nullement antinomie, il y a au contraire mutuelle valorisation et la discontinuité perçue se révèle, à une analyse plus fine, correspondre aux rythmes naturels et indispensables de tout dialogue, dont nous avons dit qu'ils incluaient silence, solitude, recueillement. Le seul impératif est qu'une même charité anime ces deux dialogues, les enrichisse l'un dans l'autre, les nourrisse l'un de l'autre. A ce moment-là, l'action de l'apôtre approche, du plus près qu'il est possible aux hommes, de ce qu'est l'action divine de salut, et, en tout cas, offre à cette action de Dieu la plus parfaite conductibilité.

Le Saulchoir, Albert-Marie Besnard, op

LIBERMANN ET « L'UNION PRATIQUE »

*Ne vous plaignez pas du peu de temps que vous avez pour l'oraison et l'étude, heureux missionnaire dont les instants sont pris pour le travail du salut des âmes. Vous êtes bien plus à féliciter qu'à plaindre *.*

C'est à juste titre que le pape Pie XII, en 1952, a proposé le père Libermann comme un guide très sûr de l'action missionnaire, car jamais, devant l'alternative qui angoisse facilement les spécialistes du labeur apostolique, fruit de la qualité de leur prière, il ne rompt l'équilibre. Projeté dans l'action, ce mystique ne va pas former des contemplatifs mais bien des hommes qui mettent vraiment la main à la pâte sans crainte de se barbouiller quelquefois. D'abord il ne se méfie pas de l'action, ni ne la sousstime. Le 16 juin 1842, il répondait de façon très nette à un jeune prêtre qui lui exposait son problème (sa sanctification ou celle des autres) :

L'une de ces deux choses dépend de l'autre (...). Cette réflexion est bien importante, car souvent des prêtres (...) ont plus de zèle pour la vertu de recueillement et les autres vertus qui tendent à leur propre sanctification, qu'ils n'en ont pour le salut des âmes. C'est une grande faute. Une fois qu'on est prêtre, on ne s'appartient plus ; on appartient aux âmes, d'après la divine volonté, qui nous emploie auprès d'elles selon son bon plaisir. D'autres, au contraire, sous le prétexte du zèle pour les âmes, sont tout entiers à leur ministère, sans s'occuper de leur propre sanctification qui en souffre. Ils font encore plus mal que les premiers. Ils doivent d'abord procurer la gloire de Dieu dans leur propre âme. De plus, s'ils sont saints, ils sauveront bien plus d'âmes, et avec beaucoup moins de mouvement. Il faut donc faire l'un et ne pas omettre l'autre (N.D., II, 472-473).

Il n'y a donc pas moyen de reculer ni de s'évader dans des rêves de trappiste ou de chartreux. C'est là, sur le terrain que nous assigne notre vocation qu'il faut garder le contact intime avec le Seigneur.

grandeur et misère de l'apôtre

Les difficultés viennent le plus souvent d'un manque de perspective et le père Libermann veut les prévenir en rappelant à ceux qui vont partir que « la vie apostolique n'est rien autre chose que la vie toute d'amour et de sainteté que le Fils de Dieu a menée sur la terre pour sauver et sanctifier les âmes » (*Règle provisoire*, N.D., II, 290). A ce titre :

Il n'y a rien de si beau, de si élevé sur terre que l'apostolat ; la vie contemplative avec tout l'éclat de ses faveurs et toutes les douceurs de ses épanchements lui est beaucoup inférieure : elle ne représente qu'une partie de la vie de notre Seigneur. La vie apostolique représente en elle-même la perfection de la vie de notre Seigneur, sur laquelle elle est modelée. Plus que toute autre vie, elle nous donne la conformité à Jésus Christ. Elle exige un sacrifice absolu et continu et est basée sur le parfait amour qui nous transforme en notre Seigneur. (Glose de la Règle provisoire ; manuscrit inédit, p. 4) ¹.

Le fondateur n'a jamais cherché à biaiser avec la vérité : tant dans ses conférences que dans ses tournées de recrutement en 1846, il a mis ses gens en face de la vie héroïque qu'ils acceptaient. Par là, il visait à écarter les candidats dont la vocation ne se soutenait que par un enthousiasme factice. La lettre du 2 mars 1840 à M. Bureau est caractéristique à cet égard, marquée à la fois d'une franchise presque brutale et d'une onction qui rassure. Après avoir mis à nu toutes les limites du candidat dans l'ordre de la nature et de la grâce vis-à-vis des exigences de l'apostolat – qu'il dépeint sans fard pour lui faire prendre une conscience aiguë de son impuissance totale – il l'engage à prendre appui sur cette faiblesse même pour se remplir de force par une confiance totale dans le secours du Seigneur :

Apprenez, par tout ce que je vous dis là, à ne jamais vous inquiéter, quelque grande que soit votre misère (...). C'est par la grâce que vous devez aller à la perfection, non par votre propre force, qui est moins que nulle, comme vous devez bien le sentir (N.D., II, 113).

* / (N.D., VII, 147 ; avril 1845). *Sigles des écrits libermaniens* auxquels il est fait référence dans cet article. C.J. : *Commentaire de saint Jean*, 2^e éd., s.d. (30, rue Lhomond, Paris, vers 1895) – C.J., n.é. : *idem*, nouv. éd. partielle (Desclée de Brouwer 1958) – E.S. : *Écrits spirituels du vénérable Libermann* (Duret, Paris, 1891) – L.S., I, II, III : *Lettres spirituelles du vénérable Libermann*, 3^e éd. (Poussièlgue, Paris, 1889) – N.D., I à XIII : *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du vénérable F.-M.-P. Libermann* (30, rue Lhomond, Paris 1929-1941). 1 / Il ne faudrait pas lire dans ces notes – qui ne sont d'ailleurs pas textuellement de la main du Vénérable mais qui ont été relevées à l'audition par un de ses fils, le P. Lannurien – le signe d'une moindre estime de la vie contemplative. Lui-même s'y sentait poussé par « tous les attraits de la nature et de la grâce », mais dût-il être « le dernier dans le royaume du Père céleste », il ne veut pas même admettre la pensée de quitter « la voie tracée par l'ordre » de la divine volonté (N.D., VIII, 30-31). Au moins

souhaite-t-il « être intimement uni avec (l') ordre d'anges » des chartreux (N.D., II, 154). Et l'on sait les belles pages qu'il nous a laissées dans son *Commentaire de S. Jean* sur « l'amour contemplatif » de Marie de Béthanie.

2 / Lettre du 31 mai 1847 à une Supérieure de religieuses missionnaires ; N.D., IX, 155.

3 / N.d.l.r. *Points de repère biographiques*. 1802 : naissance à Saverne, Bas-Rhin, au foyer d'un rabbin – 1826 : conversion et baptême à Paris – 1827-1837 : théologie à Saint-Sulpice puis, malade, commissionnaire au séminaire d'Issy – 1837-1839 : maître des novices eudistes à Rennes – 1840 : à Rome pour la fondation de l'Œuvre des Noirs – 1841 : séminaire de Strasbourg ; ordination et début de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie à Amiens – 1848 : fusion avec la Congrégation du Saint-Esprit dont il devient, à Paris, le onzième supérieur général – 2 février 1852 : meurt à Paris, 30, rue Lhomond.

l'union de l'instrument à la main qui manie

Simple dans sa vie spirituelle, simple dans sa direction, le père Libermann ne vise qu'un seul but : donner aux siens la hantise de leur pauvreté absolue devant l'œuvre entreprise et, par contre-coup, provoquer en eux la soif insatiable de l'eau vive qui résume toute la vie de prière du missionnaire.

Peu à peu l'âme (...) se remplit de la pensée de son néant (...) et étant dans un besoin extrême, elle s'élève en lui pour trouver son soutien (...). Alors, commence une vie nouvelle (...). Alors l'âme commence à devenir un instrument passable entre les mains de Dieu, instrument rouillé, tordu, estropié, mais assez souple dans la main habile qui le manie, pour opérer quelque peu de chose à la gloire de Celui qui seul opère tout ce qui est bon. Cette souplesse (...) ne lui vient que par le renversement de ses premiers désirs et de ses premières espérances ².

La pensée synthétique du père Libermann va se complaire dans ce thème d'instrument et toute sa pédagogie va tendre à en imprégner ses disciples. C'est sans doute pour cela qu'il en viendra à parler d' « union pratique ». Un instrument, en effet, si excellent qu'on l'imagine, ne peut servir utilement que si l'ouvrier l'a bien en main et peut le traiter à sa guise, bref s'il lui est uni sans réserve. Autrement, il y aura du jeu qui adultérera les intentions du maître d'œuvre.

dans tous les rapports et les circonstances de la vie

Ce n'est que la dernière année de sa vie que le père Libermann inventera ce terme d' « union pratique » mais il avait très souvent décrit la chose comme étant l'idéal même de toute vie chrétienne à savoir cette connexion intime avec l'Esprit dans toute notre vie active, grâce à un état permanent de disponibilité et d'attention à Dieu qui devrait nous amener à ne plus penser, aimer, vouloir et agir que sous l'influence exclusive de celui qui est devenu comme « l'âme de notre âme » (C.J., 82 et *passim*). Il est une prière du Vénérable qui met admirablement en lumière ce réalisme de la vie du Christ agissant sur l'intelligence et la volonté humaines pour les féconder et les rendre de plus en plus libres et originales :

O très saint et très adorable Esprit de mon Jésus, faites-moi entendre votre douce et adorable voix ! Rafraîchissez-moi par votre souffle délicieux (...). Je veux être devant vous comme une plume légère, afin que votre souffle m'emporte où il veut et que je n'y apporte jamais la moindre résistance (C.J., 86).

La date de ces lignes a son importance, car en cette année 1840 ³, il est au pied du mur et il attend, dans un acte de plein abandon, que ce mur tombe, comme

celui de Jéricho, et que le Seigneur lui dise : « Pousse au large ». Libermann n'a qu'une seule chose à offrir à Dieu au regard de l'Afrique noire à conduire au Christ : une oreille attentive et un cœur disponible. Le mur tombera et la leçon ne sera pas perdue : une fois de plus, il a vérifié que Jésus est le maître de l'impossible pour ceux qui le suivent dans toute l'acception du mot. Le futur fondateur ne fut pas étonné de cette réussite et, si l'on ose dire, Dieu ne fut pas étonné non plus de cette attitude, car Libermann était conséquent avec son passé et avec l'idée qu'il s'était faite du baptême. Quelques mois auparavant, le 10 octobre 1839, il écrivait à deux Juifs qui venaient de se convertir :

Maintenant que vous avez eu le souverain bonheur de recevoir en vos âmes la vie sainte et divine de Jésus, vous devez aussi la manifester en toutes vos actions ; elle doit être l'occupation de toutes vos pensées et l'objet de tous vos désirs (...). Ouvrez vos âmes, étendez-les, rendez-les vastes comme des mers devant notre très doux Jésus, afin qu'il les fasse déborder de son très saint amour. Je ne sais si vous concevez bien la pensée que je veux exprimer ; car, quand on parle de l'amour de Jésus dans les âmes, on ne peut jamais s'expliquer (...) parce qu'on voit soi-même plus qu'on ne sait comprendre ; car qui a jamais pu comprendre la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de la science, et l'immensité de l'amour de Jésus ? Mais au moins donnez-vous tout entiers (à cet amour). Il y a là de quoi vous satisfaire, vous rassasier et vous faire surabonder dans tous les rapports et dans toutes les circonstances de votre vie. Jésus et son saint amour nous suffisent (L.S., II, 282-284).

Tout le monde sait bien que le baptême nous confère la dignité d'enfants de Dieu et beaucoup de mémoires ont retenu la phrase de saint Paul : « En effet, tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu » (Rom. 8, 14) ou cette autre : « Et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal. 2, 20). Mais combien l'interprètent à leur manière dans la pratique ! Libermann, lui, en tire toutes les conséquences, tant dans sa conduite personnelle que dans sa doctrine spirituelle et missionnaire.

se laisser agir par dieu

« Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Cor. 3, 22), disait saint Paul à ses Corinthiens. « Tout est à nous » dit aussi le fils du rabbin de Saverne, car

les grâces que notre Seigneur nous communique sur la terre deviennent notre propre substance (en ce sens qu'elles nous communiquent, par la foi, la sainteté de notre Seigneur, ses vertus, ses dispositions et sa vie ; elles font de tous ces biens divins, dont notre Seigneur est le grand trésor, comme une propriété appartenant à nos âmes, qui en jouissent dès cette vie (C.J., 133 ; n.é., 164).

Cette eau vive est là, à notre portée : il suffit de le vouloir et de s'y prêter. Comment ? Une lettre du 13 janvier 1842 condense admirablement et tous ses écrits antérieurs et toutes ses instructions aux missionnaires. Remarquons d'ailleurs la date-charnière de cette lettre : il y a cinq mois qu'il est devenu fondateur-maître de novices et c'est sûrement ainsi qu'il enseigne ceux qui se préparent à l'aventure africaine ; nous en avons même la preuve par la glose de la Règle provisoire de 1844. Tout le rôle de l'homme dans la vie spirituelle consiste

à se disposer, moyennant le secours très puissant de la divine grâce, qui est en nous très forte (...), à suivre les mouvements et les impressions du divin Esprit qui est en nous. Il veut être l'âme de notre âme (...). Laissons-le agir en nous comme notre corps laisse agir notre âme, qui le remue comme elle le croit convenable et comme elle le veut. La seule différence est que le corps reçoit et suit forcément l'impulsion que l'âme lui donne, tandis que notre âme doit recevoir et suivre volontairement l'impulsion sainte de cette âme divine de l'Esprit de Jésus (N.D., III, 102).

Et il développe abondamment cette idée dans les lignes qui suivent. D'autres textes, de la même veine, sont légion ; celui-ci dit tout l'essentiel, mettant par surcroît à l'abri de tout soupçon de quiétisme celui qui ne se lassera pas de prôner « une piété mâle et vigoureuse (...) celle de notre Seigneur et de ses Apôtres » (L.S., II, 10).

et pour cela demeurer en lui

Bien que très éclairante, la comparaison de l'âme nous laisse encore sur notre faim : nous désirons savoir comment la volonté humaine doit s'offrir à cette impulsion puissante de l'Esprit. Le père Libermann a répondu mainte fois à ce désir, notamment dans une lettre du 5 octobre 1840 à M. Dupont. Ici, il ne s'agit que de l'étude, mais la solution vaut aussi bien pour l'action, quelle qu'elle soit. Après avoir distingué la science purement naturelle et celle qui est purement surnaturelle ou infuse, il en arrive à la science qu'il appelle mixte.

Elle s'acquiert, écrit-il, lorsque, par un principe purement surnaturel, comme celui de plaire à Dieu et de faire sa volonté sainte, on applique sérieusement ses facultés naturelles à l'étude, plein de confiance et dans un esprit de recueillement et d'amour pour lui.

On doit d'une part s'y adonner tout entier, « éviter cette paresse et cette lâcheté naturelles qui nous portent sans cesse au repos » ; d'autre part, « il faut se précautionner contre le goût trop prononcé et la passion de l'étude. Cette passion est une des plus fortes. (Certes) le goût pour les choses qu'on étudie est bon ; c'est un don de Dieu, mais il ne faut pas en abuser. Il en est de cela comme du goût

pour la nourriture ; il y a du danger et très grand à s'y laisser trop aller ». L'équilibre difficile est atteint par l'esprit de recueillement :

L'étude doit être faite en Dieu, aussi bien que nos autres actions (...). L'esprit de recueillement nous est d'une souveraine importance ; tout le fruit que nous pourrions faire dans les âmes en dépend. De plus, sans le recueillement, il est comme inévitable que la nature et la passion prennent le dessus et engendrent toutes sortes de défauts. Sans le recueillement, notre esprit prend peu à peu l'habitude d'agir par lui-même et indépendamment de Dieu. Cela est déjà un mal en soi ; mais il en résulte encore un plus grand en ce que notre esprit acquiert alors une activité naturelle extraordinaire, qui le rend incapable d'être souple et docile aux lumières divines, et devient un obstacle terrible à l'oraison, à la connaissance de soi-même et des âmes et à l'action de la grâce en elles. Croyez-moi, toutes ces choses je les ai vues et constatées bien des fois et dans bien des personnes ; et d'ailleurs, elles sont toutes naturelles (N.D., II, 184-187).

Tout cela ressemble déjà beaucoup à l'union pratique, mais le mot n'y est pas encore : il faudra de nouvelles circonstances pour le faire jaillir.

union active et pratique

C'est justement en voulant parler *ex professo* à ses missionnaires de l'oraison et de l'union contemplative que le vénérable père Libermann éprouva la nécessité de leur rappeler l'autre mode d'union, à ses yeux plus nécessaire et plus parfaite, en même temps que plus caractéristique du missionnaire. Il la nommera « union active » ou « union pratique » dans le chapitre V de ses *Instructions aux Missionnaires* (E.S., 480-496), « action ou union pratique » dans ses dernières conférences aux novices de Notre-Dame du Gard (N.D., XIII, 697-702) ⁴. Les deux textes datent du printemps 1851. Les lettres de la même époque n'emploient pas ce vocabulaire. Peut-être que cette expression nouvelle, qui lui sert à ramasser sa pensée sur un point capital, lui paraît-elle trop complexe et trop riche pour être saisie à la volée, lorsqu'il n'a pas le loisir de l'expliquer. C'est bien là, semble-t-il, le dernier stade d'une doctrine qui cherche à se couler dans une formule concise et prégnante.

Avec une très grande clarté, notre auteur situe respectivement l'union à Dieu par la grâce, par la prière et par les autres actions de la vie. La première « est passive de notre part » tandis que les deux autres, réclamant notre concours et notre fidélité, méritent, en ce sens, d'être appelées actives.

4 / Dans les pages qui suivent, le sigle E. renvoie au passage des *Ecrits spirituels* et le sigle N. à celui des *Notes et Documents*.

Par le fait de la possession de la grâce sanctifiante (qui « nous est communiquée en germe dans le baptême ») l'âme est unie à Dieu. Cette union est passive de notre part ; Dieu nous vivifiant par son Esprit Saint, nous unit avec lui, sans que, de notre côté, nous fassions autre chose que de nous disposer, et étant disposés, de ne pas résister (E., 480 ; N., 696).

Mais cette grâce demande à croître ; c'est même là toute l'affaire de notre sainteté. Or elle ne le peut que par la coopération de notre liberté (N., 696-697) :

Dieu s'unit avec nous en nous donnant sa grâce sanctifiante ; il nous unit à lui par le secours de notre fidélité. (En effet) par notre fidélité à suivre les impressions et inclinations de cette grâce, soit dans nos relations avec Dieu, soit dans nos relations avec les créatures, nous nous unissons à Dieu, et c'est une union active (...). Ici, se manifestent deux états de l'âme : l'union contemplative, l'action (ou l'union) pratique, qui sont ce qui donne ouverture au développement de la grâce sanctifiante (E., 480 ; N., 697).

Selon que nous nous tournons directement vers Dieu, parce que nous avons soif de lui comme un enfant de sa mère (N., 697), ou bien que nous adhérons aux tendances de la grâce (E., 480-481) dans le déroulement même de toutes nos activités et relations quotidiennes, l'union active est appelée par Libermann contemplative ou pratique.

Ainsi, dans l'oraison, comme dans l'union pratique pour les habitudes ordinaires de la vie, l'âme s'unit à Dieu par la foi et l'amour. Mais il y a cette différence : dans celle-ci, l'âme conservant ses relations avec les créatures, selon l'ordre de la volonté de Dieu, adhère et obéit à la grâce qui l'anime et s'unit à Dieu dans ses œuvres ; dans l'oraison, elle rompt toute relation avec les créatures, recueille toutes ses puissances, pour les appliquer à Dieu par une pensée de foi, et s'unit à lui par l'amour (E., 496).

Face à une telle définition, on comprend que l'union pratique soit plus parfaite et plus essentielle que l'union contemplative. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur !... »

Une union contemplative plus parfaite, avec une action pratique moins parfaite, constitue une perfection moins grande qu'une action pratique bien parfaite, jointe à une union contemplative qui l'est moins (N., 697).

En tout cas, l'union pratique doit caractériser les missionnaires qui ont à « se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans éprouver de grandes douceurs intérieures habituellement » (698) :

Notre état doit être effectif plutôt qu'affectif. Tout dévoués au prochain un jour (il parle à des novices), nous n'aurons pas le temps de nourrir notre âme de (...) douceurs

spirituelles. Le bon Dieu nous donnera la mesure voulue de consolation et de force ; mais nous ne devons compter que sur l'amour fort et agissant. Tel est le missionnaire ; il ne doit nullement se déconcerter et croire qu'il fait mal, parce qu'il n'éprouve pas de suavités tendres. Soyons de mâles et vigoureux soldats à son service, nous oubliant nous-mêmes et ne respirant que sa gloire et le salut des âmes (N., 711).

agir par la foi et l'amour

Au cœur de l'union pratique, il y a donc la volonté (actuelle ou habituelle) de faire dominer en nous, pour inspirer nos actions, les inspirations de la grâce sur les tendances de la nature. Car si celles-ci restaient seules « maîtresses de notre activité (...) l'union active alors (serait) effacée » (E., 483). Affaire d'intention, dira-t-on. Certes, et Libermann n'en disconvient pas, mais, avec une acuité clinique impitoyable, il dénonce longuement (E., 481-489) les illusions « d'une intention mensongère et superficielle » (E., 487) et « cette prétendue piété, qui veut être unie à Dieu tout en conservant ses affections naturelles, la recherche de soi-même, ses vices ou ses défauts » (E., 484).

« Comment donc faire ? » (E., 486). Il faut apprendre à discerner les mouvements de la nature et de la grâce (E., 490) et, pour ne pas se laisser entraîner par les premiers aux dépens des seconds, il faut le courage d'appliquer la « résolution ferme d'une abnégation entière » (E., 487 ; 491) ; ce qui ne se peut qu'en formant en nous « une habitude d'esprit de foi et de charité pure » qui nous donne le désir de plaire à Dieu et nous fasse une joie d'adhérer « pratiquement à tout ce qui lui est agréable » (E., 486 ; 491). Au reste c'est une seule et même chose que de faire dominer en nous « l'influence de la grâce qui nous unit à Dieu » ou d'agir par un mouvement de foi et de charité « parce que c'est dans ces mouvements que réside l'action de grâce » (E., 483-484 ; cf. *ibid.*, 556-557).

On voit bien maintenant l'intime parenté de la prière et de l'union pratique car « l'esprit d'oraison », justement, « maintient l'âme dans des vues de foi et dispose le cœur à l'amour » (E., 483-484). Inversement, une âme qui vit dans « un état de fidélité habituelle à la grâce (...) a des retours très fréquents vers Dieu, dans la journée » (E., 497-498) :

On n'est pas absorbé en Dieu, mais on y revient sans cesse, sans aucun travail et comme instinctivement, durant ses occupations, de telle sorte qu'on ne peut s'empêcher de penser fréquemment à Dieu, comme un ami pense fréquemment à celui qu'il aime (N., 698).

L'union pratique ressemble donc à l'union contemplative en ce qu'elle suppose un état de prière latente, subconsciente, qui influe sur la qualité de l'action en

l'orientant sans cesse vers des motifs de foi, d'espérance ou de charité et la fait surgir en prière consciente dans les moments plus importants ou plus critiques. Un exemple tiré de la vie du Vénéral nous renseigne clairement sur ce point. Voici comment M. Mangot nous le décrit durant les années 1837-1839, à Rennes, chez les Eudistes :

Au noviciat, il était d'une parfaite exactitude. Il suffisait à tout et, quoique toujours affairé, ses conférences nous ravissaient (...). Un jour, je lui fis cette réflexion : « Il me semble que cette multiplicité d'affaires doit s'opposer à l'union habituelle de votre âme avec Dieu. – C'est tout le contraire, me répondit-il ; comme à chaque affaire nouvelle mon âme s'élève à Dieu pour demander son assistance, il en résulte que plus j'ai d'affaires, plus mon union à Dieu se fortifie » (N.D., I, 521).

Au terme, c'est une facilité, devenue aussi irrésistible qu'un penchant naturel du cœur (cf. E., 483) à s'abandonner aux moindres impulsions de la grâce. On en vient à s'identifier avec la science du salut comme un artiste avec l'objet de son art « de telle sorte que nous marchions bien sans avoir besoin d'y réfléchir beaucoup » (N., 701). « La vie surnaturelle (...) est devenue pour ainsi dire naturelle » (E., 554).

un long travail

Après avoir brossé un tel idéal, point besoin d'ajouter que ce n'est pas là l'affaire d'un jour mais le fruit d'un long travail (E., 487). « Il faut du temps sans doute, pour arriver là (...) mais une fois que c'est fait, c'est une vie heureuse » (N., 705).

« L'union pratique », tout comme l'oraison, connaîtra bien des degrés, des tâtonnements, des échecs et des progrès. C'est tout un art, et un art dont le secret est en Dieu d'abord, qui le communique à son gré, mais en tenant un juste compte de notre nature, de notre vocation et de notre bonne volonté « pratique », celle qui, ne se contentant pas de crier : « Seigneur, Seigneur », s'essaie à épouser l'action divine de son mieux, au moment présent, avec les moyens du bord. Sur ce point, le père Libermann, qui semblait tracer tout à l'heure un programme de perfection chimérique, devient d'un réalisme déconcertant qui n'a fait que s'accroître avec l'expérience des années et des faits. Ne disons pas surtout : « C'étaient des saints, les gens auxquels s'adressaient ses propos ». Des saints, ces prêtres de 25 à 30 ans et, brochant sur le tout, ces Français au caractère torrentueux ? Le fondateur ne voit pas s'éloigner le bateau qui les emporte sans une pointe de mélancolie, malgré son optimisme sans fissure dans la grâce toute puissante du Seigneur. Comment vont-ils réagir là-bas, quand la réalité va se découvrir sans voile à leur imagination conquérante ? Or, il les connaît bien et l'affection délicate qu'il leur a vouée aiguise encore sa perspicacité à leur égard. Il sait très bien que Le Vavasseur est un « terrible tapageur », Tisserant un impulsif, que Bessieux se laisse prendre

au mirage de l'inédit, qu'Arragon, sous le coup de l'impression, parle avec une violence qui pulvérise toute douceur évangélique, que Lossodat oscille de la raideur au découragement et ainsi de suite. Il leur a fait crédit, car il les juge généreux et dociles à la grâce quand même, mais à la manière des chevaux fougueux qui regimbent sous l'aiguillon. Mais « l'union pratique » dans tout cela, comment sera-t-elle viable ? A la manière dont Bossuet l'a décrite dans une page fameuse... du temps qu'on lisait Bossuet !

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte ; que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose (il se modère), il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite ou à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin, il est dompté ; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force (...). Remarquez ; elle n'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut plus l'éperon, presque plus de bride (...). Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force ; et le paisible animal ne fait plus pour ainsi dire qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action (Méditations sur l'Évangile. La Cène, 2^e partie, 4^e jour).

Que l'on compare cette description avec la lettre déjà citée à une supérieure de religieuses missionnaires dans laquelle le père Libermann dépeint la marche des « bonnes âmes » qui « veulent être arrivées avant de s'être mises en route » et que « Dieu arrête par toutes sortes d'obstacles. Elles se renversent, mais se relèvent ; elles vont toujours leur train, au pas de course et toutes haletantes, il leur ferme tous les passages, etc. » (N.D., IX, 155 ; L.S., III, 575). Si le style n'est pas aussi étudié, le charme n'en est pas absent ; en tout cas, l'inspiration est de même venue.

Oui, il faut beaucoup de temps et d'essais avortés pour parvenir à « l'union pratique » dans tout le sens du mot. L'exemple des plus grands saints est là pour nous l'apprendre, de l'aveu de Libermann (cf. C.J., 324 ; n.é., 205). Et quand ils ont atteint « l'habitude de ce renoncement parfait et de cette sainte union à Dieu (...), qu'on ne s'imagine pas (...) qu'ils jouissent tellement de cette lumière qu'ils ne se trompent jamais (...). Si, quelquefois, ils se sont trompés, quelque imperfection les empêchait de recevoir les rayons parfaits de la lumière » et aussi de la force divines (*ibid.*, 358-359). C'est donc une longue route, sinueuse, accidentée de côtes et de descentes plus ou moins raides, selon le caractère de chacun et la manière dont le guide divin se fait entendre.

Mais pour tous, dès le début, il leur faut se livrer totalement à son emprise par le renoncement à leur jugement et à leur volonté autonomes – au moins d'intention –

comme on le fait en entrant dans un car ou un chemin de fer : pendant tout le trajet, on accepte de se laisser conduire et de ne gêner le conducteur d'aucune façon jusqu'au terminus. L'intention de se laisser faire, voilà la première condition de « l'union pratique ». Comme Dieu voit tout et pourvoit à tout, le signal d'alarme est superflu. Rien n'est encore réalisé et cependant tout est en œuvre pour le succès. Telle est l'importance du mode d'abnégation totale demandée dès le début aux novices : « Je commençais par leur donner une haute idée de la perfection ».

de tout autres hommes

De ce début jusqu'à l'aboutissement désiré décrire tout le chemin serait reprendre et résumer la spiritualité entière de Libermann. Il y faudrait plus d'espace ! Contentons-nous d'accroître le désir de se mettre en route en décrivant, à la suite du père Libermann, les béatitudes apostoliques promises à ceux qui acceptent de s'unir pratiquement à leur Seigneur. On les trouve énumérées dans les *Instructions aux Missionnaires* en trois pages que nous résumons au risque de les déflorer (E., 491-494).

Béatitude de lumière : « Une âme ainsi unie à Dieu (...) acquiert des lumières solides et pratiques, c'est-à-dire un certain tact dans les choses de Dieu (pour soi, pour les autres, et pour ses œuvres) » (E., 491-492). « On a en soi surabondance de vérité, on respire la vérité, on s'en nourrit, on voit les choses de Dieu sans effort et clairement, parce que notre âme est dans son élément, la lumière divine » (N., 699). Cela suppose « un perfectionnement même de nos facultés naturelles » (E.S., 273) et lui-même l'avait expérimenté comme il le confessait dans une lettre ultra-secrète du 3 août 1846 qui n'aurait jamais dû nous parvenir :

Je sens bien que mon esprit a pris une certaine force, une certaine élévation et mon jugement de l'extension et de la rectitude ; mais il est certain que c'est la grâce toute seule qui a créé ce qui n'était pas, qui a fortifié ce qui était faible et rectifié ce qui était défectueux. Cela est tellement vrai et clair que, si je devenais incrédule, mon esprit ne pourrait jamais nier l'existence et l'action de la grâce sur mon âme (N.D., VIII, 203).

Béatitude de force : « L'âme ainsi unie à Dieu (...) est pleine de force et ne s'abat ni ne se décourage de rien. (Au milieu des événements et des contretemps les plus fâcheux), elle reste calme, soumise et libre de ses facultés et de son action ».

Béatitude de... bonheur ! « L'âme ainsi unie à Dieu jouit d'une paix profonde (... , d') un bien-être surnaturel dont on ne peut se former une idée exacte, quand on ne le possède pas. Ce bien-être (très profond : « à la source et à la racine de sa vie ») existe même au milieu des peines et des tribulations de tous genres. (Bien plus, il) se rend souvent plus sensible dans ces états, (si bien qu'au temps de

l'affliction) l'âme ainsi disposée éprouve une plus grande sérénité d'esprit et de gaieté de cœur, (douce, modérée, dans ses relations avec les autres) »⁵.

L'abondance des dons du Saint Esprit : « Enfin, notre âme ainsi unie à Dieu dans ses habitudes pratiques, reçoit avec abondance les grâces qui conviennent à son état et à sa position, et les dons spéciaux du Saint Esprit dans l'ordre de sa vocation selon les desseins de Dieu sur elle »⁶.

Cette allusion aux dons du Saint Esprit adaptés aux besoins spéciaux du missionnaire demanderait un long commentaire. Disons seulement que le vénérable Libermann se souvient ici du chapitre XII de la première aux Corinthiens et de toute la deuxième. Son *Commentaire de Saint Jean* revient souvent sur ce thème (cf. notamment pp. 329-333 ; n.é., 210-213).

Les Apôtres, pendant tout le temps que notre Seigneur a vécu sur la terre, manquaient de ces dons abondants ; aussi, quelle n'était pas leur faiblesse ! Dès qu'ils les eurent reçus, ils devinrent de tout autres hommes (333).

« *De tout autres hommes !* », le père Libermann est sûr que ses missionnaires le deviendront aussi par « l'union pratique », parce que leur vocation l'exige absolument. Si le Christ « a pris tant de soin pour former ses apôtres à la sainteté, voudrait-il se contenter, de notre part, d'une vie naturelle et pleine de défauts et d'imperfections ? » (E.S., 369). Aussi bien, le père Libermann promet à ses disciples, qui doivent servir de modèles à des hommes très pauvres, dans tous les domaines, toutes les vertus de l'homme nouveau.

C'est qu'en effet, en donnant cette admirable mission de sauver les hommes à des créatures faibles et imparfaites, il les transforme et en fait des hommes tout autres ; d'hommes de la nature, il fait des hommes de grâce ; d'hommes faibles et infirmes, il fait des hommes saintement puissants ; d'hommes ténébreux, il fait des hommes de lumière éternelle (E.S., 371).

On voudrait pouvoir citer ici toute la lettre du 19 novembre 1847, adressée aux missionnaires de Dakar et du Gabon. Elle montrerait sous quel jour concret le fondateur conçoit « l'union pratique » et ses merveilles. Il y oppose, entre autres, à l'homme qui flotte au gré de sa sensibilité et de son imagination, l'homme qui, appuyé sur la force de Dieu, reste toujours semblable à lui-même : « jamais de

5 / Cf. le mot du Curé d'Ars : « Dans l'âme unie à Dieu c'est toujours le printemps ».
6 / On retrouve la même énumération de bienfaits dans le *Petit traité de la vie intérieure* (E.S., 273) à propos des fruits de cette vie dont la définition réelle rejoint

d'ailleurs purement et simplement celle de « l'union pratique » : il s'agit de vivre et d'agir pratiquement « sous l'influence et la dépendance de Jésus Christ qui vit (en nous) ». Cf. N.D., XIII, 684.

tristesse, jamais d'irritation, jamais de dépit ni contre (lui-même), ni contre les autres » (N.D., IX, 329). Comme l'Apôtre qui surabondait de joie dans ses épreuves, le père Libermann insiste souvent lui aussi sur la joie très pure produite par la souffrance endurée pour la gloire de Dieu et le salut des hommes ; et les termes employés sont trop éloquentes pour qu'ils fassent penser à une autre expérience que la sienne.

Une autre lettre du 18 juin 1848 complète utilement celle-là, en nous montrant que cette transformation, c'est aussi le passage au véritable âge adulte mais en conservant « la douceur, la simplicité et la modération de l'enfance » :

On est fort, on juge des choses par sa raison aidée de la grâce (...). On est homme, maître de soi-même, de sa pensée et de son imagination. On conserve toute la vivacité du sentiment (...) mais (...) l'impression ne nous domine pas (...). L'esprit est libre de toute entrave (...). Cette liberté de l'esprit, débarrassé des impressions des diverses (...) passions lui donne, ou plutôt lui conserve, cette belle simplicité qui est une des plus grandes qualités des bons esprits... (N.D., X, 228-229).

On n'arrive pas là du premier coup assurément et le vénérable Libermann lui-même a dû subir la loi du temps. Dom Gardereau, son compagnon de Saint-Sulpice, l'a bien remarqué, quand il apporta des correctifs au panégyrique du cardinal Pitra, le premier biographe. Il reconnaît dans le séminariste de jadis des raideurs et des excès de zèle, puis il ajoute :

C'était bien pourtant le même personnage que j'ai vu depuis à la tête de sa congrégation (...) si prudent, si indulgent, si attentif à diriger chacun dans la voie marquée par la Providence, ménageant les faibles, n'imposant à personne un fardeau qu'il ne pût porter. Mais, dans cet intervalle, il avait grandi constamment dans la vie spirituelle ; et plus il avançait, plus il était complet et éclairé de la grâce, plus aussi son zèle devenait souple, sans rien perdre de sa ferveur, mais était d'autant plus apte à diriger les âmes selon les lois de la discrétion, selon la portée de chacun et la mesure des desseins de Dieu (N.D., I, 125).

Ainsi donc, dans la doctrine du père Libermann, « l'union pratique » est le moyen par excellence de parvenir au plein épanouissement de la nature et de la grâce, la solution de l'humanisme chrétien. Cependant, il met en garde contre l'angélisme, en soulignant que si la partie spirituelle de nous-mêmes est remise en ordre, « la racine de perversion ne meurt pas et il arrive souvent que des âmes, vivant habituellement sous l'influence de la grâce de Dieu, éprouvent encore le stimulant (l'aiguillon) de la nature mauvaise » (E.S., 416).

« L'union pratique » n'enlève pas non plus toutes les traces de l'éducation manquée et il arrive aussi que l'on conserve des défauts de manières, certaines limites

et autres marques défectueuses, mais cela importe peu, somme toute, pour la sainteté et le rayonnement apostolique que chacun doit atteindre selon sa mesure. Cet éducateur de missionnaires ne s'en soucie pas trop quand il s'agit de diriger ses disciples. A un jeune supérieur qui rêve à Dakar d'un idéal irréel, il expose le 15 avril 1846 sa propre méthode :

Il n'arrivera presque jamais que vous trouviez des hommes faits tout comme vous le désirez (...). Eh bien, quel est le moyen le plus puissant que j'emploie pour les conduire ? C'est en tolérant en chacun les défauts que je prévois ne pouvoir effacer (...). Soyez bien sûr que jamais rien ne se fait dans ce genre par force (...) mais aussi, au contraire, tout se fait, tout s'obtient par le support, la tolérance, la douceur et le calme. Je dis le tout; je ne veux pas dire qu'on parvienne à faire perdre aux gens leur caractère et leur manière d'être naturelle, ni même tous les défauts de cette manière d'être; mais on gagne sur tout cela ce qu'il est possible de gagner (...). Par exemple, si vous vouliez rendre M. Arragon, modéré, poli, aimable dans ses manières, vous entreprendriez une chimère, vous arrêteriez plutôt le soleil dans sa course (...). Laissez donc chacun dans son état (...). Dieu les a faits comme ils sont; ils sont disposés à faire tout pour le bien; il faut les encourager, et ils le feront chacun selon ce qu'il lui sera donné d'en haut (N.D., VIII, 113-114).

« il était comme s'il voyait l'invisible »

Par cet article, nous ne prétendons pas soutenir que le vénérable Libermann, en nous parlant de l'union pratique, eût dit des choses originales : il s'en serait défendu aussitôt. Au contraire, notre but était de suggérer que ce scribe, fils de rabbin, en devenant disciple du Sauveur et prêtre missionnaire, a retrouvé le « réalisme supérieur » que Bergson reconnaît aux grands mystiques, en tirant sans cesse de son trésor du neuf et du vieux (Matt. 13, 52). Un témoin au procès de béatification a déclaré : « Je dirai que toute sa vie, il était *invisibilem tamquam videns* (comme s'il voyait l'invisible), toujours en présence de Dieu, toujours vivant de la foi »⁷. Un livre récent a redonné à cette formule une actualité de bon aloi et peut-être aussi à la doctrine de Libermann.

A la fin du chapitre des *Instructions aux Missionnaires* sur « l'union pratique », le vénérable père Libermann rappelle la parole de Jésus : « Je suis venu jeter le feu sur la terre » et il commente :

Voulant produire cet incendie, il mettra nécessairement des torches ardentes entre les mains de ceux qu'il charge de l'allumer. Pourquoi donc y a-t-il si peu de ces saints

⁷ M. DE BRANDT, vicaire général d'Amiens, *Procès de Virtutibus*, p. 195.

incendiaires ? C'est qu'il y a peu de saints, peu d'âmes unies à Dieu dans les habitudes pratiques de leur vie ; leurs torches sont donc condamnées à rester éteintes, elles produisent tout au plus le feu d'une allumette (...). Les apôtres de Jésus Christ restant amateurs d'eux-mêmes, hommes de la terre, obéissant à leur orgueil, à leurs sens, à leurs faiblesses, à leurs défauts (...), les dons du Saint Esprit leur sont nécessairement refusés, les desseins de Dieu sont avortés, les peuples restent dans les ténèbres (...), notre Seigneur Jésus Christ et la sainte Eglise sont dans la douleur (...). Pourquoi et jusqu'à quand (...) ? Ah ! mes bien-aimés confrères (...) ayons donc pitié (...) pitié (...) pitié (...) (E.S., 494-495).

Cet appel pathétique aux missionnaires pour qu'ils soient des saints se termine en une prière qui jaillit comme un cri. Si nous pouvions, au terme de cette étude, la faire nôtre avec ferveur, ne serait-ce pas une bonne conclusion ? « Venez, Seigneur Jésus, venez, suscitez vos serviteurs et vivez en eux ! »

Paris, Jean Le Meste, cssp

COMMENT NOTRE PRIÈRE SERT NOTRE APOSTOLAT

Il s'agit de la prière de ce chrétien qui est missionnaire, non de la prière missionnaire du chrétien quel qu'il soit.

Mû par l'Esprit, le missionnaire est celui qui est appelé et envoyé par le Christ et les successeurs des Apôtres pour annoncer l'Évangile aux non-chrétiens et pour fonder l'Église parmi les nations, afin qu'en tout lieu un sacrifice d'encens soit présenté au Nom du Seigneur (Mal. 1, 11). Il est homme d'action. « Comme le Père agit toujours, moi aussi j'agis. » Et cette action doit contribuer positivement à la réalisation du but de la mission. Les missionnaires sont comme les pieds de l'Église : ils doivent marcher et conduire quelque part. Ils en sont comme les mains : elles doivent construire quelque chose. Ils en sont comme la bouche : elle doit proclamer la Parole, la faire retentir et susciter la foi.

Le missionnaire est ainsi tout entier au service de la mission. Toutes ses activités sont des moyens en vue d'un but qui les dépasse, auquel elles se proportionnent et vers lequel elles s'orientent. Ainsi risque-t-il, à son insu (ou sciemment ?) d'envisager sa prière dans cette optique de l'utile. « La prière pour l'action, dit-on, orientée vers l'action, finalisée par l'action. » On s'y adonne dans la mesure où elle sert l'évangélisation et l'apostolat : *tantum quantum*, ni moins, ni, surtout, plus.

la prière utilisée

Cette utilité de la prière peut se concevoir, en pratique, de diverses manières. Les uns cherchent en elle des lumières pour l'esprit, des idées, un secours d'ordre intellectuel, le thème du prochain sermon, des textes qui l'illustrent, la réponse à un cas, des réflexions neuves, des pensées frappantes, des formules de choc... Nous avons, se dit-on, tant de problèmes à résoudre, et tant de prédications à assurer : pour nous renouveler et y voir clair, prions !

D'autres escomptent de la prière un réconfort moral d'ordre psychologique. La tâche est rude et les épreuves quotidiennes ; la lassitude menace et le découragement est aux portes. C'est la prière qui va me « remonter », me donner le

courage et l'entrain au travail qui me sont nécessaires. C'est d'elle que j'attends cette force qui me manque. Et je détermine sa qualité selon qu'elle m'inspire ou non ardeur et enthousiasme.

Certains, plutôt rares parmi les missionnaires, apprécient la prière pour le repos de l'âme et l'apaisement intérieur qu'elle engendre. Par elle, l'esprit, agité et préoccupé par l'action, trouve son calme et se possède. Lorsqu'elle est vraiment recueillie, elle réalise l'unité de l'homme entier dans le silence de la contemplation. Son utilité, sublime cette fois, consiste justement dans l'harmonie intérieure qu'elle opère. Sa valeur se mesure donc à la réalisation de ce but. L'homme de Dieu se trouve ainsi, mais ainsi seulement, à pied d'œuvre pour une activité apostolique vraiment efficace.

Plus souvent, très souvent même, on envisage au contraire la prière comme le moyen le plus puissant d'obtenir de Dieu l'aide dont on a besoin pour le succès de son activité missionnaire. La prière, celle de demande évidemment, mais aussi celle de louange, apparemment si désintéressée, est considérée dans cette perspective. J'y cherche la fécondité de mon apostolat. J'y suis fidèle pour que celui-ci réussisse, pour que le Seigneur touche les cœurs de ceux qui m'écoutent, fasse progresser la mission, bénisse mes œuvres, me donne de faire beaucoup de bien aux âmes... On a parfois qualifié ce genre de prière du nom de « prière prophétique », mais tout missionnaire est une manière de prophète. Les anciens prophètes suppliaient Dieu en vue d'apaiser sa colère et de le rendre propice. Ils lui enjoignaient de manifester sa justice et sa miséricorde. Notre tâche est analogue : appelés et envoyés par Dieu pour annoncer son message aux hommes, nous élevons nos voix vers le ciel pour en obtenir la conversion des pécheurs et la défaite de l'ennemi de Dieu.

Que penser de ces manières de voir ? Aucune, bien sûr, n'est entièrement fausse. Mais a-t-on été au fond des choses ? Et le problème est-il bien posé ? Cette perspective est-elle la bonne ? Et si un jour le profit que j'attends de la prière me fait défaut ? Si la prière ne me donne plus d'idées neuves et ne me reconforte plus psychologiquement ? Si je ne puis y trouver le recueillement et l'harmonie unifiante du silence intérieur ? Si l'apostolat stagne et piétine, et si les œuvres croulent ? Ma prière aura-t-elle encore un sens autre qu'ascétique ? N'est-ce pas parce qu'on découvre d'autres moyens plus « utiles », plus directement efficaces dans les quatre domaines décrits que, petit à petit, on se désaffectionne de la prière et qu'on l'abandonne ?

Poursuivons notre réflexion, car il faut à tout prix « sauver » notre prière, et pour cela bien saisir « à quoi elle sert ».

la fécondité visible ou invisible de l'apôtre se prend de son rattachement à la source

Prenons les choses par le haut et rappelons quelques énoncés fondamentaux très simples qui nous mettent dans le vrai.

L'apôtre est un envoyé. L'œuvre à laquelle il est appelé à collaborer n'est pas la sienne. C'est l'œuvre de Dieu, du Père, du Fils incarné, de l'Esprit. Au plan visible : de l'Eglise. C'est aussi « son » œuvre, sans doute, car il en est le serviteur et l'instrument. Mais c'est d'une manière toujours subordonnée à l'agent divin. Sa première qualité est sa dépendance vis-à-vis de Celui qui l'envoie. Le sens de son « être apostolique » se prend d'abord de sa source. Il est issu du sein du Père ; il est emporté dans le mouvement par lequel le Fils s'incarne et sauve les hommes par la prédication du Royaume et le sacrifice pascal ; il est saisi par la charité du Christ dont il devient, au milieu des hommes, l'épiphanie et le héraut ; il est mû, agi, poussé par l'Esprit pour être témoin du mystère du Christ jusqu'aux extrémités de la terre et pour y planter l'Eglise en laquelle, seule, Dieu « trouve gloire pour tous les âges et tous les siècles » (Eph. 3, 21).

En tant qu'apôtre, il n'est pas tant, vis-à-vis du Christ et de l'Esprit, comme celui qui simplement entend et reçoit pour porter un fruit personnel, mais plutôt comme celui qui entend et reçoit pour prolonger cette Voix et pour apporter aux autres le don déposé en ses mains ; mieux : pour qu'à travers lui, cette Voix retentisse au-delà de lui-même, que le don du Salut continue sa course libératrice et sanctifiante, et que le monde, par Jésus Christ, adore son créateur.

La perspective ouverte par les propositions précédentes est celle-ci : l'action du missionnaire se définit et se mesure avant tout par sa dépendance vis-à-vis du Maître de la mission plus que par son utilité par rapport au but de celle-ci. Il est évident que cette activité sera « utile » pour le Royaume de Dieu si elle est docilement soumise au mouvement de Dieu. Mais cette utilité sera souvent invisible, imprévisible et paradoxalement « inutile » sur le plan humain.

Il est clair également que dans le concret le missionnaire doit considérer, raisonnablement et prudemment, l'utilité humaine et visible de son action en vue du but de la mission. Mais cette considération, si elle devient première, ne tardera pas à fausser la conception qu'on se fait de la mission elle-même et à la réduire à une entreprise humaine en vue de laquelle il convient, évidemment, de s'assurer le secours divin. Et l'on sait que les critères d'utilité humaine se situent sur un autre plan que ceux qui conditionnent les fruits de l'œuvre divine.

Aussi bien part-on d'un principe dangereux, semble-t-il, en appréciant les activités du missionnaire selon des catégories d'utilité. Adoptons plutôt celles, si scripturaires, de fécondité où l'attention se porte avant tout sur le germe, le rattachement à la source, la dépendance vis-à-vis du mouvement initial, la docilité à son développement vital. Et le fruit mûrira à l'heure voulue par Dieu, aboutissement spontané et gratuit de la fécondité intérieure de l'Esprit de Vie. La foi d'un converti et l'Eglise établie n'éclosent en quelque lieu que si l'action du missionnaire humain que Dieu envoie se situe dans le mouvement même de la double mission divine : celle du Fils et celle de l'Esprit.

la prière est faite pour unir au seigneur

Parmi les activités apostoliques du missionnaire, il y a la prière. Distinguons de celle-ci son « sens », sa place ou, si l'on veut, son but immédiat et nécessaire, celui sans lequel il n'y a plus de prière ; et d'autre part, ses fruits, fruits qui dépendent de la gratuité de Dieu et qui peuvent manquer sans que la prière ait été mauvaise. Nous pourrions ainsi, dans une perspective semble-t-il plus exacte, récupérer ce qu'il y avait de juste dans les manières « utilitaires » d'envisager la prière.

Un texte de saint Paul exprime assez heureusement ce qu'est la prière et quel en est le but : « Celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'un seul esprit » (I Cor. 6, 12).

Celui qui prie, c'est celui qui s'unit au Seigneur.

Le but de sa prière, c'est de ne former qu'un seul esprit avec lui et, en lui, devenir cet « homme vivant qui est la gloire de Dieu ».

Ceci vaut pour toute prière chrétienne, celle du missionnaire comme celle du moine ou de tout autre. Le but ou l'enjeu de la prière, c'est, au concret, d'avoir dans le « cœur » (le centre intime de l'homme) les pensées, les désirs, les penchants, les choix, les mouvements de Dieu... ; c'est d'être rempli, jusque dans l'intime de son être, de Dieu lui-même, de son Verbe, de son Esprit ; c'est d'être ainsi uni, « un » spirituellement avec lui : « Moi en toi et toi en moi »... Que Dieu soit Dieu, pleinement, en moi, en une « demeure » aussi permanente qu'il soit possible, selon la mesure, chaque fois personnelle, de la grâce du Christ. Que Dieu trouve en moi, dans le reflet qu'il y contemple de l'Image qui est son Fils, toute louange et toute gloire. « Père glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie » (Jean 17, 1).

Cette union est un pur don que la générosité gratuite de Dieu accorde à qui il veut. Le Christ sauveur a obtenu pour nous tous cette grâce, et l'Esprit nous la commu-

nique. Pour qu'elle se réalise, Dieu suscite un effort de l'homme, et cet effort c'est sa prière : une démarche consciente et personnelle par laquelle il ouvre son cœur, le rend attentif et l'élève, dans un mouvement de foi, d'espérance et d'amour, vers le Dieu qui l'envahit. La prière, en d'autres mots, est la mise en activité, sous la mouvance divine, des trois vertus théologiques par lesquelles le chrétien « touche » le Père, le Fils et l'Esprit, adhère à eux et est rendu présent, consciemment, aux Trois qui se sont rendus présents à lui.

Ainsi, dès que l'homme est en prière, celle-ci atteint par le fait même son propre but : « Celui qui s'unit au Seigneur (entendez : celui qui prie) n'est avec lui qu'un seul esprit », ce qui est le but de la prière, ou, si l'on veut, son « utilité » véritable : cet homme pense ce que Dieu pense, il aime ce qu'Il aime, rejette ce qu'Il rejette, veut ce qu'Il veut... Il devient louange de sa gloire, transparence du Fils en qui le Père se complait.

De la sorte, on peut dire que la prière trouve son but en elle-même, qu'elle se suffit à elle-même. On ne la pratique pour rien d'autre qui serait en dehors ou au-delà d'elle-même. Pour justifier l'urgence pour le chrétien de prier, il devrait pouvoir suffire d'invoquer la nécessité pour lui d'être « un seul esprit avec le Seigneur », d'être tout pénétré et rempli de lui.

Ceci vaut particulièrement pour l'apôtre et le missionnaire. Il prie parce que la prière est inscrite dans son « être apostolique » lui-même. S'il est apôtre, il est, nous l'avons vu, ce chrétien à travers et par lequel le Seigneur a choisi de poursuivre sa mission de sauveur. Il est agi par l'Esprit qui rend témoignage au Christ ; il est emporté dans l'activité rédemptrice du Seigneur ; par sa voix, le Père convoque les hommes dans l'Eglise. Prier, pour l'apôtre, c'est se rendre conscient de ce qu'il est et doit être, c'est être assumé dans le mouvement par lequel Dieu, sortant pour ainsi dire de lui-même, s'en va à travers le monde chercher et rassembler toutes les brebis qui sont siennes « à la louange de gloire de sa grâce » (Eph. 1, 6).

Le missionnaire, comme les autres, prie, « s'unit au Seigneur » par les actes des vertus théologiques, tout simplement pour « être un seul esprit avec lui » pour la gloire du Père. Mais, dans un sens, parce qu'il est envoyé aux non-chrétiens, plus que les autres il doit prier ; non, proprement, parce qu'il aurait plus que les autres besoin de l'aide de Dieu, sa tâche étant plus ardue ; mais, plus exactement, parce qu'il est entraîné plus loin que les autres dans le mouvement qui pousse Dieu vers les hommes, se trouvant, en sa qualité de missionnaire, à l'extrême pointe de cette avancée divine, aux frontières de l'Eglise, là où la mission du Fils et celle de l'Esprit n'ont pas encore sorti leurs fruits normaux.

Ayant atteint son but (le : « demeure en moi et moi en lui »), la prière devient féconde. Elle produit des fruits multiples au gré de la liberté divine et selon les besoins de chacun et ceux de l'Eglise.

fruits de lumière

Celui qui est devenu « un seul esprit avec le Seigneur » jouit de cette connaissance supérieure et douce dont parle Jésus : « Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, je l'aimerai et je me manifesterai à lui » (Jean 14, 21) ; « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent » (Jean 10, 14 ; cf. Matt. 11, 27 ; Jean 14, 26 ; 1 Jean 2, 20, 27). Et cette connaissance amoureuse permet de discerner ce qui est bien et quelle est la volonté de Dieu (Phil. 1, 9-10 ; Rom. 12, 2).

En tout cas, il s'agit d'autre chose que d'une acquisition d'idées neuves ou de réflexions intellectuelles ou de textes lumineux qui permettent de structurer un sermon, de l'illustrer ou de résoudre des cas concrets de ministère... Il s'agit d'une intimité ineffable, insaisissable par les sens, inexprimable en concepts clairs et distincts.

Cette sagesse surnaturelle et cette intelligence savoureuse des réalités divines est proportionnée, non à l'acuité intellectuelle de celui qui prie, mais d'une part à l'humilité, la docilité intérieure et la charité de cet homme, et d'autre part au libre vouloir divin. Or ces vertus ne sont pures que si l'âme accepte les épreuves d'aridité et de sécheresse intérieures grâce auxquelles, cessant de rechercher les satisfactions de l'esprit, elle s'ouvre aux rayons éblouissants mais enténébrés de la lumière éternelle.

Pour nous, missionnaires, la « connaissance » qui est inhérente à notre vocation propre dans l'Eglise, est celle du « mystère du Christ », au sens paulinien de l'expression, celle du dessein de salut universel par le Christ, celle de Jésus sauveur de tous les hommes, celle de sa Rédemption et de sa Seigneurie, celle de l'Esprit acheminant tout homme vers le Christ et lui rendant témoignage. Et nous voulons, comme l'Apôtre, « porter la connaissance de ce Mystère à toutes les nations, pour les amener à l'obéissance de la foi » et qu'ainsi « à Dieu qui seul est sage, par Jésus Christ, soit la gloire aux siècles des siècles » (Rom. 16, 27).

Il peut se faire que, par surcroît, l'oraison nous apporte un jour ou l'autre quelque « lumière » nouvelle pour l'esprit, quelque idée qui soudain nous frappe d'une manière saisissante. Il se peut qu'il s'agisse d'une authentique illumination du Verbe « éclairant tout homme » et de l'Esprit faisant pénétrer dans la vérité tout

entière. Mais ce fruit-là, très secondaire, n'est reçu que sporadiquement et indépendamment de la qualité réelle de la prière. On peut fort bien bénéficier de telles illuminations au cours d'une lecture, d'une conversation ou d'une simple promenade. Et l'on peut, en revanche, traverser une oraison très pure sous un ciel sombre, sans qu'une « étincelle » ou qu'un rayon brillant ne réjouisse l'esprit.

Mais quand nous voulons être éclairés intellectuellement des choses de Dieu, ayons recours à la lecture spirituelle, à l'étude ou à la réflexion théologique. Ce n'est pas l'oraison qui fournit cette nourriture-là. Et s'il s'agit de se mettre en quête de la solution d'un cas pratique ou de « réfléchir » notre action, mettons-nous à notre table de travail plutôt qu'à notre prie-Dieu, et lisons, informons-nous, échangeons nos vues entre confrères, consultons des personnes compétentes, renseignons-nous sur ce que l'on fait ailleurs... A la prière, demandons mieux : la pureté du regard intérieur, l'intention droite de la recherche du bon plaisir et de la gloire de Dieu, et la docilité à la vérité tout au long de cet effort de l'esprit. Ainsi nous aborderons et nous poursuivrons nos réflexions et nos recherches, éclairés par l'esprit de foi et purifiés de nos ambitions humaines ou de toute vue charnelle, égoïste ou orgueilleuse. La ligne de nos intentions, à travers les dédales très prosaïques de son tracé, sera finalisée par la doxologie de notre prière.

fruits de force

Tout de même, l'apôtre, faisant « un seul esprit avec le Seigneur » par sa prière, participe à sa puissance et reçoit de lui l'Esprit de force (2 Tim. 1, 7 ; Actes 1, 8 ; 10, 38 ; Rom. 15, 19, etc.).

Cette force, cependant, n'est pas à confondre avec un réconfort sensible ou un stimulant psychologique, sorte de tonique excitant d'ordre spirituel. Ce n'est pas elle qui nous dispense de sentir la tristesse, la lassitude ou la morsure de l'épreuve. Elle n'est pas un remède à la psychasthénie et pourrait coexister avec elle. La puissance de l'Esprit ne s'identifie pas avec l'exaltation religieuse ou le magnétisme du magicien. C'est une force qui rend capable de résister à Satan, de refuser le péché et de lutter victorieusement contre la tentation. Or les tentations typiques du missionnaire sont celles du découragement ou de la présomption : timidité devant la tâche et devant les hommes, abattement et capitulation dans l'échec, peur de présenter le Message dans toute sa pureté, d'une part ; et de l'autre : une volonté de puissance indiscreète et téméraire, une confiance trop grande accordée aux moyens humains et aux appuis du monde, une recherche du spectaculaire, la griserie du succès visible et quantitatif...

La force de l'Esprit est communiquée à celui qui s'unit au Seigneur. S'il est apôtre par vocation, cette force se traduit par le courage, la douceur, la maîtrise de soi

et la fidélité. On connaît les vertus en lesquelles saint Paul voyait les traits distinctifs des apôtres : constance dans l'épreuve et la tribulation ; assurance et hardiesse dans la proclamation de l'Évangile ; humilité et désintéressement ; tendresse paternelle et sollicitude attentive ; effacement devant le Christ et dévouement du serviteur devant les hommes ; courage du témoin, prêt au suprême témoignage dans le don de son sang versé en libation pour le salut des âmes.

C'est ainsi qu'opère la puissance de Dieu en celui qu'il envoie auprès des non-chrétiens. Il existe d'autres stimulants humains qui réconfortent des volontés affaiblies. L'humilité et le bon sens imposent que l'on sache se servir de ceux qui sont raisonnables et normaux. Ils sont cependant d'un recours fort relatif et par eux-mêmes totalement disproportionnés avec l'œuvre rédemptrice qui s'opère à travers nous. Il y en a même auxquels notre consécration missionnaire nous fait l'obligation de renoncer, tout simplement. La prière n'en fournit pas quelque compensation. Elle apporte beaucoup mieux : une force, austère sans doute, mais efficace et durable pour tenir dans la patience et la générosité quotidiennement renouvelée d'accomplir la tâche apostolique que l'évangélisation exige et que la Providence et les responsables de la mission précisent : « Afin qu'en tout Dieu soit glorifié par Jésus Christ, à qui sont la gloire et la puissance pour les siècles des siècles » (I Pierre 4, 11).

fruits de sérénité

Le missionnaire est homme d'action. L'agitation le guette, ainsi que la colère et l'impulsion impatient. Si, dans la prière, il devient véritablement « un seul esprit avec le Seigneur », il ne tardera pas à subir la douce emprise de la paix divine.

Paix de la foi qui contemple le Dieu Charité et son dessein d'amour universel ; paix de celui qui croit à la victoire du Christ vivant et agissant aujourd'hui dans l'Église ; paix de la confiance et de l'espérance ; sérénité de l'abandon à la Providence ; unité intérieure de l'homme soumis à la régence du Christ Chef et à la sanctification de l'Esprit.

Les tempêtes extérieures, les soucis du pain quotidien, les tracasseries très profanes de l'action dans le monde, les malentendus inhérents à la situation d'un envoyé jamais totalement intégré, toujours quelque peu étranger au milieu du peuple qu'il approche : tout cela reste et pèse ; sans parler des troubles de la sensibilité et des vagues qui soulèvent la zone superficielle de notre être.

Mais la prière, unissant au Seigneur, permet de dépasser ces causes d'inquiétudes et de trouver une sérénité rayonnante, reflet d'une paix profonde. La colère fait place alors à la bonté, les soupçons à la bienveillance, la dureté à la mansuétude, la rancune à la miséricorde, la sévérité ombrageuse à la joie souriante.

Le missionnaire ainsi unifié ne s'est pas mis en prière pour s'évader dans un monde de rêves ni pour réaliser l'harmonie de son être par l'extinction des désirs. Il a prié pour s'unir au Seigneur et être mû par son Esprit. Et voilà que la demeure de Dieu en lui, consciemment assumée, lui procure un équilibre supérieur dans l'unité de l'amour divin. Il est apaisé dans sa foi, et devient ministre de réconciliation entre les mains du médiateur, Jésus qui est notre paix, et en qui, « en un seul Esprit, nous avons accès auprès du Père » (Eph. 2, 18), « à qui soit la gloire dans les siècles des siècles » (Gal. 1, 5).

Toute méthode humaine en vue de réaliser le recueillement des puissances spirituelles et affectives peut être utile, lorsqu'elle respecte la primauté du surnaturel. Mais la vraie paix intérieure n'est ni une méthode ni un but de la prière de l'apôtre : elle est le fruit excellent et gratuit de l'action de l'Esprit imprimant son mouvement d'amour unifiant dans l'âme qui s'ouvre à lui.

fruits d'efficacité

La prière, selon la promesse formelle de Jésus et la pratique de l'Eglise, obtient le secours et la grâce de Dieu. Comment comprendre cette efficacité de la prière ?

La double optique étudiée plus haut se retrouve spécialement ici. Il y a la perspective utilitaire, pente glissante vers une religion où l'homme devient le centre. Ce serait le cas, pour ce qui nous concerne, si le missionnaire priait afin que Dieu mette au service de « ses » œuvres l'appui de sa toute-puissance. Ou si, par sa prière, il espérait imposer à Dieu ses propres projets... Le personnage important et efficient de la mission serait l'homme, Dieu étant considéré comme un précieux et généreux auxiliaire, ou tel un libéral mécène soutenant de ses largesses le talent de l'artiste... Il ne manque pas de descriptions de la prière de l'apôtre qui vont dans ce sens.

Heureusement, il en existe une autre, selon laquelle l'agent premier et omniprésent de la mission est le Seigneur et son Esprit. Le missionnaire, leur humble serviteur, est emporté dans le mouvement de leur amour rédempteur.

Or la prière « charge » précisément l'action de l'envoyé, s'il est docile et dépendant, de toute l'efficacité salvatrice de ce mouvement. Quand l'apôtre prie, nous le savons, c'est pour vouloir ce que Dieu veut, donc aussi pour demander que se réalise ce que Dieu a décidé depuis toujours de donner comme fruit d'une prière. Il prie ainsi « au nom de Jésus », lequel ne voulait que le bon plaisir de son Père, c'est-à-dire que « tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Sa prière est de la sorte *toujours* exaucée, elle est efficace. Toujours, puisqu'elle aboutit à adapter le vouloir de l'homme au vouloir divin qui ne peut

être vain. « Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai pour que le Père soit glorifié dans le Fils » (Jean 14, 13).

Oui, le missionnaire, comme saint Paul, implore, supplie, demande, même en concrétisant dans le détail ses intentions de prière selon toute l'étendue et la diversité de ses responsabilités. Dieu veut en effet que l'on demande, et que l'on demande en détail ce qu'il va donner. Ne pas demander ainsi, vouloir travailler pour la conversion et la sanctification des hommes sans prier pour eux, équivaudrait à oublier que Dieu seul, en définitive, change les cœurs et les ouvre au Royaume. En priant, par contre, on s'introduit dans l'action divine, on en épouse le mouvement et on participe à sa fécondité, et voilà qu'ainsi, son règne commençant à venir, son Nom est sanctifié.

A parler strictement, la demande ne décide pas un Dieu hésitant à concéder un bienfait qu'il n'avait nulle intention sérieuse d'accorder. Sans doute, bien des textes et des épisodes de l'Écriture semblent suggérer une telle représentation. Les faits racontés se déroulent selon cette apparence. Mais c'est justement une apparence. En réalité, quand Dieu veut donner tel bienfait, il suscite auparavant la prière qui l'implore. C'est ainsi qu'en un premier temps, il donne la grâce de demander le don qu'en un second temps il accorde comme véritable conséquence de la prière qu'il a fait naître. On connaît la célèbre formule de saint Thomas : *Deus vult hoc esse propter hoc, sed non propter hoc vult hoc* (Ia, q. 19, a. 5, c.) : « Dieu veut que cela (le don) soit accordé en considération de ceci (la prière), mais ce n'est pas à cause de ceci (la prière) qu'il veut cela (accorder ce don) ».

Le principe qui vient d'être énoncé s'applique à merveille à la prière de demande du missionnaire implorant pour les païens la grâce de la conversion et pour les néophytes la fidélité, ou adressant n'importe quelle autre supplication dans la ligne de sa vocation. Il prie, et sa prière est nécessaire, car elle fait partie de la stratégie du Maître. Elle est, dans les desseins divins éternels, l'étape préliminaire à l'effusion des grâces qui font le chrétien. Mais, par le même coup, elle est efficace, puisqu'en elle le missionnaire, ne faisant plus « qu'un avec le Seigneur », a suivi la mouvance de la charité rédemptrice.

L'image du missionnaire priant « pour intéresser Dieu à ses œuvres » et « le gagner » aux généreux projets qu'il a conçus, par devers lui, de sauver le monde en perdition, est dangereuse, sinon fausse. Ce n'est pas Dieu qui « seconde » l'homme, comblant de bénédictions et d'encouragements ses initiatives et ses entreprises magnanimes. La vraie image est celle du serviteur qui, saisi par la charité du Christ et captif de sa volonté de salut des hommes, reçoit la grâce d'être « assumé » dans la prière de Jésus et dans le dessein que Dieu réalise depuis que les temps sont accomplis : « ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ, pour la louange de sa gloire » (Eph. 1, 10. 12).

Pour assurer notre fidélité à la prière, la question importante n'est pas de se demander « à quoi cela sert », quelle en est l'utilité pratique. Nous pourrions toujours nous imaginer qu'à ce moment-ci il y a, concrètement, des choses plus utiles à faire.

Il n'est pas toujours convaincant de nous dire que la prière est un « besoin » pour un apôtre. Dieu sait si, souvent, nous sommes peu sensibles à ce besoin-là, et tout attentifs à d'autres besoins plus immédiats !

Se persuader que la prière est un « devoir » risque de nous donner d'elle le goût que nous éprouvons spontanément pour les obligations positives, et ce goût n'est en général guère alléchant. Nous nous souviendrons, juste au moment de la prière, d'autres devoirs plus urgents qui ne peuvent attendre et qui nous dispensent de l'obligation de prier.

Peut-être serions-nous plus joyeusement fidèles à la prière si, au lieu d'y voir d'abord un devoir, nous la considérons hardiment comme *un droit* ; un droit inaliénable de l'apôtre, comme la liberté de travailler ou de se marier est un droit naturel de l'homme. Nous avons le droit de prier, et si nous sommes religieux, de prier autant que notre règle nous le permet, pour pouvoir être ce que nous sommes, de par la volonté de Dieu : des serviteurs de la mission du salut universel des hommes, et des artisans de la glorification universelle de Dieu.

Nous avons le droit de nous unir au Seigneur pour ne faire qu'un seul esprit avec lui, comme des époux ont le droit à l'intimité de leur rencontre avant d'en avoir le devoir et le besoin. Nous avons la grâce d'être les humbles coopérateurs du Maître de la mission : nous avons donc le privilège d'être convoqués quotidiennement à son ineffable intimité.

En bref, la prière « ne sert à rien » qui se situerait en dehors de sa propre fécondité de grâce. Nous unissant à celui qui, sauveur de tous les hommes, est Lumière et Force, Paix et Agir efficace, elle nous emporte dans le mouvement de son œuvre de rédemption. En elle, nous sommes assumés vitalement dans la mission du Fils, laquelle se poursuit dans la mission de l'Esprit et dans celle de l'Eglise : nous sommes missionnaires, « officiants du Christ Jésus auprès des païens, prêtres de l'Évangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande agréable, sanctifiée dans l'Esprit Saint » (Rom. 15, 16).

Rwanda, Dominique Nothomb, pb

L'Oraison apostolique de Marie de l'Incarnation

« Fille de l'Eglise » (*Ecrits* *, t. 2, pp. 171 et 238) et « missionnaire de Jésus Christ » (t. 3, p. 401), l'Ursuline Marie de l'Incarnation († 1672) fut essentiellement une âme de prière. En 1948, le P. Jules Lebreton, s.j., ne craignait pas de la présenter comme le modèle par excellence de « la mystique apostolique »¹.

une âme d'oraison

Née à Tours, le 28 octobre 1599, elle reçut de sa famille une profonde éducation chrétienne. Très jeune, vers l'âge de sept ans, elle a déjà une tendance marquée pour la prière mentale.

Je me souviens, écrit-elle, (...) qu'attirée par les sentiments de la bonté de Dieu qui exauce ceux qui le prient d'affection, j'allais à l'église et je me retirais dans un lieu écarté pour n'être point vue. Je me tenais là partie du jour ; mon cœur était souhaitant avec ardeur (la sainte communication avec lui). J'étais si enfant, conclut-elle, que je ne savais point que c'était là faire oraison (*Ecrits*, t. 2, p. 164).

Ce trait, qui n'est pas sans évoquer une attitude semblable chez sainte Thérèse de Lisieux, caractérise bien l'enfance de Marie Guyart. Déjà sa manière d'aller à Dieu est toute simple, toute cordiale. Fréquemment au cours de ses journées elle traite de ses moindres besoins avec notre Seigneur. Elle se sent attirée à le faire et ne peut s'imaginer que Dieu ne l'exauce (t. 2, pp. 161-162). Cette habitude, qui est la voie de l'« amoureuse familiarité » (t. 4, p. 147), ira toujours se développant et se simplifiant. Les prières vocales lui seront d'ordinaire assez difficiles, sauf celles de règle (t. 2, p. 260 ; *Lettres*, t. 2, pp. 200 et 474). Elle aimera beaucoup les prédicateurs et nourrira son âme de la vie liturgique et des Saintes Ecritures, spécialement du Nouveau Testament, des Psaumes et du Cantique des Cantiques. Peu à peu sa conversation intérieure avec Dieu deviendra continue ; elle pourra quitter l'oraison pour aller aux affaires les plus accaparantes, et cela sans jamais sortir de Dieu. Les actions de charité l'aideront même à mieux posséder son âme : elle y prendra air et réussira ainsi à contrôler davantage les possibles défaillances du corps. Sa grande occupation à Dieu l'occupe toujours, « parmi le bruit des

marchands » (*Ecrits*, t. 1, p. 162) comme dans la solitude extérieure, dans l'étude des langues indiennes (t. 2, p. 370) comme dans le dévouement apostolique.

Je ne me trouve jamais mieux en Dieu, écrit-elle à son fils, le 1^{er} septembre 1643, que lorsque je quitte mon repos pour son amour, afin de parler à quelque bon Sauvage et de lui apprendre à faire quelque acte de chrétien (t. 3, p. 321).

Aussi, vers la fin de sa vie, avouera-t-elle : « Mes oraisons ne sont autres que ces mots : *Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni, ô mon Dieu !* Mes jours et mes nuits se passent ainsi, et j'espère que sa bonté me fera expirer en ces mots » (12 octobre 1668 ; *Lettres*, t. 2, p. 393).

Il y a là un véritable don d'oraison, et très éminent. D'où vient-il ? De la grâce sans doute, mais favorisée par l'éducation première et une fidélité à toute épreuve. Sa mère, nous rapporte-t-elle, avait l'habitude des oraisons jaculatoires très affectives. Prenant soin de ses enfants, elle parlait d'eux et « de toutes ses petites nécessités » avec notre Seigneur. Cela fit grande impression sur l'esprit de Marie (*Ecrits*, t. 4, p. 16). De son côté et très tôt, cette dernière cultiva la pureté de cœur et la pauvreté spirituelle. Elle avait compris que c'est en des « vaisseaux vides », c'est-à-dire en des âmes pures et dépouillées de toutes choses que Dieu réside volontiers et prend plaisir à se familiariser (t. 1, p. 363). Elle l'avait compris et le mettait rudement en pratique.

Pour pénétrer plus à l'intérieur de cette oraison de l'Ursuline, il faut maintenant nous arrêter à quelques traits particuliers.

une oraison contemplative

Et d'abord, si surprenante que la chose puisse paraître, le chemin d'oraison propre à la grande missionnaire est celui de la voie contemplative. Les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes. Il fera passer une carmélite contemplative comme Thérèse de Lisieux par la voie commune² et une religieuse active comme Marie de l'Incarnation par la voie contemplative.

* / Nous utilisons pour la présente étude *Ecrits spirituels et historiques*, Ed. A. Jamet, Paris-Québec, 4 vol. et *Lettres*, Ed. Richaudeau, Paris-Tournai, 2 vol.

1 / *Tu solus Sanctus*, Ed. Beauchesne, Paris, p. 9.

2 / Cf. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine, o.c.d., *L'oraison contemplative de sainte*

Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans *Etudes et Documents. Supplément aux Annales de sainte Thérèse de Lisieux*, avril 1953, pp. 18-25 et juillet 1953, pp. 34-42.

3 / *La Vie spirituelle*, févr. 1948, pp. 215-216.

4 / *Jésuites de la Nouvelle-France*, Ed. Desclée de Brouwer 1961, p. 33.

A quelques reprises on a relevé ce point, faisant allusion à la spiritualité de l'illustre fille de sainte Angèle. En 1948, par exemple, le P. Plé, o.p., notait la souveraine liberté de Dieu dans le choix de ses apôtres. D'une part, il invite « des hommes d'action, des hommes de gouvernement, des hommes d'œuvres..., des hommes actifs, au comportement d'extravertis... » ; mais d'autre part, il fait aussi des apôtres avec des « hommes d'oraison » – et ce serait le cas pour Marie de l'Incarnation – lesquels, prenant soin du prochain, « poursuivront leur oraison du matin, beaucoup plus qu'ils ne découvriront Dieu, sous un visage nouveau, dans le prochain et les autres mystères de Dieu »³.

En 1961, le P. Roustang, s.j., écrivant l'introduction aux textes des Jésuites de la Nouvelle-France, ne pouvait s'empêcher de remarquer, lui aussi : « Il existe des différences importantes entre la forme de vie spirituelle des Jésuites et celle de Marie de l'Incarnation »⁴. Chez l'Ursuline, il relevait « la double attention, à Dieu, dans son intérieur, et aux choses du monde, à l'extérieur » (p. 34). Quant aux Jésuites, écrivait-il :

(Ils) devaient rencontrer Dieu dans leur apostolat lui-même. Loin de les distraire du commerce avec la divine Majesté, leurs travaux étaient, d'abord et avant tout, le lieu où ils l'honoraient. C'est pourquoi leur psychologie spirituelle n'a presque rien de commun avec celle de la vénérable Mère. Si, en effet, elle jouit avec Dieu, dans le fond de son âme, d'une union constante, alors que son esprit reste libre (...) pour vaquer aux occupations extérieures, chez les Jésuites, c'est toute la personne, âme, esprit et corps, qui participe par le don de soi à l'union à Dieu ; bien plus, c'est toute la personne qui se livre à Dieu dans le labeur quotidien. Aucune trace chez eux d'une union au Seigneur qui tiendrait une place à part ou qui serait expérimentée dans un isolement intérieur tel que l'activité apostolique ne la troublerait pas (...). Ils ne nous apparaissent pas comme des spécialistes de la vie intérieure, mais comme des serviteurs, dévorés par le zèle de Dieu... (pp. 35-36).

Substantiellement ces remarques nous paraissent justes, même s'il y a lieu d'y apporter quelques nuances : ce que nous ferons plus loin.

Quand nous affirmons que l'oraison de Marie de l'Incarnation fut contemplative, nous voulons dire ceci : que l'Ursuline s'est sanctifiée en passant par le chemin de la contemplation infuse proprement dite. Dieu l'a appelée à « une vie continue de l'esprit » (*Ecrits*, t. 2, p. 409), à la vraie « vie mystique » (*Lettres*, t. 2, p. 27). Sans pouvoir réduire son itinéraire spirituel à une simple copie de celui d'une Thérèse d'Avila ou d'un Jean de la Croix, nous devons reconnaître qu'elle est de la même famille mystique et qu'elle a connu, comme eux, quoique à sa manière à elle et selon sa vocation propre, la série classique des degrés de l'oraison infuse : oraison de quiétude, oraison d'union, fiançailles et mariage spirituels.

Sous cet aspect, l'oraison de la Vénérable n'est pas imitable : c'est un pur don de Dieu. On peut le désirer, à condition que Dieu nous y appelle, et s'y préparer par la pratique de la pureté de cœur, la fidélité à la grâce et une générosité sans bornes dans le service de Dieu. Cette oraison contemplative demeure pourtant, chez l'Ursuline, une oraison éminemment pratique.

une oraison pratique

Toute oraison vraie doit être pratique ; elle doit transformer progressivement la vie de celui qui prie. Marie de l'Incarnation ne veut pas d'une oraison qui ne soit qu'une « spéculation de vertus » (*Ecrits*, t. 4, p. 190) ; elle désire une prière qui se termine à « l'actuelle pratique des vertus » (t. 4, p. 226). Non pas qu'elle insiste sur une oraison méthodique, tout orientée vers une résolution concrète. Elle écrit, au contraire :

La manière (d'oraison) qui tient l'âme unie à Dieu sans penser à autre chose est très bonne, quand elle se termine à la solide pratique de la vertu : car bien que dans l'oraison actuelle on ne réfléchisse pas sur telle ou telle vertu, quand néanmoins l'opération est de Dieu, l'oraison porte son effet dans les occasions, Dieu laissant dans l'âme un mouvement ou inclination au bien plus forte que ne fait une oraison commune (*Lettres*, t. 2, p. 113).

C'était là sa manière. Au moment de l'oraison, elle se souciait fort peu de réfléchir sur la vertu ou de préparer sa pratique ; elle se tenait unie à Dieu et s'offrait à lui. Comme conséquence, elle en sortait disposée à ne lui rien refuser. Ses notes de retraites des années 1634 et 1636 en fourmillent d'exemples.

Etant encore dans cette union avec Dieu, je me suis résolue à de nouvelles fidélités et correspondances à son amour... (*Ecrits*, t. 2, pp. 37-38).

J'ai fini en lui promettant de lui être fidèle (p. 40).

Après ces transports, je me suis trouvée dans un très grand dégagement de toutes les créatures, et dans une parfaite disposition d'adhérer au céleste Epoux, dans tous les lieux, dans tous les temps, dans tous les points, dans toutes les matières de son ordonnance... (p. 50).

Dans cette union, je priais notre Seigneur de me faire digne de le servir avec fidélité... (p. 63).

Au même temps que je parlais ainsi à notre Seigneur, je sentais en mon âme une forte résolution de lui être fidèle. Et demeurant dans le silence, je lui déclarais cette résolution par un regard simple et amoureux (p. 68).

Je suis sortie (de l'oraison) avec l'amour dans le cœur, conservant un très grand désir de correspondre de tout mon possible à l'excès de ses faveurs (p. 75).

D'autres jours, selon les sujets de ses oraisons, elle était éclairée spontanément sur ses fautes :

Plusieurs imperfections se sont présentées confusément à mon esprit, que j'ai résolu de corriger et de déraciner entièrement, autant qu'il me sera possible avec la grâce de notre Seigneur (p. 93).

Ou encore ceci, alors qu'elle méditait sur le texte de saint Paul : *Si quelqu'un se nettoie de toute impureté, il sera un vase d'honneur...* (2 Tim. 2, 21) :

Ces vues et ces grâces qui me tirent sans cesse au dépouillement et à la parfaite nudité de l'âme, me font voir des défauts dans la perfection même. Surtout, elles m'en font découvrir dans mes propres opérations... Ce repos a été interrompu par une vue passagère qui m'a fait remarquer deux fautes, qui ont été subites et semblables à celles dont je viens de parler. Puis l'âme a été remise dans sa tranquillité jusqu'à la fin de l'oraison, d'où je suis sortie, sans toutefois en sortir, avec des désirs intimes d'être à jamais un vase digne de Dieu (pp. 102-103).

Un texte résume bien sa pensée sur ce point. On lui a demandé de méditer les paroles de saint Jean : *C'est en cela que nous connaissons la charité de Dieu, qu'il a donné sa vie pour nous; et nous devons aussi donner nos vies pour nos frères* (1 Jean 3, 16). Elle le fait donc et, selon son habitude, se laisse emporter par la grâce du moment.

Cependant, note-t-elle, je ne laissais pas d'être instruite d'une manière sublime et éminente de la façon avec laquelle il faut pratiquer la charité. Car encore que, dans ces grandes unions, l'on ne pense qu'à Dieu, l'on y reçoit néanmoins, d'une manière imperceptible, la lumière et la force pour faire tout ce que Dieu demande de nous, en sorte qu'elles ne nous manquent point au besoin. Et c'est peut-être le sens du disciple bien aimé quand il dit que « l'onction de Dieu nous instruit de toutes choses » (1 Jean 2, 27). Toute l'oraison s'est passée de la sorte, retenant cette haute leçon d'amour, que comme notre Seigneur « a donné sa vie pour nous, ainsi nous devons donner la nôtre pour lui et pour nos prochains ». Et, bien résolue de la pratiquer avec fidélité dans les occasions, je suis sortie de l'oraison le feu et l'amour dans le cœur (p. 80).

Le lendemain, Marie de l'Incarnation ajoutait ce détail fort important, que les résolutions qui naissent ainsi du centre de l'âme sont « plus fermes et plus solides » que les autres (p. 82).

une oraison apostolique

Un troisième trait caractérise l'oraison de la Vénéralable : c'est une oraison apostolique. Le P. Surin définit celle-ci une « contemplation qui excite fortement à travailler au salut des âmes »⁵. Non seulement elle intensifie le désir de Dieu, non seulement elle pousse à la pratique des vertus, mais encore et de façon toute spéciale elle « excite fortement à travailler au salut des âmes ». Chez Marie de l'Incarnation, ce fut là une attitude constante, véritable expression de sa vocation apostolique. Sa pénétration du mystère de Dieu, des attributs de Dieu, de la loi de Dieu, loin de la retirer du monde, l'incite au contraire à aller vers lui pour le sauver. Voici encore quelques exemples tirés de ses relations d'oraison des retraites de 1634 et de 1636 :

Méditant sur ces paroles : *Que Dieu est votre Père dans l'ordre de la nature*, elle écrit :

Ma volonté ainsi embrasée de l'amour de celui qu'elle connaît si libéral en son endroit par ses divines communications, s'est sentie poussée à l'imiter autant qu'elle le pourra faire dans la faiblesse de sa nature, faisant des espèces de sorties hors d'elle-même, pour se communiquer au prochain en lui faisant du bien (Ecrits, t. 2, p. 24).

Et sur celles-ci : *C'est de lui et par lui et en lui que toutes choses sont* (Rom. 2, 36), elle conclut :

Puisque toutes choses ont été créées par cet amour et par cette puissance, j'ai ardemment désiré que toutes les créatures raisonnables reconnussent et aimassent leur auteur. J'ai demandé la conversion des pécheurs chrétiens qui s'oublent si fort de son amour, et celle des infidèles qui ne le connaissent pas encore. Je suis ensuite demeurée dans une douce union qui a duré tout le reste de l'oraison (p. 31).

Sur les bienfaits de Dieu à son égard :

Je désirais encore que ceux qui ne voient pas la lumière fussent éclairés pour participer à tant de bien (p. 38).

Sur le texte de saint Jean : *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel* (Jean 6, 51) :

Durant cette union, je sentais un grand désir que tant d'âmes qui ne sont pas dans l'Eglise, et que tant d'autres qui y sont, mais qui ne sont pas en grâce, fussent sincèrement converties, pour satisfaire au désir de celui qui se présente à elles avec tant d'amour, et qui veut être leur paradis et leur félicité en cette vie afin de l'être plus pleinement et plus parfaitement dans le ciel (p. 43).

⁵ | *Dialogues spirituels*, Avignon 1821, t. 1, p. 169.

Sur cet autre texte du même apôtre : *Celui qui sait mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime...* (Jean 14, 21) :

Je souhaiterais (...) que ma voix fût un tonnerre qui se pût faire entendre par tout le monde, pour dire à tous les hommes combien vous êtes digne d'être obéi, et l'amour qu'ils doivent avoir pour votre sainte loi. Je voudrais, s'il était possible, mourir mille fois à cet instant pour sa défense et pour la faire observer par tout le monde. Mais que dis-je ? O mon grand Dieu ! faites ce que je ne puis faire : prenez les cœurs de tous les hommes ; assujettissez-les à votre sainte loi ; et par la puissance de votre grâce engagez-les à vous aimer (p. 100).

Dom Claude Martin, le fils de la Vénérable, illustre bien cette oraison apostolique, quand il rapporte l'anecdote suivante :

Le désir insatiable qu'elle avait d'aimer Dieu et que tout le monde l'aimât comme elle, la transportait quelquefois d'une telle manière, qu'il se faisait paraître au-dehors de telle sorte que, sortant une fois de l'oraison et conservant encore les sentiments qu'elle y avait eus, surtout désirant, comme saint Paul, que tous ceux qui n'aiment pas notre Seigneur Jésus Christ fussent excommuniés et retranchés du nombre des fidèles (1 Cor. 16, 22), elle rencontra un religieux de sa connaissance à qui elle demanda hardiment : « Mon Père, aimez-vous Dieu ? Si vous ne l'aimez, il n'y a pas moyen que je vous parle ». Ce père, qui connaissait son fond et qui voyait bien à son accent, à son geste, à son visage enflammé, qu'elle était dans un transport extraordinaire, lui fit seulement un signe de la tête en lui disant : « Oui, je l'aime ». Puis il la laissa passer sans lui rien dire davantage (t. 1, pp. 218-219).

A certaines périodes plus intenses, c'est continuellement qu'elle est en transports intérieurs pour l'extension du royaume de Jésus Christ. Cela se remarqua surtout à l'époque où elle reçut de Dieu sa vocation pour les missions canadiennes. Elle avait trente-quatre ou trente-cinq ans et devint comme possédée par l'Esprit apostolique de Jésus. Ce n'était plus seulement une oraison apostolique, mais un état d'oraison apostolique, et si puissant, si constant que sa santé risquât d'en être ébranlée. Cette page est l'une des plus belles de la littérature missionnaire.

Donc, à l'âge de trente-cinq ans, j'entrai en l'état qui m'avait été montré et duquel j'étais comme dans l'attente. C'était une émanation de l'esprit apostolique, qui n'était autre que l'Esprit de Jésus Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien et par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin et suradorable maître et dans le zèle de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son sang précieux. Mon corps était dans notre monastère, mais mon esprit qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en esprit dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient,

dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus Christ. Je voyais par une certitude intérieure, les démons triompher de ces pauvres (âmes) qu'ils ravissaient au domaine de Jésus Christ, notre divin maître et souverain Seigneur, qui les avait rachetées de son sang précieux. Sur ces vues et certitudes, j'entrais en jalousie, je n'en pouvais plus, j'embrassais toutes ces pauvres âmes, je les tenais dans mon sein, je les présentais au Père éternel, lui disant qu'il était temps qu'il fit justice en faveur de mon Epoux, qu'il savait bien qu'il lui avait promis toutes les nations pour héritage, et de plus, qu'il avait satisfait par son sang pour tous les péchés des hommes qui, auparavant, étaient tous morts et condamnés à la mort éternelle ; et que, quoiqu'il fût mort pour tous, tous ne vivaient pas, et qu'il s'en fallait toutes les âmes que je lui présentais et portais en mon sein ; que je les lui demandais toutes pour Jésus Christ auquel, de droit, elles appartenaient.

Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes et j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile, auxquels je me sentais unie étroitement à cause qu'ils se consumaient pour les intérêts de mon céleste et divin Epoux, et il m'était avis que j'étais une même chose avec eux. Quoique corporellement je fusse en l'actuelle pratique de mes règles, mon esprit ne désistait point de ses courses, ni mon cœur, par une activité amoureuse plus vite que toute parole, de presser le Père éternel pour le salut de tant de millions d'âmes que je lui présentais. L'Esprit de grâce qui m'agissait m'emportait en une si grande hardiesse et privauté auprès du Père éternel qu'il ne m'était pas possible de faire autrement. « O Père, que tardez-vous ? Il y a si longtemps que mon Bien-Aimé a répandu son sang ! Je postule pour les intérêts de mon Epoux, lui disais-je. Vous garderez votre parole, ô Père, car vous lui avez promis toutes les nations » (t. 2, pp. 309-311).

Dans la suite, l'aspect violent, excessif de cette oraison disparaîtra, mais le substantiel demeurera. Jusqu'à la fin, son oraison la portera à se dévouer pour le salut des âmes. Elle les voit lavées dans le sang du Christ et ne peut prendre aucun repos aussi longtemps qu'elles ne seront pas toutes entrées dans son royaume. « La vie mixte a son tracassé, écrit-elle, mais elle est animée de l'esprit de Celui qui l'ordonne (...). La vie mixte de cette qualité me donne une vigueur plus grande que je ne vous puis dire. Aussi est-ce ma vocation que je dois aimer par-dessus toute autre » (t. 3, p. 321). Elle est convaincue qu'ici-bas, « notre union (à Dieu) n'est jamais plus éminente que dans les travaux soufferts à l'imitation et pour l'amour de Jésus Christ, qui était dans le temps de ses souffrances et surtout au point de sa mort, dans le plus haut degré d'union et d'amour pour les hommes avec Dieu son Père » (t. 4, p. 294). Pour elle, aller aux âmes n'est donc pas sortir de Dieu ; c'est lui être encore plus étroitement uni. « Je ne me

6 / Cf. *Ecrits*, t. 1, pp. 162-163 ; t. 2, p. 237 ;
Lettres, t. 2, pp. 302-303, 472-474.

trouve jamais mieux en Dieu que lorsque je quitte mon repos pour son amour... » (t. 3, p. 321). Mais est-ce encore là de l'oraison, et de quelle sorte d'union s'agit-il alors ?

l'union à dieu dans l'action

Il faut revenir ici au premier trait mentionné : une oraison contemplative. Au cœur même de l'action, nous retrouvons cette caractéristique chez Marie de l'Incarnation. Elle demeure unie à Dieu dans l'action, selon la voie contemplative ou mystique. Dans une lettre à son fils, de 1663, elle décrit ce genre d'union :

Prenez garde (...) de vouloir trop avancer avant le temps. Quand (Dieu) voudra que, notwithstanding vos occupations extérieures, vous ne le perdiez point de vue, il fera cela lui-même. Et de plus, quand son Esprit se sera rendu le maître du vôtre, et qu'il se sera emparé de votre fond pour vous tenir dans l'union intime et actuelle avec sa divine Majesté par une vue d'amour, toutes vos occupations ne vous pourront distraire de ce divin commerce. Je dis dans ce fond, parce qu'il n'est pas possible de traiter en ce monde des affaires temporelles sans s'y appliquer avec l'attention convenable du jugement et de la raison. En cet état d'union et de commerce avec Dieu dans la suprême partie de l'âme, on ne perd point sa sainte présence ni ce divin entretien avec lui; mais il faut faire cette distinction, qu'il y a deux manières de s'entretenir et de jouir : l'une est que, quand on est dans un plein repos, l'union actuelle est plus libre; non qu'elle ne le soit toujours, parce que c'est le Saint Esprit, principe de la vraie liberté, qui en est l'auteur et le moteur; au lieu que dans les affaires extérieures une partie de l'âme est occupée au-dehors, le jugement et les autres facultés nécessaires à ces affaires étant obligés d'y mettre leur application, et en quelque façon de se distraire. C'est néanmoins dans ces rencontres que servent les vertus cardinales, et toujours, nonobstant la distraction, avec quelque sorte d'union. La différence de ces deux sortes d'union et d'entretien avec Dieu est que, quand on est actuellement occupé au-dehors, l'union est d'un simple regard vers son divin objet, et on ne lui parle que par de petits moments, quand il le permet et qu'il y donne de l'attrait. Mais quand l'âme est dans un plein repos et qu'elle est entièrement dégagée de l'embarras des affaires, elle est plus épurée du sens, et alors elle traite et converse avec Dieu comme un ami fait avec son ami (Lettres, t. 2, pp. 256-257).

Toute sa vie, ce double mode d'union mystique dans le fond de l'âme fut sa manière à elle, une manière qui se simplifiera progressivement, mais qui demeura substantiellement identique à elle-même ⁶.

Peut-on parler à ce propos d'une certaine dualité chez elle, dualité qui la distinguerait notablement des Jésuites de la Nouvelle-France, ses contemporains ? Oui, à ne considérer que de l'extérieur. Si on la regarde du dedans et en tenant compte de la voie contemplative qui est sienné, on ne peut plus parler, je crois, de dualité, mais bien d'unité supérieure. Marie de l'Incarnation rejoint ici l'ensei-

gnement du P. Louis Lallemand, le maître de quelques-uns de ses confrères jésuites de la Nouvelle-France. Celui-ci enseigne, en effet, que l'homme apostolique doit imiter la vie intérieure de Dieu. Or Dieu a d'abord

au-dedans de soi une vie infinie, tant par l'opération de l'entendement par laquelle il est le principe de la personne du Verbe, que par celle de la volonté, par laquelle il est le principe de la personne du Saint Esprit. Ensuite de quoi il agit au-dehors selon son bon plaisir, par la production et par le gouvernement de l'univers, sans que cette action extérieure cause aucune diminution, ni aucun changement dans sa vie intérieure ; de sorte que pour le regard de celle-ci il agit au-dehors comme s'il n'agissait pas. Voilà notre modèle, conclut-il : nous devons avoir, premièrement, au-dedans de nous et pour nous-mêmes, une vie très parfaite par une continuelle application de notre entendement et de notre volonté à Dieu. Puis nous pourrions sortir au-dehors pour le service du prochain, sans préjudice de notre vie intérieure... (La doctrine spirituelle, V^e principe, ch. I, art. 2).

La vénérable Ursuline est bien près de réaliser un tel idéal ! On ne sent pas chez elle de dualité qui la fasse souffrir, du moins pas de façon habituelle. La « vie mixte de cette qualité » était sa vocation qu'elle aimait par-dessus toute autre (*Écrits*, t. 3, p. 321) et en laquelle elle avait trouvé l'unité de son être.

Deux remarques s'imposent toutefois, si on veut saisir pleinement la pensée de la Vénérable. D'abord, elle est beaucoup plus accueillante à l'action que ne paraît l'être le P. Lallemand. Jamais, par exemple, elle n'aurait écrit : « Ne nous donnant pas tout entiers aux autres, et ne nous appliquant aux fonctions extérieures que comme par manière de divertissement, pour ainsi dire... » (*loc. cit.*). Elle-même se livrait entièrement au prochain et, semble-t-il, ne voyait pas là de problème. Ensuite, dans les conseils qu'elle donne aux autres – lesquels ne passent pas nécessairement par la voie contemplative – elle insiste beaucoup plus sur l'union de volonté au moment de l'action, que sur celle de l'entendement.

N'estimez pas non plus votre vie misérable pour être dans l'embarras des affaires, écrit-elle à son fils en 1659 : les saints ont souvent passé par d'autres bien plus épineuses. Lorsqu'il vous sera utile d'avoir cette présence de Dieu actuelle, fixe et arrêtée, qui vous semble incompatible avec tant de soins, il vous la donnera. Vous la possédez en une manière en faisant la volonté de Dieu (Lettres, t. 2, pp. 145-146).

L'année précédente, après avoir souhaité discrètement à dom Claude la grâce de la voie contemplative, elle était revenue sur le même point :

Quand une fois Dieu a fait présent à une âme du don de sagesse et de celui d'entendement (...), les distractions ne nuisent point. Je prie sa bonté de vouloir vous départir l'un et l'autre pour sa plus grande gloire, pour votre sanctification, et pour le bien des

âmes qu'il a soumises à votre conduite. Je ne sais si vous ne goûtez point tellement les douceurs de l'union, que l'action passe en votre esprit pour une distraction. L'action émanée des sources dont je viens de parler est une espèce d'oraison, parce qu'elle vient de Dieu et se termine à Dieu. Ainsi ne vous affligez point dans vos emplois, et ne distinguez point ce qui est le plus parfait, sinon dans l'état où vous êtes, et où vous ne vous êtes pas mis de vous-même. Quand on appartient à Dieu, il faut le suivre où il veut ; et il en faut toujours revenir à ce point de se perdre dans sa sainte volonté. J'estime que c'est ce que l'Esprit de Dieu veut dire dans l'Écriture : « Elle aura nom, ma volonté est en elle » (Ibid., pp. 124-125).

Dans les *Constitutions* manuscrites des Ursulines de Québec, rédigées en 1647 par le P. Jérôme Lallemand, s.j. – un cousin peut-être du P. Louis – et en collaboration très étroite avec Marie de l'Incarnation, nous retrouvons cette même doctrine, plus clairement élaborée. On y invite les sœurs à rechercher surtout les « extases d'actions » :

Elles sortiront de l'oraison avec une actuelle disposition de faire en perfection au moins la première chose qui se présente à faire, et cela étant, il y a sujet d'espérer qu'elles mériteront une grâce qui leur fera faire toutes les autres actions de la journée de mieux en mieux. Ce sont ces extases d'actions que les sœurs doivent rechercher et désirer et non pas celles qui ont paru aux oraisons de quelques saintes âmes, dont elles se doivent réputer entièrement indignes (f. 34 ab).

Plus loin on explique de quelles manières concrètes il sera permis à l'entendement de retourner à Dieu au milieu de l'action :

Quoiqu'il soit véritable que le temps consacré à la méditation étant passé, le plus bel emploi que puisse avoir l'entendement est d'assister la volonté en la parfaite exécution des autres choses qu'il y a à faire pour plaire à Dieu, toutefois, en plusieurs cas, il doit avoir permission de retourner à Dieu : le premier est pendant les oraisons vocales pourvu qu'on soit attentif à ce qu'on prononce et à ce qu'on doit observer de cérémonie en public, lorsqu'elles sont d'obligation ; le second, quelques fois le jour, aux visites du Saint Sacrement, pour entre autres y communier spirituellement ; le troisième, au signal de quelque cloche ou autres marques qui, les faisant souvenir de Dieu, les porte à lui dire brièvement l'état de leurs affaires, et ce que la disposition du cœur présente fournira sans aucune autre recherche ; le quatrième, si sans aucun déchet ou altération de la perfection des ouvrages qu'elles ont en main, et sans aucune violence de la tête et de l'esprit de grâce qui les conduit, elles peuvent par des appréhensions de la foi conserver une certaine présence de Dieu, comme regardant de ses yeux et ce qu'elles font et à la façon avec laquelle elles le font, car lors il sera permis à l'entendement de s'y appliquer, mais il faut que ce soit sans aucune attache, avec une disposition leste et prête à suivre l'ordre, les mouvements de la sainte volonté de Dieu pour la perfection des ouvrages qu'elles ont en main.

Et il serait souhaitable que l'esprit eût une si grande pente à ce saint exercice de l'oraison mentale, ou conversation avec sa divine Majesté, qu'au défaut d'autre emploi et occupation, il y retombât toujours de lui-même comme dans son centre (f. 35 ab).

Ce dernier paragraphe décrit bien l'attitude personnelle de Marie de l'Incarnation. Et il faut ajouter que, chez elle, cette retombée en Dieu se faisait passivement, mystiquement, sous la poussée de l'amour infus. Une confiance de la fin de sa vie laisse soupçonner combien son état était devenu simple.

Si les affaires, soit nécessaires, soit indifférentes, écrit-elle en 1670, font passer quelques objets dans l'imagination, ce ne sont que de petits nuages semblables à ceux qui passent sous le soleil, et qui n'en ôtent la vue que pour quelque petit moment, le laissant aussitôt en son même jour. Et encore, durant cet espace, Dieu luit au fond de l'âme, qui est comme dans l'attente, ainsi qu'une personne qu'on interrompt lorsqu'elle parle à une autre, et qui a néanmoins la vue de celui à qui elle parlait. Elle est comme l'attendant en silence, puis elle retourne dans son intime union. Soit qu'elle se trouve à la psalmodie, soit qu'elle examine ses fautes et ses actions, ou qu'elle fasse quoi que ce soit, tout va d'un même air, c'est-à-dire que l'âme n'interrompt point son amour actuel (Lettres, t. 2, p. 462).

Amor meus, pondus meum ! C'est là tout le secret de l'union à Dieu, aussi bien dans la prière que dans l'action. Marie de l'Incarnation n'enseigne pas autre chose. Et quant à la voie particulière à suivre, voie contemplative ou voie commune, elle conseille de s'en remettre entièrement à Dieu et « toujours revenir à ce point de se perdre dans sa sainte volonté ».

Ottawa, Fernand Jetté, omi

LA FOI DE XAVIER EN LA PRIÈRE DE L'ÉGLISE

François Xavier est un familier de Dieu. Ses compagnons attestent avec quelle ferveur il s'adonna aux *Exercices spirituels* selon la méthode de son Père, Ignace de Loyola, et ses écrits restent tout imprégnés de leur doctrine. La présence de Dieu lui est familière, cette présence qu'il cherchait assidûment au cours de longues nuits de contemplation, au dire de ses contemporains. Xavier fait volontiers allusion aux immenses consolations et lumières dont Dieu l'a comblé¹ ; mais il ne décrit jamais ce qu'est son oraison, il n'a pas laissé de « journal spirituel ». Il est un point cependant sur lequel il est intarissable, c'est l'union intime entre sa prière et celle de ses frères et de tous leurs amis ; constamment il les presse de coopérer à sa mission par leur intercession auprès de Dieu.

Rien de plus banal, semble-t-il, que d'inviter les membres de l'Église à prier pour le succès de l'entreprise missionnaire. Mais, à soutenir que beaucoup ne voient là guère autre chose qu'une clause de style, durcirait-on les choses à l'excès ?

Qu'en pense le missionnaire qui lance cet appel à la prière ? Sans doute, il partage la foi de tous les chrétiens en la valeur de cet acte surnaturel. Mais il ne lui est pas si facile d'y reconnaître la source même de son élan, la force qui dote d'efficacité sa parole, la lumière qui discerne entre l'authentique et l'illusoire. Plus spontanément peut-être, plus « naturellement », le missionnaire qui se trouve directement affronté à l'immensité du labeur et peine sur des obstacles redoutables, sera tenté de ne voir dans la prière de l'Église qu'un secours bien faible à son action, une mince consolation à ses épreuves, ou même, parfois, un alibi trop commode derrière lequel chacun peut se dérober aux engagements concrets et à l'effort persévérant. Comment, au siècle de l'efficacité, ne serions-nous pas tous quelque peu contaminés par un certain mépris à l'égard de ce qui échappe à toute mesure et n'opère que dans l'invisible ?

Raison de plus pour nous mettre à l'écoute d'un « bon serviteur du Royaume » comme François Xavier. L'appel à la prière occupe une place éminente dans ses écrits. C'est pour lui infiniment plus qu'une invitation à une coopération partielle, accessible à tous les chrétiens à défaut d'autre chose ; c'est sa vie même, parce que, s'il venait par impossible à se trouver isolé de la prière de l'Église,

il se sentirait totalement nu et désarmé devant la tâche missionnaire. Aussi exprime-t-il avant tout la certitude d'être porté par cette prière, plutôt qu'il n'engage ses correspondants à s'y adonner.

Dieu me comble de tels bienfaits par vos prières et le souvenir continuel que vous avez de moi en me recommandant à lui, que, malgré votre absence corporelle, Dieu notre Seigneur me donne par votre aide et faveur, je le reconnais, de sentir la multitude infinie de mes péchés et m'accorde des forces pour aller parmi les païens ; ce dont je rends à Dieu de grandes actions de grâces, ainsi qu'à vous, mes frères bien-aimés ².

intercession

Pour Xavier, nul doute possible. Il n'est rien, lui-même. En son cœur, la volonté de servir Dieu est sans cesse entamée par la lâcheté, la négligence, la malice. Ses fautes devraient le rendre impropre à sa mission. Mais, de sa misère même, jaillit sa force.

Déclarant son intention d'évangéliser le Japon, au péril de sa vie, il explique aux pères de Goa :

Nous vivons avec grand espoir que Dieu nous fera cette faveur, car nous nous défions totalement de nos forces ; nous mettons toute notre espérance dans le Christ notre Seigneur, dans la très sainte Vierge Marie sa mère et dans les neuf chœurs des anges ; parmi eux, nous prenons pour protecteur spécial saint Michel archange, prince et défenseur de toute l'Eglise militante ; avec grande confiance en cet archange, particulièrement commis à la garde du grand royaume du Japon, nous nous recommandons à lui tous les jours, et, en même temps, à tous les autres anges gardiens qui ont le soin spécial de prier Dieu notre Seigneur pour la conversion des Japonais dont ils ont la garde... Nous avons magnifique confiance que toutes nos négligences et fautes à ne pas nous recommander comme nous le devons à toute la cour céleste, les bienheureux de notre Compagnie y suppléeront là-haut, en ne cessant de présenter nos pauvres désirs à la Très Sainte Trinité ³.

1 / Je me référerai aux textes choisis que j'ai publiés sous le titre *Saint François Xavier*, dans la collection « Les Ecrits des Saints », aux éditions du Soleil Levant, Namur 1961 (sigle : SFX). Cf. Lettre aux pères de Rome (20 janvier 1548), n° 4 ; SFX, p. 64 ; et Lettre aux pères de Goa (5 novembre 1549), n° 24 ; SFX, p. 114. Dans les textes cités, les soulignements sont de la rédaction de la revue.

2 / Lettre aux pères de Rome (15 janvier 1544), n° 14 ; SFX, p. 35.

3 / Lettre aux pères de Goa (5 novembre 1549), n° 49 ; SFX, p. 128.

4 / *Ibid.*, n°s 51-52 ; SFX, p. 130.

5 / Outre les textes déjà cités, voir SFX, pp. 67, 77, 83 et 143.

Voilà une pléiade magnifique d'alliés pour obtenir l'intervention souveraine de Dieu dans l'accomplissement de sa mission. Mais sa propre prière, si elle restait isolée, manquerait de la puissance et de la persévérance nécessaires, pour mériter leur concours. La seule issue est, pour lui, de s'insérer, de se fondre dans la prière de l'Eglise :

Il importe fort à notre consolation de vous faire part d'un lourd souci de notre vie, afin que vous nous aidiez de vos sacrifices et prières. C'est le suivant : notre méchanceté continuelle et nos grandes fautes sont manifestes pour Dieu notre Seigneur ; aussi vivons-nous dans la juste crainte qu'il cesse de nous donner faveurs et grâces pour entreprendre de le servir et persévérer jusqu'au bout, à moins d'un sérieux amendement de notre part. C'est pourquoi il nous faut prendre pour intercesseurs sur la terre tous les membres de la bénié Compagnie du nom de Jésus, avec tous ses fidèles amis, afin que, par leur intercession, nous soyons présentés à notre sainte mère, l'Eglise universelle, épouse du Christ, notre Seigneur et notre Rédempteur, en qui nous croyons fermement et sans hésitation, et nous nous confions pour recevoir d'elle partage de ses nombreux et infinis mérites.

Et en outre, afin que, par elle, nous soyons présentés et recommandés à tous les bienheureux du ciel, spécialement à Jésus Christ, son Epoux, notre Rédempteur et Seigneur, et à la très sainte Vierge, sa Mère, pour qu'ils nous recommandent continuellement à Dieu, le Père éternel, dont tout bien naît et procède ⁴.

Parmi les missionnaires suscités par l'Esprit au cours des âges, Xavier est apparemment l'un des plus solitaires, presque toujours loin de ses confrères et de ses compatriotes. Mais il est tout le contraire d'un homme seul. Au regard de sa foi, c'est l'Eglise tout entière, céleste et terrestre, qui est présente en lui, priante avec lui, agissante par lui, pour annoncer le Christ aux peuples. Il n'est que le signe visible d'une action essentiellement communautaire dans laquelle toute l'Eglise est engagée pour faire remonter l'humanité au Père.

Sur la prière de l'Eglise repose son espoir de s'amender et la certitude d'une suppléance efficace à ses déficiences personnelles, afin que la parole de Dieu soit proclamée sans adultération. Grâce à elle, il discerne plus lucidement la volonté divine et se sent pressé de l'accomplir ⁵. Fort de sa puissance, il est prêt à affronter n'importe quel péril. Qui ne connaît son intrépide obstination à s'embarquer pour l'île du More que tous les récits peignaient sous les plus sombres couleurs, attribuant en particulier aux habitants le goût d'user très libéralement du poison à l'égard de leurs hôtes ? Mais Xavier se sent appelé et se refuse à toute protection naturelle :

Beaucoup de mes amis et fidèles m'ont sollicité de ne pas me rendre en un pays aussi dangereux. Voyant qu'ils ne pouvaient m'en détourner, ils m'offraient beaucoup

d'antidotes contre les poisons. Quant à moi, je les remerciais vivement de leur amour et bienveillance, mais ne voulais pas m'alourdir d'une crainte qui m'était étrangère ; surtout j'avais placé tout mon espoir en Dieu et ne voulais en rien perdre ; aussi me suis-je abstenu de prendre les antidotes qu'ils m'offraient avec tant d'amour et de larmes. Je leur ai demandé d'avoir, dans leurs prières, continuel souvenir de moi ; c'est bien le remède le plus sûr qu'on puisse trouver, en fait de contre-poison ⁶.

L'hostilité des hommes, le froid ou le chaud, la faim, la tempête, le déchirement intime du péché, l'angoisse missionnaire devant les foules sans pasteur sont ses habituels compagnons de voyage. Mais Xavier marche, libre et assuré, puisque l'Esprit le conduit, grâce à l'intercession de ses frères.

Si grand est mon besoin de votre continuelle assistance spirituelle, que de multiples expériences m'ont appris comment, par votre intercession, Dieu notre Seigneur m'a aidé et protégé dans de nombreuses peines du corps et de l'esprit ⁷.

action de grâces

Rien n'est plus étranger à l'esprit de Xavier que de s'attribuer un mérite personnel. Ses succès missionnaires, le renversement imprévisible d'obstacles de prime abord insurmontables, le courage à poursuivre sa mission, il attribue tout à la grâce divine. Partout il discerne la présence et l'action de Dieu ; toujours il reconnaît tout devoir à l'intercession de l'Eglise, et en particulier de ses frères de la Compagnie de Jésus. Il aime à le dire, et l'action de grâces forme la trame de ses lettres.

Entraîné dans le torrent de l'Amour trinitaire, il ne trouve pas assez de mots, il ne se sent pas le cœur assez large pour rendre grâces dignement à l'insondable Amour. Aussi ne cesse-t-il de convier ses frères, et à travers eux l'Eglise entière, à unir leur voix à la sienne pour amplifier sans mesure le cantique d'action de grâces.

Je vous rends compte de l'ampleur de ma dette à votre égard, afin que vous m'aidiez à m'acquitter, car seul je ne saurais le faire ni envers Dieu ni envers vous ⁸.

6 / Lettre aux pères d'Europe (10 mai 1546), n° 4 ; SFX, p. 59.

7 / *Ibid.*, n° 10 ; SFX, p. 61. Cf. pp. 66-67, 78, 83, 102-113, 161.

8 / Lettre aux pères de Rome (20 janvier 1548), n° 21 ; SFX, p. 67.

9 / SFX, pp. 35, 67, 78, 130.

10 / SFX, pp. 111, 134.

11 / Lettre aux pères de Goa (5 novembre 1549), n°s 42-48 ; SFX, pp. 124-128. Cf. aussi SFX, p. 113.

Grâces soient rendues à Dieu parce qu'il protège ses missionnaires des tentations du péché ou les amène au repentir⁹, parce qu'il leur ouvre de nouveaux champs d'apostolat et rend les cœurs perméables à leur prédication de l'Évangile¹⁰.

Grâces soient rendues aussi à Dieu pour la solitude, le dénuement, la persécution dont il comble son missionnaire. Pour des yeux charnels, il n'y aurait là qu'obstacles au service de Dieu. Xavier y discerne faveur éminente, car Dieu l'accule ainsi à fonder exclusivement sa vie sur l'Amour divin. Renonçant à toute illusion sur ses capacités personnelles, arraché au soutien vacillant des amitiés charnelles, le missionnaire se trouve libéré de ses entraves.

Dieu nous a fait de bien grandes et signalées faveurs en nous amenant dans ces régions d'infidèles (...) car nous n'avons personne en qui nous confier ni espérer, sinon Dieu, faute d'avoir ici parents, amis, connaissances, ou de baigner dans la piété chrétienne (...). De sorte qu'ici, il nous fait cette grande faveur que les créatures nous obligent et nous aident à ne pas négliger de mettre toute notre foi, espérance et confiance en sa divine bonté...

Pour l'amour de notre Seigneur, aidez-nous à rendre grâces pour des faveurs si grandes, afin de ne pas tomber dans le péché d'ingratitude...

Nous avons encore à vous faire part d'autres faveurs accordées par Dieu et dont, par sa miséricorde, il nous donne connaissance; aidez-nous à en rendre sans cesse grâces à Dieu.

Voici : dans les autres pays, les moyens d'existence corporels se trouvent d'ordinaire en abondance et sont pour les appétits désordonnés motif et occasion d'y trouver leur compte (...). D'où des infirmités corporelles et même spirituelles.

En nous amenant dans ces contrées dépourvues de pareille abondance, Dieu nous a donc fait grande faveur, si bien que la terre nous refuserait le superflu, même si nous voulions le donner au corps...

Nous sommes pour ainsi dire contraints de vous faire connaître une faveur que Dieu notre Seigneur semble nous réserver, afin que par vos sacrifices et prières vous nous aidiez à ne pas nous en rendre indignes.

Voici : un grand nombre de Japonais sont bonzes; ceux-ci jouissent d'une grande autorité (...). Il existe une telle divergence d'opinions entre eux et nous sur le sentiment de Dieu et la manière dont les peuples doivent se sauver, qu'il n'y aura rien d'étonnant à ce qu'ils nous accablent de persécutions, plus que de contradictions (...). Quant à nous, nous ne leur chercherons pas querelle, mais nous ne renoncerons pas, pour les éviter, à parler de la gloire de Dieu et du salut des âmes¹¹...

Détachement libérateur, qui multiplie à l'infini l'efficacité apostolique du missionnaire, parce qu'il le livre à Dieu sans retour, ni condition, ni limite. Mais, pour Xavier, il est clair que, sans l'intercession de l'Eglise, il ne pourrait entrer ni persévérer dans cette voie, ni en rendre juste gloire à Dieu. Son appel insistant à ses frères, à leurs amis, et, par-delà leur cercle restreint, à toute l'Eglise, est l'expression de cette conviction, pour lui vitale. Mais, réciproquement, le sens vécu de la prière communautaire dont il bénéficie l'engage toujours plus profond dans le dépouillement de soi et l'adoration de Dieu.

« celui qui donne la croissance, dieu »

Dans un tel climat spirituel, l'action missionnaire n'est plus exposée à déviation. La tentation de se targuer de mérites personnels, comme celle de se réfugier dans l'inertie, sont surmontées. Arraché à l'isolement, le missionnaire se perçoit comme la fine pointe et le signe sensible d'une action ecclésiale qui le déborde de toute part ; il se nourrit du dynamisme de l'Eglise, fait tout entier d'obéissance au Christ, comme le Christ est obéissant au Père.

Le missionnaire a son rôle à tenir dans cette action immense, mais, vivifié par la prière de l'Eglise, il se sait environné, assiégé, emporté par la grâce du Christ.

Cette vision communautaire et christocentrique, Xavier invite de façon pressante le père Gaspard Barzée, l'un de ses plus chers disciples, à la faire sienne. Il lui demande, en effet, de méditer chaque jour les points suivants :

Premièrement, rechercher beaucoup d'humilité à propos des prédications, en attribuant d'abord tout à Dieu très parfaitement.

Deuxièmement, j'aurai devant les yeux le peuple, considérant comment Dieu a donné au peuple dévotion pour entendre sa parole, et comment, par égard pour cette dévotion, il m'a donné grâce pour prêcher, et au peuple dévotion pour m'écouter.

M'appliquer à beaucoup aimer le peuple, considérant ma dette envers lui, puisque Dieu, par son entremise, m'a donné grâce pour prêcher.

En outre, je considérerai comment ce bien m'arrive par les prières et les mérites des membres de la Compagnie qui, avec grande charité, amour et humilité, demandent

12 / Troisième instruction au P. G. Barzée (avril 1552) ; SFX, p. 155.

13 / Cf. Actes 13, 2-3 et 14, 26 ; 2 Cor. 1, 8-11 ; Eph. 6, 19-20 ; Col. 4, 2-3 ; 1 Tim. 2, 1-8.

à Dieu grâces et dons pour les membres de la Compagnie, en vue d'une plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes.

*Penser sans cesse à quel point je dois m'humilier, puisque ce que je prêche n'est nullement mien, mais un don de la libéralité divine. Avec amour et crainte, user de cette grâce comme quelqu'un qui doit en rendre un compte strict à Dieu notre Seigneur ; me garder de rien m'attribuer, sinon une multitude de fautes, de péchés, de vanités, de négligences, d'ingratitude, envers Dieu comme envers le peuple et les membres de la Compagnie, par égard pour qui Dieu m'a donné cette grâce*¹².

Très évidemment, c'est sa vie même, son attitude la plus intime, que Xavier livre ainsi à son compagnon. Il s'est pleinement assimilé l'enseignement de Paul : *Moi j'ai planté, Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui donnait la croissance* (I Cor. I, 6). Cette certitude de foi l'engage à la prière, et le renvoie à une insertion toujours plus profonde dans la prière de l'Eglise¹³. Mais, à son tour, cette prière ecclésiale alimente et fait croître sa foi au Christ, missionnaire du Père, sans qui nul n'est capable d'accéder à l'Amour trinitaire et encore moins d'en ouvrir l'accès à d'autres hommes.

Toulouse, Charles Couturier, sj

LA PRIÈRE APOSTOLIQUE DE SAINT PAUL

Un grand connaisseur de saint Paul, Mgr L. Cerfaux, notait en 1954 :

Les études consacrées à la prière de saint Paul sont relativement peu nombreuses. Rechercher les causes de cette sorte de carence de la science ne manquerait pas d'intérêt. Peut-être préférons-nous pour notre repos les travaux qui engagent moins notre vie et, pour notre facilité, ceux qui permettent de nous mouvoir dans le monde des idées plutôt que dans celui des sentiments ou des états d'âme ¹.

Si actuellement encore nous manquons d'un ouvrage catholique de base, plusieurs articles de revues et des notes éparses dans les commentaires comblent peu à peu la lacune signalée. Nous relevons ici plus spécialement les études concernant la prière apostolique de Paul mais en donnant d'abord un aperçu de sa vie de prière en général.

l'apôtre en présence de dieu

Ce titre de l'étude de Mgr L. Cerfaux nous rappelle un trait essentiel de la vie de prière de Paul : son théocentrisme.

1 / L'événement de Damas nous donne « un point solide auquel s'attachent les manifestations de sa vie de prière » (p. 470). Encore faut-il que nous n'estompions pas un aspect essentiel de cet événement. Paul n'est pas un converti, mais un appelé : « Son expérience prolonge celle des prophètes de l'Ancien Testament (...). Dieu l'a appelé, lui faisant connaître le Christ, pour qu'il l'annonce aux Gentils ; la vision du Christ glorieux au chemin de Damas a réalisé cet appel de Dieu » (pp. 471 et 473). L'initiative vient du Père. Tous les textes sont formels : « Quand celui qui... m'a mis à part et appelé... daigna révéler son Fils en moi (ou à moi) » (Gal. 1, 15 et ss.) ; « Dieu m'a appelé d'en haut dans le Christ Jésus » (Phil. 3, 14), etc.

Vers qui Paul, appelé, va-t-il tourner son âme qui a soif de Dieu ? Vers Dieu le Père qui l'appelle et lui montre son Fils, ou vers le Christ, l'image qui lui est montrée ? Ce n'est pas tout à fait la même chose de regarder l'image ou celui qui la montre. Et l'option qui se présente à nous peut avoir beaucoup d'importance pour la vie profonde de saint Paul. Celui-ci ira-t-il au désert pour s'entretenir avec le Christ, comme le veut le P. Lebreton, ou pour s'entretenir avec Dieu le Père ? Nous avons en tout cas le droit de nous représenter que Paul, appelé par Dieu, le Dieu de ses pères, reste d'abord en contact avec lui (p. 474).

2 / *Le Dieu dont parle continuellement saint Paul, c'est le Dieu de l'Ancien Testament, le père de notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est révélé dans sa paternité vis-à-vis du Christ, mais reste le Dieu transcendant du mysterium tremendum (...). Chez les prophètes, la mainmise de Dieu sur leur vie durait des mois et des années; pendant ce temps ils exécutaient leur mission sans qu'il fût besoin de nouvelles visions: ils restaient, depuis leur appel, sous l'emprise divine et dans un commerce avec Dieu de nature intime, expérimentale. Nous avons toute raison de croire que Paul s'est trouvé devant Dieu dans cette même attitude expérimentalement vécue. Les textes nous paraissent le suggérer (p. 474).*

Paul fait souvent allusion à ses relations avec Dieu, notamment en recourant aux formules « devant Dieu » et « en face de Dieu ». « Ne pouvons-nous pas conjecturer que ces formules qui se répètent comme si elles hallucinaient saint Paul (...) cachent une frange d'expérimentation ? » (p. 475).

3 / « Toutes les formules de prière s'adressent à Dieu, jamais au Christ » (p. 475). De nombreux auteurs supposent, à partir d'un passage de la deuxième aux Corinthiens, que l'Apôtre s'adressait normalement pour ses prières au Christ. Or la formule : « J'ai invité (παρεκάλειν) trois fois le Seigneur à écarter de moi l'ange de Satan » (2 Cor. 12, 8) est tout à fait exceptionnelle.

Il suffit de remarquer que le Verbe (παρεκάλειν) n'appartient pas, chez saint Paul du moins, au formulaire de la prière. Dans sa vision, Paul converse familièrement avec le Christ et lui fait une demande: ce n'est pas l'attitude de la prière, mais plutôt celle de l'amitié confiante (p. 476). Concluons donc que les rapports de saint Paul avec le Christ ne sont pas d'abord ceux de l'homme avec son Dieu dans une vie de prière. Elles ressemblent bien plutôt, transposées dans l'ordre religieux, à celles du serviteur (δούλος) avec son Maître (κύριος) (p. 479).

Après quelques réflexions sur la mystique de l'Apôtre, notre auteur conclut :

Toute cette vie de prière de Paul, qui orchestre sa vie apostolique, et toute sa vie apostolique se passent « en présence de Dieu », c'est-à-dire de Dieu le Père, et (...) c'est là le centre le plus important de sa vie religieuse. Rien n'empêche après cela qu'on étudie l'amitié religieuse, unique au monde, que Paul a nouée avec le Christ. Il a vécu dans l'intimité du Fils de Dieu. Apparitions, révélations sans doute multipliées, toutes ces expériences portaient aussi de la vision de Damas. Il a aimé d'un amour d'homme ce Christ qui nous a aimés en nous révélant l'amour de Dieu, il l'a aimé d'un amour de

1 / L. CERFAUX : *L'Apôtre en présence de Dieu. Essai sur la vie d'oraison de saint Paul*, dans *Recueil L. Cerfaux*, t. II, Gembloux 1954, p. 470; cf. pp. 469-481.

2 / L. CERFAUX : *La prière dans le christianisme primitif*. Voir le ch. III, *L'expérience de saint Paul et de ses églises*, dans *Recueil L. Cerfaux*, t. III, Gembloux 1962, pp. 258-260.

3 / L. CERFAUX : *A genoux en présence de*

Dieu (A propos de la prière d'Eph., 3, 14-19), dans *Bible et Vie chrétienne* 10 (1955), pp. 87-90. (Cf. *Recueil L. Cerfaux*, t. III, Gembloux 1962, pp. 310-312.) Voir aussi J. GALOT, s.j. : *L'Esprit Saint dans notre prière*, dans *Spiritus*, n° 15, pp. 152-164.
4 / St. LYONNET : *Un aspect de la prière apostolique « d'après saint Paul »*, dans *Christus*, n° 19, juillet 1958, pp. 222-229.

« serviteur » pour son « Seigneur » (...). Sous l'action de l'Esprit Saint il a partagé l'amour du Fils de Dieu pour son Père et il a su, expérimentalement, ce que signifie être fils de Dieu (p. 481).

Dans une autre brève étude ², Mgr L. Cerfaux nous dit que Paul fut « un homme de prière et, comme le Christ, *un révolutionnaire de la prière juive*. Sa révolution est venue s'encadrer parfaitement dans la réforme du Christ, tout en l'adaptant au monde gréco-romain » (p. 258).

Pour sauvegarder l'authentique esprit de la prière chrétienne, Paul doit combattre le formalisme juif qui menace d'être partiellement réintroduit par les judéo-chrétiens dans le culte nouveau. La liberté qu'il revendique doit pourtant être une liberté de bon aloi : il ne s'agira pas de satisfaire des curiosités comme le font la magie et les gnosés et comme c'est la tentation des Grecs. Au point de vue littéraire des formes nouvelles de prière introduites par Paul, il faut surtout signaler les hymnes qui « se rapprochaient sans doute des hymnes grecs » (p. 259) et les actions de grâces où Paul improvise magistralement. L'article met spécialement en relief la vie mystique de Paul.

L'extase était entrée dans sa vie par la vision de Damas ; à partir de ce moment, sa prière est souvent extatique. C'est une des caractéristiques de la piété paulinienne, qui d'ailleurs ne le détache ni du Christ, ni du christianisme apostolique. Car le Christ priaît lui aussi dans l'extase... L'extase de Paul le jette sur les traces du Christ et reproduit en lui, s'il est possible que l'homme se rapproche de Dieu, le sentiment de fils qui fondait la conscience mystérieuse de Jésus. Sa prière sera une prise de conscience, par l'Esprit Saint, de la qualité de fils de Dieu qui nous est communiquée dans le Christ (p. 258).

Le rôle du Saint Esprit dans la prière (Rom. 8, 26 ss. ; 1 Cor. 2, 7-13 ; Gal. 4, 6 ; Eph. 3, 16 ss.) est encore spécialement souligné dans une étude de Mgr L. Cerfaux ³ sur la « solennelle prière à la Paternité » (Eph. 3, 14-19) que Paul a composée « pour que nous obtenions la grâce de prier comme lui » (p. 310).

Finiés les révélations qui anéantissaient l'homme devant le mystère effrayant de la divinité. Le mystère reste, et nous avons la force de supporter sa lumière ; nous avons avec nous l'Esprit du Fils de Dieu, l'Esprit qui fait les fils et en lui nous crions : Abba ! Père ! (...) L'Esprit Saint nous fait lever la tête et contempler notre Père. Nous osons ce que les autres ont osé : comprendre avec tous les saints les abîmes de Dieu (p. 310).

une lutte avec dieu

Le P. Lyonnet entend nous présenter « un aspect de la prière apostolique d'après saint Paul ⁴ ». Dans toutes les prières que nous rapportent les épîtres, « prières d'action de grâces ou prières de demande, prières de Paul ou prières des fidèles (...), chaque fois que l'objet en est spécifié, il s'agit toujours du règne de Dieu à promouvoir » (p. 223) et Paul envisage toujours une prière qui se fait « avec une insistance extrême » (cf. Rom. 15, 30 ; Col. 2, 1 ; 4, 12 ; 1 Thess. 2, 9, etc.). Il « parle d'une lutte que l'apôtre soutient avec Dieu pour le salut des âmes qui lui sont confiées » (p. 225).

L'intensité de la supplication nous rappelle la hardiesse dont témoignaient les prières d'Abraham (Gen. 18, 17-39) et de Moïse (Exode 32, 11-14 et 30-32) et la recommandation du Christ (Luc 11, 5-8).

L'image de la lutte employée pour la prière pourrait nous induire en erreur. Il ne s'agit pas de nous représenter Dieu comme un maître inflexible, mais la métaphore doit être comprise à la lumière d'autres points de doctrine, et le P. Lyonnet s'en explique :

Sans exercer aucune pression sur Dieu, sans viser le moins du monde à changer la volonté de Dieu qui ne saurait être qu'une volonté d'amour, la prière, elle-même effet de la grâce de Dieu, a pour but de rendre l'instrument apostolique apte à remplir son rôle d'instrument de Dieu et de permettre ainsi à Dieu de réaliser en nous et dans l'humanité entière ses desseins d'amour. Loïn d'entrer en conflit avec les « nécessités du ministère », une telle prière y trouve bien plutôt sa raison d'être : étant partie intégrante de notre tâche apostolique, y manquer, c'est manquer au premier chef à notre devoir d'apôtre (p. 229).

Le P. Lyonnet traitait *ex professo* de la prière apostolique. D'autres auteurs qui parlent de la prière en général – et qui ne sont donc pas sollicités par une thèse à défendre – soulignent cependant à l'envi la place centrale du souci missionnaire dans la vie de prière de Paul. Le P. Beaucamp, dans les limites fort restreintes d'une notice du Vocabulaire de Théologie biblique ⁵, est obligé de s'en tenir à l'essentiel. Le paragraphe qu'il consacre à la prière apostolique reprend d'abord les conclusions du P. Lyonnet. Chez Paul, « la prière apparaît nettement comme trait d'union à l'intérieur du Corps du Christ en construction » (Col. 8, 57). L'Apôtre commence généralement ses lettres par une action de grâces « pour les progrès des destinataires et en relatant ses prières pour que Dieu complète ses grâces » (*ibid.*).

une prière cristallisée autour de l'évangélisation

A. Hamman, dans sa longue étude sur la prière paulinienne ⁶ énumère diverses prières de demande (pp. 299-300) pour enchaîner ensuite sous le titre *Prière et Évangélisation*, par cette constatation :

« Derrière l'apparente multiplicité de ces demandes, il est aisé de découvrir l'unité qui provient de la vocation de Paul à l'apostolat. La prière de demande est cristallisée autour de l'évangélisation » (p. 300). La prière de l'apôtre « est soumission de son apostolat à la volonté et à la direction de Dieu ».

5 / P. BEUCAMP, art. *Prière* (Paul, col. 857-858) dans le *Vocabulaire de théologie biblique*, Éd. du Cerf, Paris 1962.

6 / A. HAMMAN, o.f.m. : *La prière. I. Le Nouveau Testament*, Éd. Desclée et C^{ie} 1959 (*La prière chez saint Paul*, pp. 245-337).

7 / Cf. ci-dessus note 1.

8 / L.-M. DEWAILLY, o.p. : *La jeune Eglise de Thessalonique* (Coll. *Lectio divina*, 37), Éd. du Cerf, Paris 1963, 158 pages.

9 / P. de LAPRADE : *L'action de grâces chez saint Paul*, dans *Christus*, n° 16, octobre 1957, pp. 499-511.

L'objet ordinaire de la prière de saint Paul est sa tâche apostolique : la fidélité des communautés évangélisées, leur patience dans les persécutions. Cette prière jaillit de la mission reçue ; elle est comme un ressourcement de sa tâche de missionnaire. Nulle part nous ne trouvons trace d'un tiraillement entre sa vie contemplative et sa vie active, entre Dieu et l'homme, entre mystique et apostolat, tant il est vrai que l'un et l'autre expriment une même démarche, dans une synthèse réalisée (pp. 301-302).

D'une étude de Mgr L. Cerfaux déjà signalée ⁷ nous relevons pour notre sujet deux affirmations : « Paul est un homme de prières. Selon les mœurs juives du temps, il ajoutait aux prières liturgiques des prières libres, surrogatoires, aussi longues que possible » (p. 475), mais

L'objet ordinaire de la prière de saint Paul à Dieu sera sa tâche apostolique, la persévérance de ses chrétiens, leur foi, leur espérance, leur charité, leur patience dans les persécutions, leur connaissance du mystère du Christ et par là même le succès de sa propre vie apostolique, prière apostolique marquée au coin de la mission reçue de Dieu (p. 478).

Tous les auteurs sont également catégoriques. Nous sommes heureux de pouvoir, avec le P. Dewailly ⁸, vérifier leurs dires dans une étude détaillée, du moins pour ce qui concerne les deux premières lettres de l'Apôtre. L'auteur commence et conclut lui aussi par une déclaration de principe :

En fait, la prière de Paul – telle qu'elle apparaît en ses lettres, mais comment supposer qu'elle était d'autre nature au fond de son cœur ? – ne s'intéresse à rien d'autre qu'à sa mission, à sa mise en œuvre, à son développement, au résultat qu'elle doit obtenir (p. 59).

La prière de Paul condense tout ce qu'il sait et tout ce qu'il peut penser de sa mission, tout ce qui bouillonne en son cœur dès qu'il est « en présence de notre Dieu et Père » (p. 60).

L'action de grâces pour le salut donné en Jésus Christ

Quand l'Apôtre songe à ses chrétiens de Thessalonique, c'est la reconnaissance qui domine en son âme mais une reconnaissance qui devient, dans la prière, la forme la plus délicate et la plus exquise de la supplication.

Dans ce que Dieu a fait déjà pour la jeune église, écrit le P. Dewailly, Paul trouve matière à action de grâces continue (1 Thess. 1, 2-3 ; 2, 13 ; 2 Thess. 1, 3 ; 2, 13), mais l'action de grâces semble par avance inclure tous les progrès qui sont encore à réaliser (...). Paul sait très bien en effet que si la victoire est assurée, tout est loin d'être terminé de ce que Dieu a confié aux hommes. Il faut supplier Dieu de continuer sa puissance par ses envoyés. Paul pense à ses convertis « à tout moment » (1 Thess. 1, 2 ; 2 Thess. 1, 3. 11 (...)). Il demande à Dieu et au Seigneur d'aplanir son chemin vers eux pour compléter ce qui leur manque (p. 59).

Le P. Pierre de Laprade, s.j., nous renseigne justement sur la place que tient l'action de grâces chez saint Paul ⁹.

L'Apôtre commence généralement ses lettres par une action de grâces et il en parle comme d'une attitude constante du chrétien. Il ne pense pas à une formule de politesse, car qui oublie de dire merci n'est qu'un mal élevé alors que, pour Paul, celui qui ne remercie pas dans l'action de grâces est un pécheur (Rom. 1, 21), il manque à la justice (2 Thess. 1, 3 ; 2, 13).

On comprendra mieux ceci à partir de l'objet ou du motif de l'action de grâces. S'il faut rendre grâces à tout propos : la création (Rom. 1, 19 s.), la délivrance du péché (Rom. 7, 25), les charismes (1 Cor. 14, 18), la nourriture (Rom. 14, 6), etc., on le doit surtout pour les dons de foi, de charité et d'espérance (Rom. 1, 8. 11 ; Eph. 1, 15 ; 1 Thess. 1, 21 ; 2 Thess. 1, 3, etc.). Le premier chapitre de l'épître aux Colossiens nous révèle « le motif unique mais aux manifestations multiples » de l'action de grâces. Elle se réfère à l'œuvre que Dieu a réalisée dans le Christ et dans le chrétien : une œuvre qui appartient au passé, au présent et à l'avenir.

L'action de grâces paulinienne a (...) pour motif dernier et unique le salut en Jésus Christ, envoyé du Père. Là est son originalité (...) par rapport à l'Ancien Testament (p. 504).

Comment s'étonner dès lors que l'action de grâces apparaisse, après l'insistance du lutteur, comme la seconde grande caractéristique de la prière apostolique ?

Chevilly, Félix Gils, cssp

L'AME DE TOUT APOSTOLAT

Portant un *imprimatur* de 1912, le célèbre opuscule de dom Chautard (décédé en 1935) connu, jusqu'en 1947, dix-huit éditions françaises et fut traduit en dix langues ¹. Dès 1948, dans le cadre d'une enquête de *la Vie spirituelle*, M. le chanoine Lochet en reprenait le dessein et le titre. L'article a été depuis publié en plaquette.

L'Union à Dieu, Ame de tout Apostolat *par Louis Lochet*

Cette étude ² se présente comme une mise au point sur les rapports qui devraient unir la prière et l'action de l'apôtre. L'auteur rappelle les deux tendances extrêmes qui marquent plus ou moins les hommes d'action missionnaire : ou bien une certaine méfiance à l'égard des œuvres – on s'y prête plus qu'on ne s'y adonne – ou bien la tendance à juger que l'action se suffit à elle-même et purifie tout en quelque sorte. L'une et l'autre position accuse un manque de maturité. Seule, la véritable union à Dieu, définie comme « l'adhésion à la volonté du Père » est le principe « qui organise tout, pénètre tout, unifie tout ». L'action lui est liée comme le corps l'est à l'âme ; or, le corps est indispensable au plein épanouissement de l'âme, car – on le comprend de mieux en mieux – nous ne sommes pas deux, mais un.

On retrouve ainsi le sens et la nécessité de tous les exercices de piété, de la paix du cœur, de l'obéissance, de la charité entre apôtres, de l'esprit de mortification.

L'ensemble est un rappel clair, solide, de tout ce que chacun croit savoir, tout en l'oubliant souvent. Quelques exemples, montrant avec quelle aisance les saints ont fait l'un sans omettre l'autre, auraient illustré davantage un exposé quelque peu abstrait. On peut noter la convergence des idées exprimées avec « l'union pratique » du père Libermann. Dom Chautard avouait pour sa part son « admiration » devant ces chapitres des *Ecrits spirituels* du Vénérable. Mais son livre était déjà rédigé ! Le 8 août 1916, dans une lettre au P. Grizard, pour le remercier de l'envoi des *Ecrits spirituels*, il déplorait « qu'un petit opuscule (...) ne donne pas au public ce qu'il y a comme trésor de doctrine sur la vie spirituelle dans (notre) *Directoire* (...) de la page 25 à la page 179 ³. Nulle part, ajoutait-il, je n'ai trouvé ainsi condensée la spiritualité du XVII^e siècle (...). (J'y découvre) *la clef* pour classer tout ce qui se rapporte à l'ascétisme affectif et effectif ! »

Spiritualité de la Vie active

par Henri Sanson, sj

L'auteur, déjà connu par son étude sur « l'Esprit humain selon saint Jean de la Croix », vise spécialement les laïcs d'Action catholique ⁴. Il veut compléter les enseignements du grand docteur de la contemplation par une étude sur la vie active, car, affirme-t-il peut-être un peu trop rapidement, « nous n'avons pas rencontré un docteur de l'Eglise dont les écrits témoignent aussi spécifiquement des conduites de l'Esprit Saint dans l'action » (p. 11). Cette réflexion ne fera pas plaisir, sans doute, aux admirateurs de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Bernard, de saint François de Sales surtout, de saint Vincent de Paul qui est un quasi-docteur, etc. Et toutes les études récentes sur saint Paul ou les écrits spirituels d'une multitude de fondateurs ou de bons ouvriers apostoliques aux XIX^e et XX^e siècles, sans parler des enseignements du magistère, nous obligent à nuancer cette affirmation. En effet, quel est le but de l'auteur ? Montrer que la vie active du chrétien ne se réalise pleinement que dans le Christ – « ou, ce qui revient au même, dans l'Esprit Saint » (p. 14) – par « le rapport dialectique » des trois vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. Or cela n'a-t-il pas été l'idée fixe, en quelque sorte, de tous les vrais spirituels chargés de guider les hommes d'action dans la recherche de leur unité intérieure ? Ce numéro de *Spiritus* en donne quelques exemples et il ne prétend pas être exhaustif, loin de là.

Peu importe, ce livre mérite d'être goûté par ceux qui n'ont pas peur des lectures austères. Sous le couvert d'analyses minutieuses et souvent remplies de formules excellentes, il oriente son lecteur vers trois états d'âme qui se compénètrent d'ailleurs et se conjuguent :

1 / La prière est intimement liée à l'espérance et d'une certaine façon n'est que le moyen indispensable de la susciter, de l'entretenir et de l'augmenter suivant les besoins du moment.

2 / La « connaissance » est « un acte de foi approfondi. Elle est non seulement adhésion personnelle au Christ, mais encore adhésion personnelle dans une situation déterminée que l'on cherche à soumettre entièrement au Christ » (p. 145). Son rôle est de juger selon la volonté actuelle du Seigneur, ce qui suppose une science pratique de la parole de Dieu et de la tradition de l'Eglise, à la portée de tout chrétien humble et pur de cœur, assoiffé de Sagesse.

3 / La charité enfin est présentée comme le « dynamisme de l'action ». En effet, elle seule donne à l'action son caractère « d'ouvrière d'union dans l'humanité, afin de lui obtenir du Christ la grâce de l'unité » (p. 237).

1 / 240^e mille de l'édition française, Office français du Livre, Paris 1947, 310 pages.

2 / Fides, Montréal-Paris 1955, 47 pages.

3 / Cela correspond aux « Instructions aux Missionnaires », pp. 365-537 des *Ecrits spirituels*.

4 / Mappus, Le Puy-Lyon 1958, 322 pages 2^e édition, 1965.

5 / Editions Ouvrières, Paris 1962, 125 pages.

6 / Editions Ouvrières, Paris 1963, 108 pages.

Après chacune des trois parties, trois chapitres condensent sous une forme plus ramassée et moins abstraite les méandres de la thèse : la prière de l'homme d'action, la connaissance de l'homme d'action, l'action de l'homme d'action. En résumé, une vraie mine à exploiter, mais une mine d'idées plus que d'exemples ou d'expériences vécues et qui, disons-le sans aucune malice, auraient plus d'une fois besoin d'une traduction à l'usage du lecteur, même honnêtement cultivé.

Spiritualité missionnaire *par Michel Menant*

De tout autre caractère sont les trois livres suivants. D'un langage direct, vivant, ils abordent le même problème fondamental de l'union pratique d'une manière accessible à tous et très attrayante.

Tout d'abord, deux volumes, sortis des presses des Editions Ouvrières, s'adressent plus spécialement à des prêtres. Le premier, *Spiritualité missionnaire*, coordonne une suite d'articles parus dans la *Lettre aux Aumôniers*, jocistes surtout ⁵. L'auteur les a groupés en trois parties : fondements d'une spiritualité missionnaire ; exigences concrètes de l'esprit missionnaire ; dimensions de notre responsabilité missionnaire.

Ce livre assez court, écrit dans les perspectives de la « mission intérieure », est nourri de faits empruntés à la vie ouvrière et de textes bibliques qui les éclairent. L'abbé Menant a eu l'art de mettre en relief, à travers la vie concrète de l'aumônier, les lignes de force du véritable esprit apostolique qui veut atteindre le Christ dans la profondeur et la largeur de sa charité. Dans sa profondeur, il cherche le sens des plus pauvres, l'audace missionnaire, le désintéressement, la persévérance, le besoin d'annoncer, par tous les moyens que suggère la vraie sagesse, la parole de Dieu, enfin le sens missionnaire de son célibat. Quant à la largeur de cette charité, elle empêche l'apôtre de « sombrer dans un apostolat boutiquier » et elle étend son horizon jusqu'aux extrémités du monde, en lui donnant « un regard et une âme universelle comme l'Eglise de Jésus Christ ». Cette 3^e partie contient des pages très actuelles sur le sacrement de pénitence « qui purifie l'Eglise » et sur la messe, « geste missionnaire ».

Quelques pages aussi optimistes que réalistes sur l'espérance, vertu missionnaire, couronnent cet excellent opuscule, qui peut servir de vade-mecum à tous les ouvriers apostoliques soucieux de ne pas devenir des fonctionnaires ou des blasés.

L'Unité de la Vie spirituelle et de la Vie apostolique d'après Saint Paul *par Jean Huguet, du Prado*

Le titre indique clairement le sujet qui se rapporte directement à notre propos ⁶. Un petit livre, mais plein de bonnes choses coordonnées en des chapitres courts, substantiels, orientés vers la préparation d'oraison et la révision de vie. Dans une préface magistrale, Mgr Ancel en dit, sans emphase, tout le bien possible. Et vraiment, l'auteur a réussi avec maîtrise ce qu'il tentait : nous montrer l'Apôtre par excellence unifiant toute sa vie « en prenant le temps d'être Jésus Christ ». Avec sûreté, il a signalé que la grande tentation de tout missionnaire, c'est de ne pas assez s'effacer

devant le Seigneur Jésus et de mener l'entreprise apostolique « à ses frais ». Il veut bien obéir au Maître de la moisson et à l'Eglise, mais il sous-entend plus ou moins consciemment que c'est à condition « qu'on le laisse faire » selon ses petites idées. L'auteur nous détrompe hardiment, par l'exemple de saint Paul, et ne craint pas de faire entrevoir à ses lecteurs qu'il s'agit de se laisser prendre tout entier par celui qui manie l'instrument et, seul, lui donne son efficacité. On est heureux de voir rappeler d'une manière si authentique la vraie notion de l'apostolat, qui est une vocation à la sainteté... évidemment.

Mgr Ancel complète utilement les intentions de l'auteur, en précisant que l'attitude spirituelle décrite dans le livre est un *sommet* : « L'unité dans la vie, comme l'amour qui la conditionne, sont toujours et indissolublement un don gratuit du Seigneur et le résultat d'un effort indéfiniment renouvelé » (p. 19). On retrouve l'esprit des saints et la doctrine permanente de l'Eglise ; à ce point de vue, le livre peut paraître manquer d'originalité à ceux qui oublient que la véritable originalité consiste à repenser soi-même ce que l'Esprit Saint apprend aux hommes depuis longtemps. Ne serait-ce pas l'occasion d'une révision de vie ?

Comme s'il voyait l'invisible

Un portrait de l'apôtre d'aujourd'hui

par Jacques Loew

Tout récemment, le P. Loew a voulu décanter pour ainsi dire, en un petit livre de doctrine, les expériences spirituelles dont son apostolat – qu'on ne pourra pas accuser d'être trop conservateur – a été l'occasion ⁷. Le livre n'a plus rien de commun avec le « journal d'une mission ouvrière » et pourtant c'est le même esprit qui règne ici et là. D'une part les faits, de l'autre les conclusions à tirer pour un chacun. Tout l'intérêt du livre (abstraction faite de l'accent personnel qui l'imprègne et le rend si passionnant) réside dans le fait que cet apôtre de la masse, pour avoir été loyal avec les réalités de la vie moderne et de la vie surnaturelle, retrouve au contact des faits toutes les composantes de la spiritualité apostolique la plus traditionnelle... dans ce qu'elle a d'essentiel bien entendu. Le P. J. Huguet parlait de saint Paul et en déduisait les qualités de l'apôtre. Le P. Loew, lui, les découvre toutes d'après les observations qu'il a faites autour de lui et en lui. Il constate aussi, avec nostalgie, combien est minime la part que nous faisons à l'annonce de Dieu-Amour dans notre action quotidienne. Il ne bat pas son *mea culpa* sur la poitrine des autres : il reste modeste tout en se faisant fervent et véhément.

On ne résume pas un pareil livre ; on le lit et on le relit. Si l'on connaît un peu l'histoire de la spiritualité, on sera heureusement surpris de voir que l'apôtre de 1964, tout en se tenant parfaitement à la page de son temps, rejoint sans peine tous ceux qui ont parlé de la mission apostolique dans l'esprit de l'Eglise.

L'apôtre n'est pas un ouvrier de plus dans l'usine (...). Il n'est pas un militant de plus, c'est la spécialité admirable des syndicalistes. L'apôtre, où qu'il soit, en usine ou ailleurs,

⁷ / Cerf, Paris 1964, 240 pages.

⁸ / A.-M. BESNARD, o.p., *Visage spirituel*

des temps nouveaux, Coll. « Lumière de la foi », Ed. du Cerf, Paris 1964, 96 pages.

c'est le témoin de Dieu, le prophète, l'envoyé de Jésus Christ : il n'entre dans aucune catégorie, il n'a pas d'autres références que Jésus Christ et l'Eglise qui l'envoie (p. 237).

A signaler un excellent chapitre sur l'équipe, instrument d'apostolat. Le sujet est traité avec un réalisme qui ne cache pas les difficultés ni les ombres ; il rappelle à ceux qui n'ont que ce mot à la bouche, sans en avoir pesé le poids redoutable, que rien n'est à la fois plus nécessaire ni plus difficile à réaliser. Les conditions de succès paraîtront assez banales : abnégation, charité, support, unité dans la diversité ; mais, à notre époque comme à toutes les époques, de même que le véritable inédit c'est celui qu'on ne lit pas, est-ce que ce ne sont pas les vérités banales qui sont les plus urgentes à rappeler sans cesse ?

En tout cas – l'expérience a été faite – c'est un livre qui plaît aux jeunes qui se préparent à l'apostolat (garçons et filles)... et même aux moins jeunes qui en ont déjà tâté. Beaucoup l'ont goûté spécialement comme lecture au réfectoire pendant les retraites.

Visage spirituel des Temps nouveaux

Enfin, nous ne pouvons passer sous silence la récente plaquette du R. P. Besnard ⁸. Esquissant le « visage spirituel des temps nouveaux », l'auteur est conduit à parler, entre autres problèmes-clés de la vie spirituelle, de la tension « contemplation-action » (pp. 40 à 53 surtout). Tout en reconnaissant le mérite des efforts tentés récemment pour éclairer la question, il constate que « de-ci de-là, des signes peuvent nous inquiéter et nous démontrer que la réalisation d'une spiritualité apostolique satisfaisante n'est pas encore chose accomplie... Le nombre des militants d'Action catholique qui se disent insatisfaits au plan proprement spirituel par ce que leur offrent leurs mouvements, ne semble pas négligeable » (pp. 41-42). Il ne s'en affole pas du tout ; il y verrait plutôt l'amorce d'une recherche plus profonde dans la conjoncture sociale actuelle. En effet, l'être d'action et de relations qu'est devenu l'homme socialisé se trouve souvent, par le fait de la technique actuelle, privé de relations *personnelles* avec ses semblables : beaucoup de militants, fussent-ils éducateurs de profession, n'atteignent plus leur prochain qu'en passant pour ainsi dire : on est trop spécialisé pour exercer une influence profonde, sinon totale sur autrui. D'où un véritable besoin de purifier son apostolat : « Le saint moderne se recrutera parmi ceux (dont) l'orientation habituelle sera tournée vers l'accueil et la recherche des personnes comme personnes, qu'ils les rencontrent immédiatement dans l'amitié d'un dialogue ou médiatement dans l'échange d'un contact fonctionnel » (p. 46). On voit combien ces nouvelles conditions favorisent l'attitude de pure foi, et cela ne simplifie pas les exigences de vie intérieure. L'auteur les souligne, suggère des moyens pour y faire face, mais – et c'est ce qui rejoint notre propos actuel – il aboutit à cette réflexion : « Plus que du temps libre, c'est une certaine faculté de recueillement intérieur en n'importe quelle circonstance qui est nécessaire » (p. 48). Bref, il faut devenir un « vase » de la présence de Dieu qui nous rend libres, à toute heure, d'appartenir et à Dieu et aux hommes. On voit que l'union pratique conserve encore une certaine actualité !

Jean Le Meste, cssp

LA PRIÈRE MISSIONNAIRE

Il y a trente ans que le père Charles publiait son livre sur la prière missionnaire. C'était trente-trois courtes méditations par lesquelles il aidait le lecteur à étendre « jusqu'aux confins du monde » son souci et sa prière. Plusieurs méritent de figurer au florilège de la littérature missionnaire. Mais dans la plupart il s'agissait plus de l'esprit missionnaire à acquérir par des méditations appropriées que de la prière missionnaire qui sera l'un de ses meilleurs fruits et l'une de ses meilleures armes pour, « d'un bout du monde à l'autre, jeter les filets discrets de la grâce ». Quatre chapitres cependant soulignaient assez nettement les trois aspects de cette prière : *prière de demande* (ch. 4, *Adveniat*), *prière d'offrande* (ch. 6 et 25 : « mêler ma prière à celle de ces idolâtres » en me mettant en esprit « au dernier rang de tous ces païens ») ; *prière de suppléance* (*ibid.* et ch. 26 : « me surnaturaliser Japonais »... et prier en leur nom... « corriger ce qui manque à leur piété »...)

La prière du missionnaire inclut évidemment tous ces aspects de la prière missionnaire chrétienne. En plus, elle fait une place marquée – comme il est patent chez saint Paul – à la louange d'action de grâce pour la foi et le salut répandus. Surtout, la prière du missionnaire c'est tout simplement l'effort de l'apôtre pour se tenir uni à celui qui l'envoie. Cet effort, dans l'Eglise, ne lui est pas particulier mais il est influencé et caractérisé chez lui par sa condition, sa situation, la nature de sa vocation, de ses tâches et des grâces qu'elles appellent, toutes choses qui définissent la fonction spéciale qu'il remplit dans le Corps mystique. Il est rare que les études – elles-mêmes peu nombreuses – consacrées à la prière missionnaire s'interrogent sur la prière du missionnaire. Il est rare aussi qu'elles mentionnent, à côté de la prière pour les non-chrétiens et l'expansion de l'Eglise, *la prière pour les missionnaires* que l'on trouve dans les anciennes liturgies et à laquelle saint Paul et saint François Xavier font si souvent appel.

Les formes de la prière missionnaire

par André Rétif

La prière missionnaire, La prière missionnaire de Marie de l'Incarnation, Les formes de la prière missionnaire, Eucharistie, Messe et Mission, telles sont les quatre têtes de chapitres sous lesquelles le P. Rétif a rassemblé, avec de longues citations de M. Olier,

1 | Chapitres 4, 5, 6 et 7 de *La Mission. Eléments de théologie et de spiritualité missionnaires*, Mame, Coll. « Esprit et Mission », 1963, pp. 98-228. Cf. *Spiritus*, n° 19, p. 213.

de Marie de l'Incarnation, du père de Foucauld et du père Peyriguère, des « notations fragmentaires et rapides » (p. 128) sur l'aspect missionnaire de la prière chrétienne¹. En tant qu'impliquant consentement au plan de Dieu, notre prière ne peut manquer de s'intéresser au salut du monde puisque le plan de Dieu est un plan de salut universel ; c'est ce qui donne au *Notre Père* son accent missionnaire. Prière d'intercession dont la nécessité vient de l'impuissance des moyens humains à obtenir une seule vraie conversion. Prière de suppléance qui nous pousse à adorer, remercier, implorer en lieux et place de tous ceux qui ne le font pas : « Tout le monde vous oublie mon Dieu, s'écriait, jeune veuve, la future Marie de l'Incarnation, mais je m'en vais vous caresser pour eux »... Offrande à Dieu de toutes les prières du monde non chrétien pour qu'elles trouvent leur consécration et leur accomplissement dans l'Eglise. On retrouve évidemment dans l'Eucharistie, exaltées et réalisées à leur suprême degré, ces trois intentions de la prière missionnaire et c'est pourquoi il ne nous déplaît pas que, pour parler brièvement de la prière du missionnaire (pp. 165-171), l'auteur se soit contenté d'évoquer la messe du missionnaire.

Bien significatifs de la dualité des vocations missionnaires (comme d'ailleurs de la tension inhérente à toute vie missionnaire), les effets opposés de l'ardeur d'amour que traduit la prière du missionnaire : « Je souhaitais que ma voix fût un tonnerre, écrivait Marie de l'Incarnation... Je faisais des souhaits de pouvoir crier si haut que tout le monde me pût entendre et de lui dire qu'il aimât ce Dieu d'amour » (pp. 139-143). Au contraire, le père Peyriguère : « Le moment où je me sens le plus à fond missionnaire de la manière dont je veux l'être (...), c'est la nuit dans ma petite chapelle (...). Apporter la prière de l'Eglise, la présence eucharistique, c'est cela prêcher silencieusement » (pp. 222-223). Qui a dit que c'était la femme qui avait vocation de silence ?

L'expérience spirituelle dans l'humanité d'aujourd'hui *par le Cercle Saint Jean-Baptiste*

Le *Bulletin Saint Jean-Baptiste* (120, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e) a consacré l'an dernier ses études centrales à la prière et cela, évidemment, dans une perspective missionnaire (1963-1964, n^{os} 25 à 32). Or, qu'il s'agisse d'appeler la grâce sur le monde (prière d'intercession), qu'il s'agisse de reprendre et d'« accompagner » dans sa prière toutes les prières du monde (prière d'offrande), qu'il s'agisse enfin de prier à la place de ceux qui ne prient pas ou bien de prolonger la prière païenne « lorsque cette dernière défaille » (prière de suppléance), on comprend bien qu'il soit bon, « pour tenir ce rôle en toute vérité, (d'avoir) une connaissance aussi poussée que possible des prières non chrétiennes » comme d'ailleurs des absences de prière dans le monde non chrétien. « Il faut aussi, précisait M^{me} Rondeau en présentant cet ensemble, une conscience nette de la spécificité de la prière chrétienne (qui), dans sa propre démarche vécue, épouse les éléments bons des prières non chrétiennes au point qu'elle en éprouve les tentations... »

On trouvera donc dans cette série, à côté d'articles sur la prière chrétienne, de nombreuses études des prières non chrétiennes : prière islamique (n^o 28), prière hindoue (n^o 29), « prière en creux » de l'incroyance contemporaine (P. Roqueplo, n^o 29),

prière africaine (pasteur Roux, n° 26, qu'il faudrait compléter par le très beau cahier naguère consacré par *Rythmes du monde*, 1959-1, à la prière non chrétienne). A l'accoutumée, tous ces thèmes ont été repris et amplifiés dans les journées annuelles du Cercle Saint Jean-Baptiste où l'on put entendre des exposés faits par des ressortissants des diverses religions sur l'expérience spirituelle dans le christianisme (PP. de Lubac et Lucien-Marie), dans le judaïsme, dans l'Islam, dans l'hindouisme et dans le bouddhisme (exposés publiés dans le n° 32 du *Bulletin*).

dialogue et mission

Sous la direction du P. Daniélou, il n'y a pas lieu de craindre que ce dialogue entre chrétiens et non-chrétiens (auquel le Cercle Saint Jean-Baptiste travaille depuis sa fondation en 1944) tourne aux confusions syncrétistes. D'une part le Saint Père demande aux autres religions de défendre leurs valeurs contre la désacralisation envahissante distillée par l'athéisme (question vitale pour le bien commun de la société : c'est ce qu'a voulu montrer le P. Daniélou en parlant à ces Journées de « l'oraison comme problème politique ») et c'est pourquoi nous avons à témoigner, ensemble avec les hommes de toutes les religions, « que nous croyons à l'expérience spirituelle devant un monde qui n'y croit plus bien souvent » ; d'autre part, plus nous admirons les richesses religieuses des non-chrétiens, plus notre désir s'accroît de les voir accepter « le salut qui n'est donné qu'en Jésus Christ »². Telles sont les deux intentions qui peuvent inspirer chez un chrétien, dans un œcuménisme du second degré, la recherche d'une prière commune avec les non-chrétiens comme celle que guida, aux Journées du Cercle, M. l'abbé Duperray (n° 32, pp. 56-61, « prière commune »).

Encouragé par la création du Secrétariat pour les non-chrétiens, le *Bulletin Saint Jean-Baptiste* – qui s'intitulait l'an dernier « revue de théologie et de spiritualité missionnaires » – a pris en octobre 1964 un sous-titre qui explicite beaucoup mieux ce qui – dès le début – a caractérisé son effort, à savoir les « recherches pour un dialogue entre christianisme et religions ». A cette fin, il vise par exemple à rassembler « les informations qui font connaître la physionomie actuelle des grandes religions (et à les situer) dans leur contexte culturel. Il rapporte expériences, rencontres et travaux qui préparent ou entament ce dialogue. Il veut simplement aider à aplanir les chemins du Seigneur comme le fit Jean-Baptiste ». Voilà bien, à notre sens, ce qui assure la spécificité du *Bulletin Saint Jean-Baptiste* et lui vaut une place à part dans l'éventail des revues missionnaires de langue française où il nous paraît seul à s'être donné ce programme exclusif, comme nous le faisons déjà remarquer en tête de notre n° 17.

2 / Le P. Daniélou a traité plusieurs fois avec vigueur, ces derniers mois, de cette conception chrétienne du dialogue avec les autres religions, conception absolument opposée à tout ce qui sentirait le renoncement au devoir missionnaire ou l'abandon de l'évangélisation. Cf. *Bulletin Saint-Jean-Baptiste*, juillet 1964, pp. 53-55 : Peut-on être sincèrement missionnaire sans vouloir

exclure les autres religions ? Janvier 1965, liminaire ; *Etudes*, octobre 1964, pp. 323-336 : Christianisme et religions non chrétiennes ; *La France catholique*, 1^{er} janvier 1965 : La rencontre entre l'Eglise et les religions non chrétiennes...

3 / *L'anima dell'apostolato missionario*, Ed. E.M.I., Milan, 2^e éd., 1961, 222 pages.

La prière du missionnaire par Yves Raguin

L'article du P. Raguin dans le *Bulletin Saint Jean-Baptiste* d'avril 1964 (pp. 15-21) rejoint très précisément le thème du présent cahier et constitue par avance un exemple de réponse à l'enquête que nous lançons sur la prière du missionnaire. L'auteur commence par établir fermement que « la forme interne de notre prière » est de soi (sauf le cas « des spiritualités passe-partout, des spiritualités de prie-Dieu ») influencée, marquée par notre vocation propre car « toute vocation oriente les énergies spirituelles et les polarise ». Or – précision qui n'est plus inutile ! – la vocation missionnaire, continue-t-il, est bel et bien une vocation spéciale : « Même si toute vie chrétienne doit être missionnaire, l'appel pour les missions lointaines résulte d'un choix de Dieu ».

Trois aspects de la prière du missionnaire retiennent l'attention du P. Raguin : 1. Elle est *prière de pure espérance* d'une âme tendue vers l'avenir, brûlée par « le désir de sauver les âmes et de voir s'étendre le règne du Christ ». « Il n'est pas venu en mission pour s'occuper d'abord des chrétiens. Il est venu pour remplir l'espérance de l'Eglise en lui donnant des enfants. Or, il est bien différent de prier porté par l'espérance et d'être pris par les soucis d'une grosse chrétienté à gouverner. » 2. Elle est prière dépouillée, *prière de pauvreté* de celui qui a accepté l'arrachement à son pays et aux habitudes ancestrales et qui éprouve, avec le poids du climat, la lourdeur des âmes et la lenteur des progrès de l'Eglise. « Incapable de faire de ces belles méditations dont on lui a révélé la méthode, le missionnaire essaie le plus souvent de subsister devant Dieu (...) dans le repos paisible devant son unique bien (...). Quand on accepte que tout se dérobe, une contemplation obscure commence à se faire jour dans l'âme. » 3. Elle est une *prière dépaylée*, c'est-à-dire qu'elle essaie de s'harmoniser « avec les dominantes du tempérament local » telles que le missionnaire les voit se traduire dans la prière des non-chrétiens. Car il faut bien que le missionnaire entre de quelque façon dans leur prière pour que, « faisant route quelque temps avec eux », il puisse leur montrer « qu'ils s'arrêtent à mi-chemin ».

Merci au P. Raguin et au *Bulletin Saint Jean-Baptiste* pour ces réflexions qui complètent si bien ce numéro de *Spiritus*.

L'âme de l'apostolat missionnaire par André Seumois, omi

Ce titre ³ recouvre un chapitre de missiologie systématique sur « la cause efficiente principale de l'activité missionnaire ». Très scolastique et technique dans son vocabulaire et son argumentation, l'ouvrage – écrit en italien – est de lecture plutôt austère. Mais on n'avait sans doute jamais encore approfondi à ce point le devoir qu'ont tous les chrétiens de prier pour l'apostolat missionnaire. En effet, après avoir montré que la causalité principale dans l'action missionnaire revient à la grâce acquise par le Christ (avec l'indispensable corédemption ecclésiale et mariale) et distribuée par l'Esprit (non sans l'efficace intercession du Christ, des saints et de l'Eglise militante), l'auteur consacre plus de la moitié de son livre (pp. 100-216)

à la prière missionnaire comme étant la seule participation spécifique possible des chrétiens (missionnaires compris) à l'activité missionnaire, au plan de la « causalité principale ». La participation par nos mérites corédempteurs ne peut être qualifiée de missionnaire, explique l'auteur, car elle n'influe pas sur l'application de la grâce à telle ou telle activité de l'Eglise mais seulement sur son acquisition globale et de ce point de vue « le devoir missionnaire des chrétiens est rempli du moment qu'ils vivent chrétiennement » (p. 121).

La prière missionnaire n'est donc ici envisagée que sous son aspect de *prière d'intercession* (prière de demande). L'auteur montre combien elle était en honneur chez les Pères et dans les anciennes liturgies de l'Eglise. Les premiers chrétiens aimaient prier pour les ouvriers de la Mission, morts ou vivants, pour les catéchumènes et tous ceux « qui commencent à connaître le nom chrétien », pour l'illumination, la conversion et le salut de tous les hommes, enfin pour la croissance de l'Eglise jusqu'à son « plérôme ». Notre liturgie romaine actuelle est bien loin de cette richesse et l'auteur en fait une juste et sévère critique du point de vue de l'idée missionnaire (pp. 205-210). « Il y a actuellement, écrit-il, l'important problème de la liturgie dans les missions, mais il y a aussi celui des missions dans la liturgie, c'est-à-dire de l'esprit apostolique et de la prière missionnaire à remettre à leur vraie place dans la vie liturgique de l'Eglise, comme cela se faisait dans l'antiquité » (p. 157).

Nous osons espérer que la restauration de la « prière universelle » ou « prière des fidèles » dans la liturgie de la messe sera l'occasion d'un premier *aggiornamento* bien nécessaire de la prière missionnaire de l'Eglise. « Des ordres n'ont jamais rien fait naître, écrivait avec raison le P. Charles dans une de ses méditations missionnaires. C'est le souffle de Votre désir qui doit animer tous mes mouvements. » Il est donc plus urgent d'insuffler un esprit missionnaire aux chrétiens que de peser « aux balances de la casuistique » le degré exact d'obligation que peut revêtir pour eux la prière missionnaire. Mais quand on songe à l'énorme influence de la liturgie sur la spiritualité du peuple chrétien, on voit l'importance qu'il y aurait à ce que la prière missionnaire y retrouve rapidement sa juste place.

Athanase Bouchard, cssp

RÉFLEXION SUR NOTRE PRIÈRE DE MISSIONNAIRES

questionnaire d'enquête adressé à tous les missionnaire

L'une des tâches majeures d'une revue de spiritualité missionnaire est assurément d'aider les missionnaires dans leur vie de prière, âme et respiration de leur apostolat. C'est à cette fin que nous entreprenons de donner désormais, dans chaque numéro, des méditations pour nos récollections trimestrielles ; à cette fin aussi que nous lançons la présente enquête. En prenant la peine de nous répondre, non seulement vous ferez une excellente et très profitable révision de vie (!), mais vous rendrez un grand service aux rédacteurs de *Spiritus* qui sauront mieux ce qu'on peut attendre d'eux ; enfin, vous apporterez aux lecteurs de *Spiritus* une vision concrète et attirante de la condition missionnaire présente, envisagée par ses sommets de grâce et de lumière. En effet, si le nombre des réponses reçues le permet, elles donneront matière à un cahier de témoignages sur la prière des missionnaires.

Si vous pouvez distribuer des questionnaires pour cette enquête à des missionnaires qui ne reçoivent pas Spiritus, demandez-nous des tirés à part gratuits en précisant le nombre d'exemplaires désirés.

Ces questions ont été mises au point avec l'aide des PP. Yves Raguin, s.j., Jacques Dournes, m.e.p. et Dominique Nothomb, p.b.

Il n'est nullement nécessaire de répondre à toutes. Mieux vaut une réponse partielle que pas de réponse du tout ! Même les aspirants missionnaires sont à même de répondre à la question 1 ainsi qu'à la question 7a.

questions générales

1 / *Votre vocation missionnaire* a-t-elle introduit du nouveau dans vos préoccupations spirituelles ; modifié en quelque manière votre attitude devant Dieu (vie de prière intensifiée ? pensée plus constante du salut universel ? de la plénitude du Christ ? découverte de nouveaux aspects de l'amour de Dieu et du mystère chrétien ?...) ?

2 / En mission, *vos nouvelles conditions de vie* ont-elles été pour vous cause de relâchement dans la vie de prière – ou de modification dans les méthodes – ou d'approfondissement réel de l'union à Dieu ?

3 / les difficultés matérielles

3a – Quelle est la difficulté concrète principale que vous éprouvez pour maintenir votre prière : surcharge de besognes ? fatigue et sommeil ? distractions ? manque de soutien fraternel ? ennui et dégoût ? lâcheté et capitulation ? impression d'inutilité ? manque d'idées, de lecture ?

3b - Le climat nous dégoûte de la lecture biblique et de l'étude théologique. Sans l'une et l'autre notre prière ne se dessèche-t-elle pas ? Comment y parer ?

3c - La vie missionnaire, avec ce qu'elle comporte de détachement, de pauvreté de vie intellectuelle, etc., ne conduit-elle pas le missionnaire vers une prière simple, réduite à l'essentiel ? N'est-elle pas une purification qui ouvre sur la contemplation ?

4/ « action et contemplation »

4a - A-t-on (ou se donne-t-on) bonne conscience en arguant de l'urgence des œuvres de charité pour réduire le temps de prière ?

4b - Préférons-nous parler de Dieu à notre peuple ou de notre peuple à Dieu ? L'un remplace-t-il l'autre ? Lequel prime ?

4c - Peut-on, sans charisme spécial, se passer du temps gratuit consacré à la prière pure et surtout au silence avec Dieu ?

4d - Qu'est-ce qui personnellement (doctrine, grâce, style de vie...) vous aide à résoudre dans votre vie l'antinomie action-contemplation ?

5/ prière vocale et prière mentale

5a - Quelle est la hiérarchie de valeurs que, personnellement et spontanément, vous suivez entre : bréviaire, oraison mentale, prière vocale de votre institut, chapelet, lecture spirituelle ?...

5b - La prière vocale - seul ou avec vos chrétiens - vous aide-t-elle ou vous pèse-t-elle ?

5c - Vous surprenez-vous à prier dans la langue du peuple où vous vivez ? Si oui, y voyez-vous un progrès, un avantage ou non ?

5d - Subissons-nous l'influence de la mentalité païenne portée à majorer la valeur de la récitation (de formules quasi-magiques) ?

6/ les non-chrétiens et leur prière

6a - Comment le missionnaire peut-il porter à Dieu la prière des païens ?

6b - L'ambiance païenne a-t-elle sur votre prière une influence néfaste (comment ?) ou au contraire a-t-elle été pour vous l'occasion de creuser votre prière et d'avancer vers une vraie connaissance de Dieu ? De quelle façon ?

6c - Pensez-vous qu'on puisse prendre dans les attitudes de prière des non-chrétiens que vous connaissez des éléments pour une attitude « adaptée » de prière chrétienne personnelle (indépendamment des questions de liturgie) ? Si oui, lesquels ? Ou bien estimez-vous impossible de christianiser cette prière païenne sans la détruire ? Pourquoi ? Jusqu'où peut-on la suivre ?

7/ coloration théologique de la prière du missionnaire

7a - Comment concevons-nous l'aspect missionnaire de la prière du Christ ?

7b - Résulte-t-il des conditions de votre apostolat une union plus intime au Seigneur allant de bourgade en bourgade, prêchant, souffrant et... voyant son échec ?

7c - De la même manière votre vie missionnaire vous fait-elle entrer de manière plus intime en communion avec l'Eglise et sa prière ?

7d - Votre vie ne vous oblige-t-elle pas, par nécessité continuelle, à centrer votre prière sur la *foi* ?

7e - Comment prier en vérité et sans angoisse (dans l'*espérance*) pour les masses non chrétiennes qui semblent indifférentes et n'avoir pas besoin du Christ ?

8/ suggestions concrètes

8a - Comment former les jeunes partants missionnaires pour qu'ils ne lâchent jamais la prière (même avec 40° à l'ombre et une nuée de moustiques) ?

8b - Quels sont les livres ou les articles sur la prière qui vous ont le plus aidé ?

8c - Quelle forme d'organisation des retraites annuelles vous paraît le mieux adaptée aux besoins des missionnaires comme vous ?

8d - Estimez-vous utiles nos « préparations » de récollections trimestrielles (*Spiritus* n° 22 et suivants) ? Quelles suggestions feriez-vous pour les rendre plus efficaces ?

Indications préalables à porter en tête de votre réponse :

A / Je suis *laïque* (homme, femme, marié) ou *prêtre* ou *frère* ou *religieuse*.

B / Indiquer éventuellement la *congrégation*, l'institut ou l'association missionnaire dont on fait partie :

C / *Nationalité* d'origine :

D / *Né(e)* en (année) :

E / Chargé de (principal travail ou *ministère*) :

F / En ou au (indiquer le *pays*) :

G / Où je suis arrivé(e) en (année) :

Les réponses publiées le seront toujours sans nom d'auteur.

Envoyez votre réponse avant Noël 1965 à :

Spiritus | 40 rue La Fontaine | Paris 16

THÈME DE RÉCOLLECTION

le mystère du christ sauveur

*Révélation d'un mystère porté à la connaissance des nations (Rom. 16, 26).
Dieu a voulu leur faire connaître de quelle gloire est riche ce mystère chez les païens :
c'est le Christ parmi vous, l'espérance de la gloire ! (Col. 1, 27).*

1 / le plan divin de salut

écoute de dieu

Romains 16, 25-27 ; Ephésiens 1, 3-14 et 3, 1-13.

introduction à la prière

La vie spirituelle du missionnaire est centrée sur la contemplation du mystère du Christ : le dessein divin de salut universel par et dans le Christ sauveur, médiateur, source de vie pour tous.

Il s'agit d'une contemplation, non d'une spéculation. Donc, d'un regard de la foi adhérent à son objet dans l'amour infusé par l'Esprit. Contemplation : plongée adorante, et dans la grâce, jusqu'au sein de la communion trinitaire où s'origine cette volonté gratuite et salvifique de réunir tous les hommes sous un seul Chef, le Christ rédempteur.

Volonté qui est amour. Amour de plénitude, amour débordant, amour de miséricorde, amour électif, amour premier qui veut ressusciter ce qui était mort, illuminer les ténèbres, faire passer de la servitude de Satan et du péché au service filial et à la liberté des enfants de Dieu.

La grâce propre du missionnaire est de percevoir la dimension universelle et efficace de ce dessein. D'en être tellement « sensibilisé » qu'il en est délogé de son égoïsme pour sortir de lui-même et pour se laisser prendre par le mouvement centrifuge de la charité divine. Son regard amoureux des échanges et des effusions des Trois, Père, Fils et Esprit, dans l'unité divine, lui fait communier à leur tendresse infinie envers chacun de ceux qui, créés à l'image de Dieu, ne reflètent pas encore les traits de pureté et de sainteté du Fils.

révision de vie

1 / Ma prière est-elle repliement sur moi, recherche d'un repos facile, lecture simplement pieuse, butinement d'idées utiles, ou s'ouvre-t-elle à cette contemplation du dessein amoureux de Celui qui, étant mon Père et m'ayant envoyé, veut devenir, au sens fort, le Père de tous les hommes ?

2 / Les préoccupations de mon ministère immédiat ne ferment-elles pas mon horizon spirituel ? Est-ce que, à travers elles, je parviens à rejoindre le souci total du Dieu vivant, celui d'être glorifié par tout homme sauvé et sanctifié dans l'Eglise du Christ ?

3 / L'échec de l'apostolat missionnaire dans ma région ou dans le milieu où je vis, ou dans tel pays voisin, etc., provoque-t-il non seulement une réaction de ma foi, mise en épreuve, mais stimule-t-il un dépassement au-delà de l'événement immédiat, me permettant de le situer dans l'ensemble du dessein de Dieu, où la vie surgit de la mort et la victoire de l'échec apparent ?

4 / Mon activité est-elle simple dépense d'énergie ou routine machinale, ou bien débordement de ma contemplation de foi ? En pratique, suis-je vraiment fidèle à ma prière quotidienne, ai-je foi en son rôle primordial, y vois-je une nécessité à laquelle j'ai autant droit qu'à mon repos ou qu'à ma nourriture ?

2 / *proclamer le seul nom*

écoute de dieu

2 Corinthiens, chapitres 4, 5, 6, 11 et 12 ; Apocalypse, chapitres 1 et 5.

introduction à la prière

Au centre du plan du Salut, il y a le Christ Jésus, l'envoyé du Père ; oui : le premier missionnaire, bien plus exactement « idéal du missionnaire » qu'il n'est celui du moine. Lui, la Parole qui, venant en ce monde, éclaire tout homme, *lumen ad revelationem gentium* ; lui, le bon pasteur à la recherche de toute brebis perdue. Le Sauveur dont la croix couvre le monde de son ombre et dont la résurrection est le germe de celle de l'Homme total. Le Christ, l'« Homme-Humanité », chef de tout homme, rédempteur universel, élevé au-dessus des cieux afin d'« embrasser l'univers » et de « tout remplir » par son Esprit...

La grâce du missionnaire est d'être remué, jusqu'au fond du cœur et de l'âme, par la volonté d'acheminer dans le royaume de son Seigneur bien-aimé et dans la connaissance de l'amour de Jésus, tous ceux pour qui celui-ci est né de Marie, a parlé et a rendu visible l'Amour divin, est mort sur la Croix et est ressuscité. Le missionnaire est celui qui est emporté par la poussée de la charité du Christ : « Il faut qu'Il règne », et dans tous les cœurs, jusqu'aux confins de la terre, partout où un homme vit. Le missionnaire sait, dans sa foi, que le Vainqueur et le Vivant qu'est le Seigneur des seigneurs, décrit par l'Apocalypse, domine l'histoire du monde et agit dans tous les cœurs, de manières infiniment variées, par son Esprit Saint. Sûr de la victoire finale de celui qui va revenir, il ne défaille pas et son espérance est ferme. Mais il sent que dans son cœur à lui, l'action de l'Esprit du Christ est de le mouvoir pour « agir toujours comme le Père agit toujours » et pour « s'en aller », dans sa prière au moins et dans la disponibilité foncière de son être, « jusqu'aux extrémités du monde », afin d'y proclamer le Nom, le seul Nom par lequel l'homme peut être sauvé.

révision de vie

1 / La célébration des mystères eucharistiques est-elle pour moi une reprise de grâce dans la geste rédemptrice du Christ, une assumption de tout mon être dans le Mystère pascal qui doit introduire le monde, à travers la mort, dans le Royaume de Dieu. Cette célébration me fait-elle passer de l'épreuve et du travail d'aujourd'hui, des

tracas et des fatigues, du poids de ma médiocrité et de ma faiblesse, à l'espérance victorieuse et au courage apostolique ? Elargit-elle mon cœur aux dimensions de l'univers, le sensibilise-t-elle aux rythmes du monde attiré par la Croix ? Est-ce que j'offre les Mystères *pro totius mundi salute* autant que pour les chrétiens, les catéchumènes, les non-chrétiens dont je suis le serviteur ?

2 / Dans mon action, mes contacts, mes conversations, mes réflexions, la douce motion de la charité du Christ pénètre-t-elle et passe-t-elle à travers moi pour rejoindre dans l'autre, dans les yeux et le cœur de l'autre, le Christ qui attend de la recueillir et de la faire remonter vers le Père ?

3 / Ai-je, dans mon activité missionnaire, le souci de chercher d'après les signes concrets de la volonté divine l'équilibre entre l'effort d'approfondissement et celui d'extension qui sont également essentiels au dessein de christianisation totale du monde ?

4 / La croix quotidienne (les contretemps, les lenteurs, les heurts, la lassitude, le poids des autres, la malaria, le temps qu'il fait...) est-elle éclairée par la foi, et assumée consciemment dans la croix rédemptrice, dans le cœur crucifié d'où s'écoulent « l'eau et le sang », les sources d'eau vive fécondant la terre et jaillissant en vie éternelle ?

Rwanda, Dominique Nothomb, pb

LE MISSIONNAIRE ET LE ROMANCIER

Il faut croire que le public n'est pas lassé de trouver le prêtre dans la littérature... à défaut de le trouver dans la vie de tous les jours. Cette fois-ci il s'agit de missionnaires. En convalescence dans le repos d'une léproserie, j'ai eu l'occasion de lire le roman de Graham Greene : *La Saison des Pluies* (étrange remplacement du titre *A Burn out Case*, qu'on aurait mieux rendu par « Guérison sans Espoir ») *.

isolement et maturité

Une léproserie au Congo tenue par des missionnaires fournit le cadre du roman. Voici comment le missionnaire apparaît au romancier, hôte de passage : les pères sont réunis dans la salle commune, *un des pères rappelait au passage un jeune officier de la Légion (...), un autre aurait pu passer pour un professeur d'économie politique, un troisième pour un juriste, un quatrième pour un médecin, mais leurs rires trop faciles, l'animation exagérée qu'ils apportaient à un jeu de cartes très simple où des allumettes leur servaient d'enjeu, trahissaient l'innocence et l'absence de maturité qu'engendre l'isolement (...). Ceux qui épousent Dieu, pensa-t-il, finissent par se domestiquer eux aussi et forment un ménage aussi popote que tous les autres.*

Le missionnaire qui s'en scandaliserait prouverait qu'il n'a jamais essayé de porter un regard lucide et objectif sur lui-même. Le missionnaire qui en rirait ne ferait qu'exaspérer l'agacement de l'auteur et de son héros horripilé par les futilités de ces pères : « Leur rire lui causait la même irritation qu'un enfant bruyant ou un disque de jazz ». Comprenant trop bien cette irritation, je ne puis que prendre l'auteur au sérieux. Qu'importe aux hommes ce que nous sommes au fond, si nous leur apparaissions tels. Ils chercheraient, s'ils ne se croyaient guéris du désir de chercher Dieu. Notre attitude peut les en guérir à tout jamais. Le clergé, avide de témoignages de laïcs, peut trouver ici matière à réflexion. Sur un point cependant je pense le contraire de l'auteur : c'est dans le cas d'une formation en vase clos que le clergé adulte peut garder, sa vie durant, l'infantilisme d'un petit séminariste ; alors que la maturité est souvent favorisée par la solitude. Quand des prêtres arrivent à l'âge adulte sans se poser de problèmes, sans rien remettre en question, ou bien s'en posent et ne trouvent de solution que dans le dégoût et l'abandon – infantilisme intellectuel ou sénescence du cœur, malades sans le savoir ou guéris de tout espoir – c'est la formation même qui est à rectifier.

la misérophilie

L'auteur profite de la situation où il se trouvait pour faire une digression sur la léprophilie. Cette maladie, cancer de la générosité bousculée par une imagination morbide, plus ou moins masochiste, a pour symptôme un tropisme vers ce qu'il y a de plus répugnant au point de l'aimer pour lui-même ; toutes les léproseries du monde reçoivent des offres d'emploi de ces cas pathologiques auxquels conviendraient mieux une cure en clinique pour retrouver le goût de la santé et une formation théologique pour les faire agir par amour des hommes et avec haine du mal, sous toutes ses formes, qui les ronge.

Il y eut, paraît-il, des vocations missionnaires nées du désir de partir le plus loin possible et d'une recherche de la vie la plus pénible. C'est du même ordre. La Mission réclame un amour pur et simple, sans calcul et sans choix des épreuves.

De nos jours, on trouve une forme diffuse et assez généralisée de ce mal : c'est la misérophilie, amour de la misère et non de la pauvreté, et encore moins de tels pauvres qu'on côtoie tous les jours. Elle semble se manifester surtout chez des bourgeois complexés, qui donneraient leur chevalière ou leur collier au clochard du coin, pour soulager leur mauvaise conscience, alors que le pauvre, qui vit en tout homme, est celui qui a besoin de quelque chose d'essentiel qui lui manque : la rencontre d'une personne qui l'aime. Tout cela n'est pas dans le roman, mais je ne crois pas m'éloigner trop de la préoccupation de l'auteur. Cette digression terminée, revenons au fond du problème.

l'incroyant guéri de dieu

L'auteur se défend d'avoir écrit un roman à clef ; il a écrit un roman à thèse. La léproserie n'en est pas que le cadre, elle en est le symbole. « C'est une tentative pour donner une expression dramatique à des formes variées de *croissance*, de *demi-croissance* et d'*incroyance* » (lettre en guise de préface). Ces cas se trouvent personnifiés dans le roman respectivement par le colon dévot, le passager et le docteur. Comme l'auteur l'indique, la croissance, par exemple, revêt des formes variées : celle du colon n'est pas celle des pères, et encore moins celle des Congolais qui associent Jésus et leur dieu local. Ces cas se trouvent également symbolisés par l'*homme valide* (qui peut être en état d'incubation de lèpre), *le lépreux qui se soigne* (homme à demi-vivant) et *le lépreux guéri* mais tellement marqué qu'il n'est plus de remède pour son cas. Le voilà le « burn out case », justifiant le texte de Dante mis en exergue : « Je ne mourus pas et pourtant nulle vie ne demeura ». L'incroyant, selon l'auteur, est un cas sans espoir : il a mis fin de lui-même à son état de semi-croissance – « on ne peut pas plus être un demi-croyant qu'un demi-architecte » – en abandonnant tout pour se cacher dans cette léproserie où il se trouve à sa place. « Je suis guéri », dit-il au docteur, guéri de l'amour – « cet amour qui fait des victimes » – et il n'a plus de désirs charnels ; guéri de l'ambition et il n'a plus de désirs professionnels ; guéri de Dieu et il n'a

* / Ce livre a été réédité dans la collection
le *Livre de Poche* (n° 974).

« aucun désir de croire en lui », répond-il au père qui lui dit que Dieu « ne peut ressentir déception ni douleur » devant l'état misérable de sa création. La maladresse des « croyants », leur naïveté ou leur violence, ne sont pas faites pour lui redonner de l'espoir.

N'y a-t-il pas de remède pour son cas ? De nombreux lépreux blanchis se sont réadaptés et ne sont pas restés « sans aucune vie » ; mais cela à deux conditions : que la société des valides les reçoive avec tact et les traite en « vivants » non en guéris, que le guéri libère son subconscient (qui refuse ou se croit refusé) pour prendre un rythme de vie normal, en société, cessant de se croire « un cas » et acceptant les structures de cette société comme une hygiène nécessaire à tout homme en ce monde. De cela, l'auteur ne dit mot, mais son héros confesse : « Je me rappelle avoir renoncé au sacrement avant d'avoir renoncé à la foi et les prêtres y trouveraient sûrement un rapport ». Et comment donc ! N'étant pas un ange et refusant le sacrement, il a perdu l'équilibre ; sa foi en porte-à-faux pesait sur sa seule intelligence qui a cherché à se débarrasser de ce fardeau sans point d'appui dans sa vie charnelle. En s'acceptant d'abord comme homme normal, avec ses taches visibles ou invisibles, puis en acceptant la symbolique sacramentaire nécessaire à son état de passer en ce monde, il se retrouvera capable de foi, d'amour et d'espoir. L'auteur le sait bien, qui a éprouvé le besoin de passer par le symbolisme de la léproserie pour s'expliquer d'abord à lui-même le cas de son héros qui cherche une société de semblables.

Ce roman, comme toute l'œuvre de Graham Greene, pose une question et tend une perche pour la réponse. Aux valides de saisir la perche ! Se rappelant que, jusqu'à leur dernier souffle, ils peuvent être en incubation d'infidélité, ils n'auront pas à se forcer pour accueillir, avec un tact éclairé et comme leur semblable, celui qui se croit « guéri sans espoir » et c'est tout ce que celui-ci attend. Le symbolisme de la léproserie était parlant ; je souhaite que la symbolique chrétienne le redevienne, que ses signes soient parlants pour toutes les situations de notre existence. Intelligibles et reçus, ils seront efficaces.

Vietnam, Jacques Dournes, mep

TALAYESVA, CHEF RELIGIEUX PAIEN

En quatre cents pages compactes, un Indien Hopi de l'Arizona décrit du dedans sa vie d'Indien, comme aucun observateur étranger ne pourrait le faire, avec un sérieux et une minutie garant d'authenticité*.

Don Talayesva, lui, chef du Clan du Soleil, reçut commande d'un ethnologue de rédiger ses mémoires. Cette existence s'inscrit dans une société villageoise indienne traditionnelle, tout imprégnée de rites, expressions d'une mythologie aussi complexe que ses structures claniques. Une telle documentation, étourdissante de précisions, enrichit le donné ethnographique par un apport neuf, original et rigoureux ; elle peut être aussi un excitant pour le missionnaire dont le premier devoir est de connaître le peuple auquel il est envoyé. Vivant au sein d'une société « indienne » Joraï d'Indochine, dont la structure sociale et la pensée religieuse (qui font un tout) ne sont pas moins complexes, j'ai pu vérifier, jusque dans les détails, des constantes remarquables. En cet ouvrage j'apprécie surtout deux valeurs notoires... mais reste sur un malaise. Tout d'abord je me réjouis de voir enfin un Indien prendre conscience de lui-même, de son peuple religieux, de son histoire. Car je suis de plus en plus persuadé de ceci : autant l'existence cyclique des « primitifs » menée dans la pure et simple répétition mécanique du passé aboutit à la décadence, autant la prise de conscience – et elle seule – par l'homme de ce qu'il est, et de son univers, lui évitera la régression et l'amènera à monter, à sa place, dans le courant de l'humanité. Auprès des frères Joraï de Talayesva, ces autres mangeurs de maïs, extrême-orientaux, je m'efforce d'abord de leur faire prendre conscience d'eux-mêmes, afin qu'au moins ils fassent mieux et avec intelligence ce qu'ils faisaient « depuis toujours, comme tout le monde ». Talayesva a été à l'école des Blancs, a reçu des avances de missionnaires chrétiens ; il est resté Hopi, de religion Hopi, non plus alors par acceptation inconsciente et grégaire, mais par volonté réfléchie. A la suite de cette prise de conscience, il s'intéresse davantage à ses rites traditionnels, avec lucidité et ferveur. Chaque rencontre avec un missionnaire chrétien lui est une occasion de mieux affirmer sa position à ses yeux, voire aux yeux de celui-là. Enfin la collaboration avec des ethnologues, des Blancs qui ne méprisaient pas ses coutumes et croyances, l'a amené à une prise de conscience plus poussée, ayant justement à rendre compte de sa situation religieuse, alors pleinement voulue – ce qui est le sens profond de tout le livre. Sur ce plan c'est une réussite.

Talayesva a approfondi sa croyance Hopi et ne s'est pas converti à la religion des missionnaires ; voilà ce que je retiens à son actif, et le paradoxe n'est qu'apparent.

* / TALAYESVA (Don C.), *Soleil Hopi*, Edition Plon, Paris 1959.

Le christianisme, comme il se présentait à ses yeux, ne pouvait être un bien pour lui. Sur la place du village où, depuis son jeune âge, il a vu les danseurs sacrés exécuter les rites pour la pluie, dans un déploiement festif de couleurs et de sons, Talayesva entend un missionnaire prêcher Jésus-Christ, critiquer les dieux Hopi, offrir oranges et couvertures aux auditeurs ; il pense que cela n'est pas sérieux ; la religion de Jésus est bonne pour les Blancs et les oranges bonnes pour les enfants Hopi, c'est tout. Une parole tout extérieure ne saurait détrôner des rites si prenants. Talayesva ne se gêne pas pour invectiver le prêcheur qui méprise ses traditions : « Tu désobéis aux commandements de ton propre Dieu ! » (p. 273). Tout missionnaire ne peut que se réjouir d'une telle réaction et tirer profit de la leçon. Ses rites sont vrais pour lui, Talayesva a raison d'y tenir ; les détruire c'est le tuer lui et son peuple.

En situation Hopi ou Jorai, l'œuvre missionnaire ne consiste pas à faire passer de l'athéisme à la religion, mais d'un moins à un plus, d'un côté par apport de la Révélation, de l'autre (chez l'homme) par intériorisation et dépassement – ce qui est joliment symbolisé dans notre récit par l'acte de Talayesva qui ajoute ses initiales à la figure sacrée du Soleil, marque de son clan (p. 253). De plus, seul un climat d'amour créera un milieu convenable pour que l'homme dépasse sa vérité partielle et admette celle de l'autre. Talayesva parle d'un Blanc qui s'est fait aimer, et il enchaîne : « Des femmes lui ont même permis de baptiser leur enfant » (p. 343). Le vrai en soi ne peut modifier ma vie tant qu'il n'est pas un vrai pour moi. « L'homme a le devoir et le droit de suivre sa conscience et ainsi pareillement le droit à ce que cette indépendance soit respectée par tous » (Cardinal Bea, 13-1-63).

Cependant j'ai éprouvé une gêne à la lecture de cet ouvrage, gêne croissante tout au long, gêne salutaire pour réagir au plaidoyer pour « le bon sauvage qui doit rester tel qu'il est ». Une apologie d'Indien qui n'apprécie pas les missionnaires : voilà qui aurait fait le régal des philosophes de jadis !

Le chef Hopi, devenu célèbre par son auto-ethnographie, commence par refuser en bloc tout ce qui est nouveau, étranger ; il est sévère pour les Hopi qui utilisent les produits des Blancs. Mais, dès qu'il a de l'argent, il s'achète tout ce qui lui convient et ne prend finalement de la civilisation moderne que ce qu'elle présente de plus matériel. Après avoir craché sur les Blancs, il se découvre une multitude d'amis Blancs quand ceux-ci le paient bien ; dès lors sa religion ne semble plus l'inquiéter, et il en devient franchement déplaisant. Certes, je crois à la rigueur scientifique de l'ensemble de son témoignage, néanmoins un doute se lève, car je sais, pour l'avoir constaté lors d'un semblable « achat » de renseignements par un enquêteur pressé, ce que vaut un travail payé à la page.

Après avoir vomi le missionnaire-ethnologue qui avait « volé les secrets Hopi », Talayesva a bel et bien révélé le secret de son initiation, pour de l'argent ; de la part d'un chef religieux c'est un signe de décadence.

Le mal du chef Hopi c'est surtout le refus de l'Autre, non seulement de l'étranger, mais de tout autre que lui-même. Il accomplit ses prières et rites pour lui, parce qu'ils sont bons pour lui – il prend plaisir à le répéter – peu lui importe que ses frères Hopi les suivent ou les abandonnent. Sa pensée religieuse est foncièrement égoïste. La vocation de l'homme, être social, étant de rapprocher tout ce qui est humain en vue d'une convergence et d'une communion, l'égoïste ne peut, après nous avoir intéressés pour s'être donné en spectacle, que retomber sur lui-même dans une solitude vaine.

Jacques Dournes, mep

lectures missionnaires

Les Parables de Jésus

par Joachim Jeremias

Les paraboles de Jésus ne nous ont pas été transmises par ses premiers disciples sans modifications dues à leur traduction en grec, à leur adaptation à de nouveaux auditoires et à des situations inédites. Dans la première moitié de son livre, le grand exégète protestant J. Jérémias analyse en détail ces « lois de transformation » pour retrouver, à travers les textes évangéliques, « la voix même de Jésus » prononçant ses paraboles. Cette recherche critique prépare l'étude du message que celles-ci délivraient : présence du salut, miséricorde de Dieu, exigences de l'heure, vie des disciples... Le lecteur peu familier des discussions exégétiques sera peut-être rebuté par la première partie ; mais les cent pages suivantes lui réservent, sous une forme concrète, grave et simple, remarquablement consonnante à leur objet, l'une des meilleures introductions au sens religieux des paraboles. Il est vrai que les convictions luthériennes de l'auteur inspirent l'un ou l'autre de ses commentaires théologiques (v.g. p. 199 sur la « déclaration de justice »), peut-être même son ambition de remonter « de l'Eglise primitive à Jésus » comme à travers « un voile » interposé entre sa Personne vivante et nous (cf. p. 116). Mais comme l'écrit le P. A. George en présentant cette traduction française, le lecteur catholique sera bien davantage frappé par « l'effort sincère de ce théologien protestant pour aller à sa rencontre » et il lui sera reconnaissant d'un travail si précieux pour l'intelligence spirituelle des paraboles de Jésus. *Marillier, mep*

Traduit de l'allemand par B. Hubsch.
Mappus, Le Puy-Lyon 1964, 238 pages.

Prière et Oraison

par le père Pierre de Clorivière

Si l'apôtre doit utiliser son intelligence, sa volonté, ses qualités humaines, innées ou acquises, pour transmettre le message dont il est chargé, toute conversion cependant est œuvre de la grâce. Mais la grâce s'obtient par la prière, en sorte que la source de tout apostolat est, en définitive, la prière qui, seule, fait de l'apôtre un messager fidèle et de celui qui l'écoute une âme docile. L'enseignement si catégorique de saint Paul sur la prière est un écho de l'Evangile : « Puis il leur dit une parabole sur ce qu'il fallait toujours prier sans jamais se lasser » (Luc 18, 1). « Seigneur, apprends-nous à prier », disaient les apôtres (Luc 11, 1). Cette demande est toujours d'actualité, car si toute prière doit être calquée sur le *Pater*, il existe un art de prier qui s'apprend à l'école d'un maître.

Le père de Clorivière, certes, est un maître attachant. On sait qu'il fut, à 79 ans, le premier supérieur de la Compagnie de Jésus en France, lors de sa restauration en 1814, car il avait eu le temps de prononcer ses vœux avant que la suppression de 1773 ne devint effective. De 1775 à 1779, il avait donné son temps à différentes communautés religieuses de Paris ou de la banlieue, tout en écrivant des opuscules de piété. C'est dans ces conditions qu'il composa pour les ermites du Mont Valérien *des Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*, qui ne furent publiées qu'en 1802. Ce texte, réédité en 1858, 1887, 1928 et 1935 était devenu introuvable. Le P. A. Rayez, s.j., en donne une nouvelle édition qui satisfera les plus exigeants.

L'introduction (pp. 7-53) étudie l'origine de l'ouvrage, son excellence et surtout ses lignes essentielles ; suit une biographie succincte de l'auteur, puis une bibliographie assez détaillée. Aux 131 pages du texte s'ajoutent 32 pages de tables. C'est dire que cet ouvrage, dense à souhait, est conçu comme un manuel.

La source principale de Clorivière semble bien être Courbon, un des auteurs spirituels les plus lus en France de la fin du XVII^e siècle

jusqu'à la fin du XIX^e. Ayant été aumônier de la Visitation avant de publier, en 1685, ses *Instructions familières sur l'oraison mentale*, Courbon était tout imprégné de la pensée de saint François de Sales et de sainte Thérèse. Tout en suivant son inspirateur principal, le père de Clorivière écrit d'une façon personnelle, témoignant de sa culture ignatienne et, semble-t-il, d'une expérience personnelle irremplaçable. La méditation qu'il décrit est celle des trois puissances, avec les préludes de saint Ignace, tandis que pour les degrés d'oraison, à l'instar de Courbon, il utilise le vocabulaire et les divisions thérésiennes.

Pour tous ceux qui désirent un traité clair, pratique et solide, on ne peut que chaudement recommander *Prière et Oraison* du père de Clorivière. Jean Guennou, mep

Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1961, 256 pages.

Le mystère du culte dans le christianisme Richesse du mystère du Christ par dom Casel

La théologie caselienne du mystère chrétien, qui ne veut être qu'une re-lecture des documents du christianisme primitif dans le contexte des religions à mystère n'est plus une révélation pour le public catholique français. Le numéro 14 de la *Maison-Dieu* en avait apporté une première présentation qui demeure toujours valable (surtout l'article du P. Dekkers, pp. 30-64) peu après la mort du moine de Maria-Laach en pleine Vigile pascale de 1948.

La collection « Lex Orandi » a publié entre temps, en traduction française, plusieurs livres et opuscules de D. Casel : *Le mémorial du Seigneur dans la liturgie de l'antiquité chrétienne*, — « Faites ceci en mémoire de moi » — et plus récemment *La fête de Pâques dans l'Eglise des Pères*. Une 1^{re} édition du « Mystère du culte dans le christianisme » (1946) était épuisée.

La voici reprise, mais enrichie et commentée d'une deuxième partie : *Richesse du mystère du Christ* de plus de 150 pages entièrement inédites. Ce sont des notes manuscrites (des fragments de lettres et de conférences essentiellement) habilement agencées par un bénédictin allemand dans le plus grand respect du texte original de l'auteur dont l'éditeur distingue soigneusement ses propres introductions et sous-titres. Les ajouts projettent une lumière fort éclairante sur les textes que nous connaissions déjà.

Les théologiens sacramentaires n'acceptent pas tous — il s'en faut — sans discussion les intuitions et les analyses du mystologue allemand. Mais on peut bien dire qu'après lui tout ce qu'il y a de valable et de vivant dans ce domaine en est plus ou moins influencé ! L'élégance et la simplicité des interprétations de D. Casel ne vont pas d'ailleurs sans poser bien des problèmes à leur sagacité et sans relancer plus avant leur recherche et leur réflexion. Le chrétien cultivé et le prêtre pour qui « sa » messe ne saurait être un thème d'étude ou de méditation comme un autre ne peuvent plus ignorer cette admirable et lumineuse saisie du mystère pascal du Christ dans et par le mystère du culte. C'est un rafraîchissement de la piété eucharistique, qui nous fait directement rejoindre et goûter les formules denses où saint Paul ramassait les toutes neuves expériences du christianisme primitif, et à sa suite les Pères de l'Eglise ancienne. Jules Chéruel

Traduit de l'allemand par A. Liefoghe et J. Hild, Cerf, coll. « Lex Orandi », Paris 1964, 350 pages.

Bernard de Fontaines Abbé de Clairvaux

Tome I : Les années de formation 1090-1130
par Irénée Valléry-Radot

Le huitième centenaire de la mort de saint Bernard (1153-1953) nous a valu tout d'abord un renouveau d'études très sérieuses sur sa vie et surtout sur son œuvre. Ces

toutes dernières années, plusieurs biographies ont paru qui s'adressent à un public plus vaste, et s'efforcent de populariser la figure fascinante de l'Abbé de Clairvaux qui risquait de rester le domaine réservé des spécialistes. Le *Bernard de Fontaines* dont le père Irénée Valléry-Radot, moine de l'Abbaye de Bricquebec, nous présente la première partie, se situe à la jonction de ces recherches savantes et de cet effort de popularisation. Le livre est le fruit d'une expérience personnelle. L'auteur nous le confie dès son avant-propos et nous la sentons tout au long des 400 pages de ce premier volume. Mais l'auteur ne s'abandonne pas aveuglément à cette amitié qui le lie, par-delà huit siècles, avec son héros. Les notes nombreuses au bas des pages, témoignent du caractère consciencieux de son étude et de ses recherches. Ce livre est donc le fruit, non seulement d'une longue intimité avec la pensée de saint Bernard, mais encore d'un rude labeur scientifique.

Cela nous fait d'autant plus regretter que le P. Valléry-Radot n'ait pas pu tenir compte de l'étude magistrale de A. H. Bredero sur la « Vita Prima » de saint Bernard, étude qui était en cours de parution dans les colonnes des *Analecta S. O. Cist.* alors que l'auteur achevait son manuscrit. S'il l'avait connue, sans doute aurait-il suivi avec plus de circonspection cette première biographie composite de saint Bernard. Nous regrettons également que l'auteur, qui traite parfois avec tant de minutie certaines questions, même secondaires, ne se soit pas attelé au problème délicat des origines de Cîteaux. Sur ce point, il suit tout simplement les thèses traditionalistes du P. J.-B. Van Damme, et ne tient compte ni des études de J.-A. Lefèvre, ni des thèses défendues avec brio par dom Winandy (*Rev. Bénéd.* 67, 1957, pp. 49-76). Saint Bernard est-il entré à Cîteaux en 1112 (comme l'affirme l'auteur) ou seulement en 1113 (comme dom Winandy semble l'avoir prouvé) ? Était-il accompagné de trente compagnons, ou n'est-ce là qu'une fausse interprétation des textes ? Une récente étude du P. Polycarpe Zakar, parue dans les *Analecta S.O. Cist.*, montre qu'il n'est guère prudent de rejeter a priori

toutes les hypothèses proposées au cours de ces dernières années.

Mais ce sont là détails qui ne pourront troubler que les techniciens. Le simple lecteur sera heureux de voir s'animer pour lui la figure si attachante de l'Abbé de Clairvaux. Peut-être l'auteur cède-t-il de temps en temps un peu trop à la littérature ; les titres à eux seuls laissent pointer un brin de romantisme : les « Noces de la nature et de la grâce », ou encore « L'Aimant clarravallien » ne sont guère au goût du jour, mais cela ne nous empêche nullement d'attendre avec impatience la deuxième partie de l'ouvrage qui nous permettra de substituer avec profit ce Valléry-Radot au Vacandard traditionnel de nos bibliothèques.

Bernard Besret, s o cist.

Desclée, Tournai 1963, 402 pages.

Saint François Xavier

Textes choisis et présentés par Charles Couturier sj

Même privé de loisir pour la lecture, le missionnaire trouve toujours le temps de lire son courrier. Voici justement pour lui une liasse de lettres, réunies dans le format commode d'un livre de poche. La traduction très soignée, les notes discrètes de l'éditeur abolissent la distance des siècles et nous font lire ces billets écrits à la hâte, ces rapports d'apostolat, ces instructions à de jeunes confrères... comme autant de messages que nous adresse l'un des nôtres, et combien vivant.

De cet extrait de la correspondance de François Xavier durant ses dix années d'apostolat en Asie, quel est l'intérêt pour le missionnaire d'aujourd'hui ? Le père Couturier le résume en trois mots au terme de sa remarquable, et trop courte introduction : « Un homme s'y révèle, un missionnaire, une âme de feu ».

Un homme, oui, tour à tour enjoué et sévère, indigné par le mal et bouleversé par un mot d'affection, hanté d'immenses

projets et pratique jusqu'à la minutie... Mais c'est à son insu qu'il nous livre les traits contrastés d'une personnalité si attachante, car une seule chose lui tient à cœur et lui fait prendre la plume : le service de l'Évangile. A chaque page, les missionnaires recueilleront ici les avis et les directives d'un apôtre : « La meilleure manière d'être utile aux âmes des habitants de la ville, c'est de connaître leur vie par le menu » (p. 97). « N'abandonnez jamais le bien universel pour un particulier : ainsi prêcher, pour entendre une confession » (p. 92).

« Sachez excuser leurs faiblesses avec beaucoup de patience, songeant que s'ils ne sont pas bons pour le moment, ils le seront un jour » (p. 41)...

Si précieux qu'ils soient, ces éléments d'un « discours sur la méthode » missionnaire ne sont pourtant pas encore l'essentiel. Reprenant le vocabulaire ignatien, François Xavier fait souvent allusion à son « sentir » des choses de Dieu, c'est-à-dire à son expérience proprement spirituelle du mystère du salut. C'est à ce niveau surtout que son message reste actuel et revigorant pour l'apôtre d'aujourd'hui. S'il fallait résumer ce message d'un mot, je dirais que François Xavier entraîne ses émules à l'espérance missionnaire : celle que l'humilité assure (« Dieu fait plus de cas de la bonne volonté pleine d'humilité avec laquelle on s'offre à lui... qu'il n'apprécie les services qu'on lui rend », p. 112) et que l'épreuve exalte jusqu'à la joie parfaite (cf. l'épisode de la tempête, p. 67). André Marillier, *mep*

Soleil Levant, coll. « Les Ecrits des Saints », Namur 1961, 188 pages.

Marie de l'Incarnation et la Mission *par André Rétif*

« Ce livre, écrit l'auteur, aurait voulu ramener l'attention des missionnaires et de leurs amis vers Marie de l'Incarnation » (p. 173). Le lecteur, spécialement le lecteur canadien, saura gré au R. P. Rétif d'avoir

publié cet ouvrage à l'occasion du 325^e anniversaire de l'arrivée de Marie de l'Incarnation à Québec. Le livre se lit bien et nous garde en contact constant avec les écrits de l'admirable Ursuline. Il constitue même, peut-on dire, une petite somme de la pensée missionnaire de la Vénéral, spécialement les chapitres quatre, cinq et six, sur le zèle et l'âme missionnaire, la théologie missionnaire et les méthodes missionnaires. Les éléments principaux s'y trouvent groupés et brièvement analysés, trop brièvement peut-être et de manière parfois un peu artificielle. On souhaiterait aussi une unité plus profonde, plus organique entre les divers chapitres.

« Ebauche rapide », nous dit l'auteur (p. 173). C'est peut-être un peu vrai, mais déjà cette ébauche comble un vide et suscitera, il faut l'espérer, d'autres études encore plus élaborées sur cette grande âme missionnaire. Des trois vœux émis aux dernières lignes de l'Introduction (p. 10), le premier paraît devoir être bientôt réalisé : l'Abbaye des Bénédictines de Sainte-Marie des Deux-Montagnes (Canada), riche des papiers laissés par dom Jamet, s'est mise à la tâche et prépare actuellement une nouvelle édition complète des écrits de Marie de l'Incarnation.

Fernand Jetté, *omi*

Mame, coll. « Esprit et Mission », Tours 1964, 176 pages.

Carnet de route de Jean Ploussard

Né à Malzéville, Meurthe-et-Moselle, en 1928, Jean Ploussard entre chez les Rédemptoristes en 1946. Prêtre en 1955, il consacre son apostolat aux zermas et aux sonrais du Niger, puis aux touareg de l'Air. En février 1962, il succombe prématurément à 33 ans.

Émule des Foucauld, des Lebbe, des Peyriguère et des Monchanin, Jean Ploussard a vécu dans le cadre de sa congrégation religieuse l'expérience spirituelle d'une vocation missionnaire originale. Comme le

remarque Paul-André Lesort, il répond au même appel bouleversant que ses devanciers : « Celui d'une fusion si totale entre le témoin de l'Évangile et le peuple auquel il apporte cet évangile, que cette fusion même soit témoignage et que la vie divine à travers ce témoin envahisse invisiblement le corps dont il sera devenu cellule »... Pour répondre à cet appel, Jean Ploussard devient frère Yakhia Ag Rissa, targui parmi les touareg.

C'est la réponse à cet appel que ce carnet de route nous fait vivre. Nous y lisons les enthousiasmes du scout passionné d'Évangile, profondément marqué par sa Promesse, les inquiétudes du jeune homme à l'heure du choix : don de soi au Christ dans le témoignage au monde et dans le mariage, ou dans la vie religieuse ? Petit Frère de Jésus, Chartreux, ou Rédemptoriste ? Puis ce sera les remises en questions angoissées du séminariste et du missionnaire qui redoute de ne pas trouver dans son cadre de vie l'épanouissement nécessaire. Progressivement, dans la prière, l'Esprit Saint l'aide à transcender les problèmes qui l'obsèdent : le célibat, la femme, l'enfant, un véritable apostolat en commun. De purification en purification, à travers les épreuves

de la maladie, des insuccès, des exigences de l'obéissance, le missionnaire découvre que le premier sentiment de l'apôtre doit être de « s'oublier », de se dépouiller du « tout pour moi », d'accepter son impossibilité personnelle, radicale, à réaliser sa mission pour ne compter que sur la toute puissance de Dieu. « L'Amour seul, et non le rendement ! » écrira-t-il. « Un cœur et une croix ! » disait Foucauld.

Ce dépouillement, Jean Ploussard le réalise au maximum durant ses dernières années, la période targuie de son existence. Il essaie alors de se libérer de tous les obstacles qui empêcheraient Dieu de se donner à travers lui aux touareg que ses supérieurs lui confient.

A la lecture de ces notes spirituelles les missionnaires plus âgés comprendront mieux la psychologie de leurs confrères des générations d'après-guerre. Ceux-ci, en se reconnaissant dans telle ou telle réaction de Jean Ploussard, apprendront à sublimer les problèmes qu'ils se posent, sans cependant perdre de vue que l'expérience vécue par frère Yakhia Ag Rissa est exceptionnelle.

R. M. Saclier, pb

Editions du Seuil, Paris 1964, 348 pages.

livres reçus

Tradition, sur le mystère révéle, Bien que plus classique, cette seconde partie a néanmoins le mérite de noter l'originalité qui caractérise l'étude du Christ par la théologie moderne. Du niveau ontologique où elle se posait au Moyen Age, la question fondamentale de la christologie est passée au niveau psychologique : Comment un être peut-il avoir conscience d'être à la fois homme et Dieu ?

Par sa fidélité profonde aux sources de la révélation et par le souci pastoral qui l'anime, au sens où ce mot veut dire vivre et faire vivre des vérités étudiées, cet ouvrage est en mesure de satisfaire aux grandes exigences des laïcs d'aujourd'hui. L. C.

Tous parus en 1964 sauf indication contraire. Plusieurs seront analysés prochainement.

Brève histoire du Christ

Jésus, par Daniel-Rops. Fayard, coll. « Je sais - Je crois », n° 68, Paris, 144 pages.

En réponse au vœu d'un missionnaire, l'auteur de *Jésus en son temps*, sans chercher à résumer le premier ouvrage, a voulu écrire « une vie de J.-C. brève, facile à lire et à commenter, qui introduise à la lecture de l'Évangile ». Par endroits cependant la *Brève histoire* complète ou met au point l'ouvrage de 1944.

Jésus Christ Seigneur -

Initiation à la Christologie par Paul Faynel, p.s.s. Liget, coll. « Horizons de la catéchèse », Paris, 432 pages.

Au centre de l'histoire du salut, il y a le mystère de Jésus Christ. Par l'étude de textes scripturaires, qui constitue la partie la plus originale de l'ouvrage, l'auteur montre l'enracinement du mystère dans l'Ancien Testament où il est vécu en espérance, puis son plein épanouissement dans le Nouveau Testament où les évangélistes et saint Paul s'efforcent, par des approches différentes mais complémentaires, de cerner la richesse du donné. L'auteur s'attache ensuite à réfléchir, à la suite de l'Église et de la

las). On a déjà particulièrement remarqué, et reproduit ailleurs, la préface du cardinal Bea, qui trace, avec autorité, la voie à suivre pour se maintenir dans une véritable authenticité chrétienne. Enfin, le maître d'œuvre conclut en évoquant, avec Paul VI, Marie « Mère de l'Église »

H. B.

Mariologie et Œcuménisme - T. II, Positions protestantes face au dogme catholique, par les PP. Le Guillou, Holstein, Nicolas et les pasteurs Bosc, Roux et Thurian. Bulletin de la Société française d'études mariales, 1963, Lethielleux, Paris, 104 pages.

sources

Amos et Osée, par Louis Mouloubou. Fleurus, coll. « Sous la main de Dieu », Paris, 256 pages.

Ce livre du professeur d'Écriture sainte du grand séminaire d'Autun fait revivre d'une manière très vivante les figures d'Amos et d'Osée. Comme on comprend en lisant ces pages que le message de ces deux prophètes s'adresse bien à notre xx^e s. Les textes abondamment cités facilitent la lecture. La tendance universaliste du prophète de Téqoa est bien soulignée (pp. 62 et suiv.). Très évocateurs aussi, à ce sujet-là, sont les rapprochements que l'auteur fait (p. 86), entre la notion de « reste », l'intériorisation de la religion et la découverte de la valeur universaliste du yahvisme. Le dernier chapitre, montrant combien le message d'Osée est à la fois traditionnel mais aussi nouveau, presque révolutionnaire, retirait l'attention par sa clarté. J. P.

Bible et Evolution, par *Herbert Haag, Adolf Haas, J. Hurzeler. Traduit de l'allemand. Mame, 200 pages.*

Les deux derniers auteurs réfléchissent en hommes de science aux multiples données scientifiques concernant l'homme accumulées à notre époque. H. Haag explique les premiers chapitres de la Genèse en tenant compte des acquisitions nouvelles de l'exégèse. Il nous donne une heureuse synthèse qui permettra aux lecteurs d'éviter bien des faux problèmes. Le traducteur a reproduit le texte de la Bible de Jérusalem. L'explication donnée par l'auteur pour les premiers versets de la Genèse suppose pourtant une traduction différente : celle-là précisément que nous lisons dans le commentaire à la p. 37 : « Lorsque Dieu commença de créer, la terre était déserte et vide... » F. G.

Saint Paulin de Nole. Poèmes, Lettres et Sermon. *Textes choisis et présentés par Ch. Pietri, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. Soleil Levant, coll. « Ecrits des Saints », Namur 1964, 192 pages.*

Paulin possédait une des fortunes les plus considérables de la fin de l'Empire d'Occident. Ayant pris au sérieux l'idéal évangélique, il vend tout et le distribue aux pauvres, désirant se consacrer au service de Dieu. Notre temps fasciné par l'idéal chrétien de pauvreté, trouvera dans ce livre une réponse à ses aspirations profondes. La nouvelle condition de Paulin ne lui fait pas renier ses anciennes amitiés, et cela nous vaut sur ce sujet d'autres pages précieuses. Evidemment, Paulin est de son temps, ses développements

abondants et recherchés ne sont plus de notre goût. Mais pour qui sait dépasser ce style, l'ouvrage contient de belles richesses traditionnelles. Le choix judicieux des textes, et la traduction aisée en font une lecture réellement agréable. M. F.

Sermons I, par *Léon le Grand. Introduction de D. Jean Leclercq. Traduction et notes de D. René Dolle. Cerf, 2^e éd., coll. « Sources chrétiennes », n° 22 bis, Paris, 296 pages.*

Si nous attirons ici l'attention du lecteur, c'est que cette seconde édition était très attendue. Les 96 sermons de S. Léon feront 4 volumes. L'éditeur a eu l'excellente idée de substituer à l'ordre de la Patrologie de Migne un ordre logique inspiré du déroulement de l'année liturgique. Le tome I^{er} nous offre les 18 sermons du temps de Noël et de l'Épiphanie (pas encore d'Avent au v^e siècle). Publié en 1947, il était épuisé au grand regret des familiers du bréviaire romain, où ces homélies sont très utilisées au 3^e nocturne du cycle de Noël.

Le voici réédité sur un papier plus solide et plus agréable. Mais surtout, attentifs aux désirs exprimés entre temps, les éditeurs ont apporté des améliorations très sensibles à leur premier travail. On a doublé la notice biographique de S. Léon, complété l'excellente introduction d'une bonne et sérieuse bibliographie et surtout étoffé sérieusement les notes de bas de page un peu maigrichonnes dans la première édition. Les index, que nous souhaitons détaillés, sont renvoyés à la fin du 4^e volume encore à paraître. Il est à peine besoin de préciser combien ce premier

tome, et aussi le suivant (n° 49 de la même collection, déjà épuisé lui aussi) sur les homélies de Carême, sont appelés à rendre service dans les séminaires et seclasticats pour l'initiation au latin chrétien et singulièrement à la liturgie romaine. J. C.

Liturgie et Vie spirituelle, par *G. M. Braso, abbé coadjuteur de Montserrat. Desclée, coll. « Spiritualité d'hier et d'aujourd'hui », 384 pages.*

Après quelques brefs rappels sur la spiritualité et ses différents styles, l'auteur cherche à définir « la spiritualité de l'Eglise » comme étant celle qui est alimentée et réglée par la liturgie (ch. 1 et 2). Le ch. 3 retrace l'évolution de cette spiritualité liturgique à travers l'histoire. Les chapitres 4 et 5 élaborent les bases doctrinales du culte chrétien, en précisent la nature et les normes. Puis sont abordés les difficiles problèmes du rapport entre éléments extérieurs et éléments intérieurs, spiritualité liturgique et vie spirituelle personnelle, piété objective et piété subjective (ch. 6, 7 et 8). Le ch. 9 traite des divers aspects d'une pastorale liturgique. Les deux derniers chapitres sont nouveaux par rapport à l'édition espagnole originale qui date de 1956. Un appendice signale rapidement les richesses doctrinales de la Constitution conciliaire *De sacra Liturgia*. Il est certes dommage que l'auteur n'ait pu tenir compte de ces derniers développements mais, tel quel, cet ouvrage apporte des éléments solides à tous ceux qui s'efforcent d'intégrer la liturgie à une vie de foi intériorisée. C. S.

mission

Introduction à l'Islam actuel, par J. Jomier, o.p. Cerf, Paris, 222 pages.

Le P. Jomier, de l'Institut dominicain d'Etudes Orientales du Caire, nous présente dans ce modeste volume une étude condensée de la situation du monde musulman devant la vie moderne. A la lumière du passé, les grands courants réformistes sont analysés avec sympathie et objectivité dans tous les domaines où ils veulent réaliser un « *aggiornamento* » qui s'impose. La situation de la femme, la communauté musulmane, la situation des non-musulmans dans les nouveaux gouvernements, la réforme du droit sont tour à tour examinés en un style concis et précis. Le ton est bienveillant ; les jugements gardent constamment une sérénité qui tient compte de tout et évite les duretés injustes et blessantes. Aussi son ouvrage est-il une initiation de qualité, marquée au coin d'une connaissance, d'une expérience et d'une mesure non communes. G. L.

The Family Apostolate and Africa, par le F. John M. Robinson, p.b. Dublin, 278 pages.

Parmi les formes que revêt l'apostolat missionnaire en Afrique, l'une des plus importantes est, sans nul doute, celle qui concerne la famille : d'abord, parce que les conceptions traditionnelles en ce domaine diffèrent habituellement beaucoup de l'idéal chrétien ; puis, parce qu'aucune chrétienté solide ne saurait se constituer sans que la famille ne soit profondément imprégnée de christianisme. Que l'on songe seulement aux

difficultés soulevées par des problèmes comme la condition sociale de la femme, la question de la dot, la polygamie, le matriarcat, la situation de la veuve dans la succession... C'est dire l'intérêt de l'ouvrage du père Robinson. L'auteur traite d'abord de l'apostolat de la famille en général, en dehors d'Afrique et en Afrique même. Ensuite, il étudie la famille catholique dans son cadre africain actuel. Enfin, il examine les organismes et les œuvres susceptibles d'apporter une utile contribution à ce genre d'apostolat. Les chapitres qui traitent de la vie familiale dans l'Afrique d'aujourd'hui présentent un intérêt particulier : on y aborde en effet la position de la famille catholique par rapport au milieu traditionnel, à la législation moderne, aux gouvernements au pouvoir, et aux aspirations des nouvelles couches sociales. Des éléments de bibliographie et un index analytique complètent heureusement l'ouvrage : il suffit de parcourir ce dernier pour se rendre compte de la variété des sujets traités. Pour le missionnaire, ce volume constitue une « somme » pratique et complète de tout ce qui concerne un des aspects essentiels - et fréquents - de son ministère. J. B.

autour du concile

L'Eglise. L'Œcuménisme. Les Eglises orientales. Concile œcuménique Vatican II (constitutions et décrets). Introductions de Mgr Garrone, du R. P. Congar, de Mgr Dumont. Centurion, coll. « Documents conciliaires », Paris, 250 pages.

Vatican I, par Roger Aubert. *L'Orante, coll. « Histories des Conciles œcuméniques », n° 12, Paris, 342 pages.*

L'auteur, qui en 2050 racontera à ses contemporains l'histoire de Vatican II, devra consacrer de longues pages au climat politique, social et religieux du monde de 1960. Aubert nous permet cette vue rétrospective sur le climat de 1870. Voilà un premier grand mérite de ce volume. Professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Louvain, l'abbé Aubert est bien connu par son grand ouvrage sur le pape Pie IX et d'autres études sur le XIX^e siècle. On ne pouvait souhaiter meilleure garantie pour faire pleinement confiance à cette histoire de Vatican I.

L'index des matières nous révèle immédiatement que les missions ne sont pas oubliées. Plus de deux cents évêques missionnaires étaient présents au concile et, de ce fait, la commission pour les missions et les églises de rite oriental devait aborder toujours plus directement les questions proprement missionnaires. Au-delà des répercussions doctrinales, l'auteur note la tendance centralisatrice de Rome. « On peut estimer d'autre part, précisément, que la présence prolongée à Rome de tant de prélats venus des horizons les plus divers n'a pas été sans en éclairer beaucoup sur les problèmes mondiaux du catholicisme. Il est probable que les missions ont été les premières à bénéficier de cette information élargie » (p. 247). L'auteur pense être « en droit de supposer » que la Congrégation de la Propagande, jusqu'alors centrée surtout sur l'activité catholique dans le Proche-Orient, s'est engagée dans des voies nouvelles grâce à l'influence des évêques missionnaires (p. 248). F. G.

Aujourd'hui, l'Eglise, par Jean Lyon. Fayard, coll. « Jalons - Je sais - Je crois », 124 pages.

Dans un style jeune, parfois même percutant, le directeur diocésain de pastorale catéchétique à Toulouse nous donne ici une synthèse très vivante sur l'Eglise. Les nombreuses allusions à la littérature contemporaine en font un livre très actuel qui intéressera non seulement les jeunes qui prendront la peine de le lire, mais aussi les prêtres qui ont si souvent à parler de cette Eglise « contestée » (ch. 1) et pourtant si solidement « attestée » (ch. 2). On aurait peut-être aimé, surtout dans la troisième partie : l'Eglise et le monde, que l'aspect missionnaire de l'Eglise soit plus explicitement mis en relief, cet « appel des païens » étant, selon l'expression de Jérémias, « la marque distinctive de l'époque qui va de Pâques à la parousie », et donc la marque distinctive de l'Eglise. Cela est dit, bien sûr, mais d'une façon qu'on aurait souhaité moins implicite. On le regrette d'autant plus que l'ouvrage est bien fait. Il fait d'ailleurs mieux qu'intéresser : c'est un livre qui plaît. J. P.

Cinq réponses à un théologien luthérien, par Heinrich Fries. Saint-Paul, coll. « In Domo Domini », Paris, 176 pages.

L'auteur répond aux questions posées par le théologien luthérien Hans Asmussen dans son livre *Rome, Wittenberg, Moscou*. Il s'agit, comme on pouvait s'y attendre, de points fondamentaux, aussi bien dans la théologie évangélique que dans la théologie catholique. Après avoir réexaminé les rapports de la Parole et du sacrement, (la

Parole dans le sacrement, le sacrement comme Parole), l'auteur passe à a question de notre justification par la grâce du Christ, et à la liberté que le Christ nous a apportée en nous libérant de la Loi. Il termine par la question du maximalisme marital. Ses réponses ont le mérite d'être claires et loyales car elles ne craignent pas d'exposer largement les deux conceptions en présence. J. L.

vocation-éducation

Les moines dans l'Eglise - Textes des Souverains Pontifes sur la vie contemplative recueillis et présentés par dom A. Piel, moine de Solesme. Cerf, coll. « Tradition et spiritualité », Paris, 208 pages.

Le Christ appelle, par J. Galot, s.j. Centre national des Vocations, Bruxelles, 72 p. Méditations évangéliques sur la vocation.

Pourquoi pas ? Lettres sur la vocation sacerdotale, par Xavier de Chalendar. Fayard, coll. « Jalons - Je sais - Je crois », Paris, 144 pages. Ce livre se présente sous forme de correspondance épistolaire entre des jeunes et un prêtre. Il aborde, à travers des questions parfois très particulières les multiples problèmes et difficultés, petits et grands, que la vocation et l'existence sacerdotales peuvent susciter dans l'esprit de nos garçons. Le ton simple, amical, franc, réaliste et très surnaturel est celui d'un homme d'expérience (l'auteur, d'abord vicair, puis aumônier de lycée,

est actuellement supérieur du petit séminaire de Paris). A recommander à tous ceux qui, de près ou de loin, peuvent se sentir appelés. C. S.

Dialogue sur le sacerdoce, par Léo Trese. Salvator, Mulhouse, 160 pages. Ce prêtre américain n'en est pas à son coup d'essai. Sans renouveler son genre concret et un peu facile, il aide ici les vétérans du sacerdoce à regarder de plus près leur manière de vivre, dans tous ses détails, pour lui rendre l'équilibre du juste milieu. L'auteur est modeste, franc, sympathique et ne vise pas trop haut. Avec le traité de saint Jean Chrysostome pour le compléter, Léo Trese indique une excellente voie à suivre. Mais son livre n'a rien du dialogue : il est vrai que le mot est fort à la mode. J. L. M.

Morale et Vie conjugale, par A.-M. Henry. Préface par A.-M. Carré, o.p. Nouvelle édition revue et augmentée. Cerf, coll. « Lumière de la foi », n° 14, Paris, 252 pages. La vie conjugale est successivement étudiée à la lumière des vertus théologiques et cardinales, un dernier chapitre sur les dons du Saint Esprit couronnant le tout. Les problèmes relatifs à la chasteté conjugale, avec ses exigences parfois contradictoires d'intimité et de fécondité, sont traités très en détail. Les solutions proposées sont celles d'un directeur soucieux, non de fournir des recettes, mais d'éclairer le jugement et d'éduquer la conscience. S'adressant à l'ensemble des foyers, ce livre exige cependant, pour certaines questions, un sérieux effort intellectuel de leur part. C. S.

Epoux et Parents d'aujourd'hui, par Jean Wirtz. Traduit de l'allemand par Paul et Renée Dieudonné. Salvator-Castermann, Mulhouse-Paris-Tournai, 296 p. Créateur d'une école de préparation au mariage, l'auteur parle d'expérience des problèmes physiologiques, psychologiques et religieux de la vie conjugale. Beaucoup à glaner pour les fiancés, les époux et les parents. C. S.

A la découverte de l'autre - *Problèmes de l'adolescence*, par L. J.-M. Sahuc. Bloud et Gay, Paris, 202 pages. Ce volume constitue le premier d'une série que l'auteur - biologiste, psychologue et théologien, nous dit-on - entend consacrer aux différentes étapes de la vie conjugale. Trois parties : nature et formation de la nubilité chez les jeunes ; principaux éléments constituant les rencontres considérées en elles-mêmes et comportement du garçon et de la fille dans leurs relations aux divers âges de leur adolescence ; découverte affective et sexuelle, nature et conditions. De style concis, précis, abstrait - parfois un peu trop - ce livre sera plus accessible aux éducateurs qu'aux jeunes eux-mêmes. Écrit du point de vue de la biologie et de la psychologie, il demande à être complété par un ouvrage de spiritualité. C. S.

Ces enfants qui nous élèvent, par Henri Engelmann. Fayard, coll. « Je sais - Je crois », Paris, 120 pages. Ce livre n'apporte peut-être rien d'extraordinairement nouveau, mais il est plein de sages conseils sur l'éducation - et en particulier sur l'édu-

cation religieuse - des enfants. L'auteur examine d'abord les différents stades de la croissance, puis il s'étend plus longuement sur l'éducation des adolescents et sur les problèmes qu'elle pose : l'enseignement, la foi, la découverte de l'amour, les relations, l'argent. C'est du solide du vrai. Les parents en tireront grand profit. A. D.

Guide du spectateur et de l'animateur de cinéma et de télévision, par Pierre d'André, secrétaire général de la « Vox ». Fleurus, coll. « Recherches pastorales », Paris, 176 pages. Ce livre est à la fois un guide sûr d'éducation et de formation culturelle du spectateur de cinéma et du téléspectateur, et un précieux trésor pour ceux qui se sentent une vocation d'« animateurs ». Pierre d'André conçoit ce rôle comme un apostolat dont il découvre au débutant tous les secrets et toutes les exigences. R. Y.

Hypocrite lecteur... L'homme devant les livres, par Pierre Lecarme. Fayard, coll. « Jalons - Je sais - Je crois », Paris, 136 pages. Dans le choix de leurs lectures, les « esprits forts » et quelque peu « hypocrites » se croient facilement dispensés au nom de l'art, de la littérature ou tout simplement de la paresse, des règles élémentaires de la prudence. Avec beaucoup de verve l'auteur sait les convaincre du contraire (les volumes de cette section s'adressent aux jeunes qui accèdent à l'enseignement secondaire et supérieur) C. S.

Vivre c'est le Christ ! Documents pour une catéchèse des adolescents, 2^e série, par l'abbé René Berthier. Fleurus, Paris. Sous une pochette 20 x 28 cm, une nouvelle série de vingt fiches-documents de catéchèse à l'usage des éducateurs d'adolescents, garçons et filles.

Vivre c'est dialoguer - Causeries de Radio-Luxembourg, par Louis Rétif. Fleurus, coll. « Recherches Pastorales », n^o 9, Paris, 84 pages. Ce petit livre, accessible à tout le monde, reprend les causeries données par le P. Louis Rétif à Radio-Luxembourg. Le vieil individualisme libéral et romantique se meurt, de grands blocs se constituent. Divers choix se posent : affrontement violent ou guerre économique sur le plan mondial, isolement amer dans la juxtaposition des individus sur le plan individuel. L'auteur montre la seule voie possible : le dialogue, qui épanouit à la fois la personne et la communauté, et pose une pierre d'attente à la rencontre du Dieu un et trine. G. B.

Le livre de l'Assemblée. Chants et psaumes du missel par l'abbé André Aubry avec la collaboration de B. Bro, o.p. J. Gélinau, s.j., J. Lonchamps C. Rozier, s.m. et d'une équipe de curés et d'aumôniers. Cerf, Paris 1965, 252 pages.

Manuel paroissial. L'assemblée. Chalet, Lyon 1965, 288 pages. (Chants latins, 350 cantiques, psaumes et refrains psalmiques, trois messes en français : Rozier, Gélinau et Geoffray).

Les encouragements du Père commun Mgr DELL'ACQUA	3
La condition missionnaire JEAN LAPLACE	5
Une action qui inclut la contemplation ALBERT-MARIE BESNARD	21
Libermann et « l'union pratique » JEAN LE MESTE	29
Comment notre prière sert notre apostolat DOMINIQUE NOTHOMB	44
L'oraison apostolique de Marie de l'Incarnation FERNAND JETTE	55
La foi de Xavier dans la prière de l'Eglise CHARLES COUTURIER	67

NOTES, LIVRES ET CHRONIQUES

par H. BARRÉ, B. BESRET, A. BOUCHARD, J. BOUCHAUD, J. CHERUEL,
J. DOURNES, F. GILS, J. GUENNOU, F. JETTE, J. Le
MESTE, G. LETELLIER, J. LORBER, A. MARILLIER,
D. NOTHOMB, J. PERRIER, R.M. SACLIER, Ch. STIERER, etc.

La prière apostolique de saint Paul	75
L'âme de tout apostolat	81
La prière missionnaire	86
Notre enquête sur la prière des missionnaires	91
<i>Pour notre récollection trimestrielle</i>	94
Le missionnaire et le romancier	97
<i>Lectures missionnaires</i>	102
<i>Livres reçus à la rédaction</i>	107

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

Aubert (109) - Besnard (85) - Braso (108) - Casel (103) - Cerfaux (75)
de Clorivière (102) - Couturier (104) - Daniélou (88) - Dewailly (79)
Faynel (107) - Fries (110) - Graham Greene (97) - Haag (108) - Hamman (78)
Huguet (83) - Jérémias (102) - Jomier (109) - Léon le Grand (108)
Lochet (81) - Loew (84) - Lyon (110) - Lyonnet (77) - du Manoir (108)
Menant (83) - Mouloubou (107) - Paulin de Nole (108) - Ploussard (105)
Raguin (89) - Rétif (86, 105) - Robinson (109) - Sanson (82) - Seumois (89)
Talayesva (100) - Trese (110) - Vallery-Radot (103).

PROCHAINEMENT (PENTECOTE) :

Le témoignage de l'Esprit dans la prédication missionnaire.

cum permis superiorum - tous droits réservés - Le Directeur de la publication : Athanase Bouchard

Couverture créée par Jacques Devillers / Mise en pages de Marcel Souchier / Ides - Paris
Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc (Meuse) / Dépôt légal, 1^{er} trim. 1965 / N° d'imp. 1-65-331